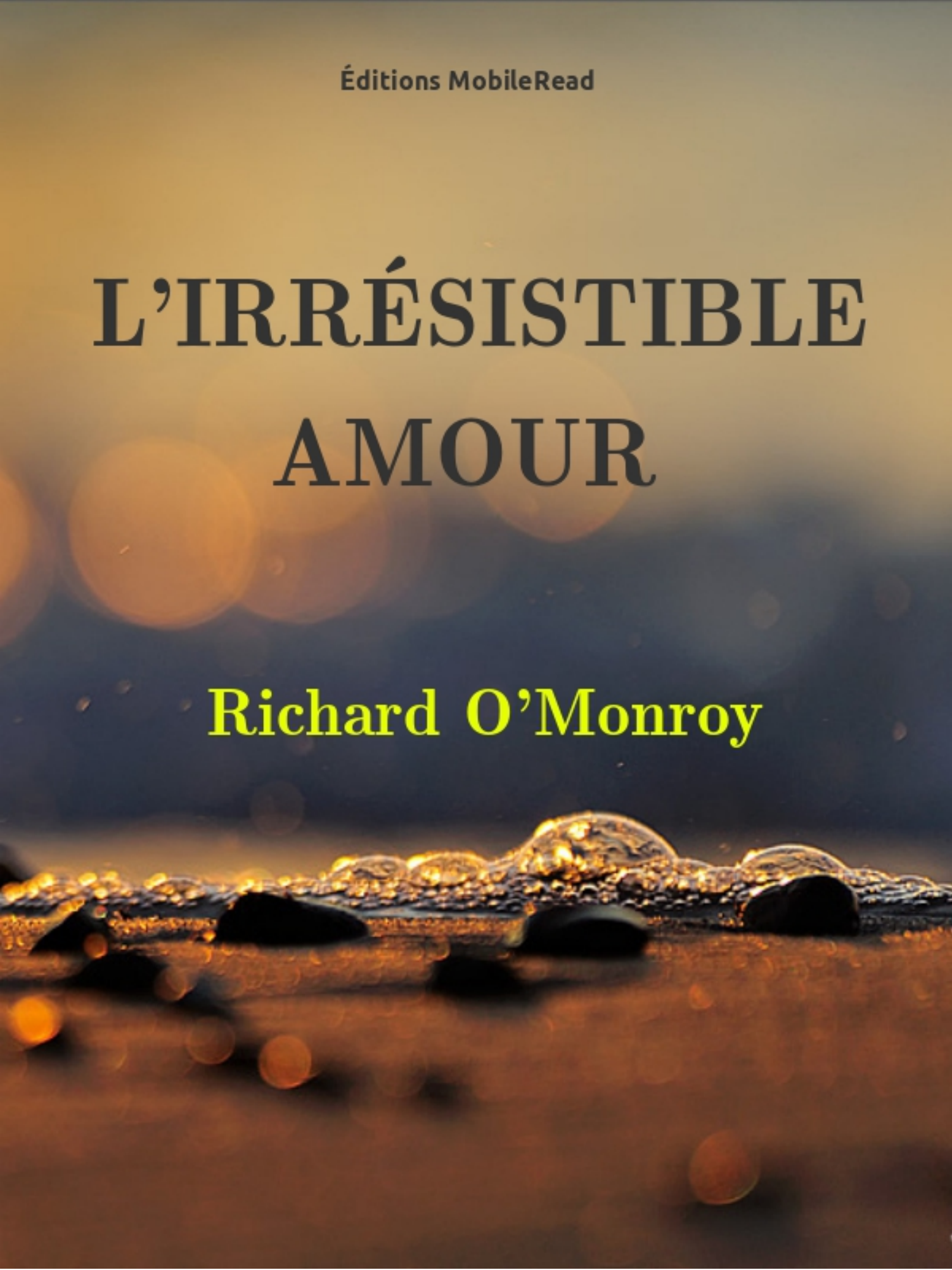
Éditions MobileRead

L'IRRÉSISTIBLE AMOUR

Richard O'Monroy



L'IRRÉSISTIBLE AMOUR

« Il nous faut de l'amour
n'en fût-il plus au monde! »

Richard O'MONROY

PARIS
CALMANN ET LÉVY
1909

IRRÉSISTIBLE !..

Eh bien ! oui, pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? Nous étions très jaloux.

En somme, la jalousie et l'envie sont des sentiments assez laids, mais bien humains. Or, nous étions, cette année, à Aix, très énervés des succès remportés par La Belière. Et encore s'il eût été discret, s'il eût gardé secrètes ses bonnes fortunes… péché non avoué est à moitié pardonné.

Mais le misérable, avec une fatuité insolente, avait pris la mauvaise habitude, au

déjeuner du matin, à la villa des Fleurs, de nous narrer, par le menu, ses conquêtes de la veille. Cela nous amusait… Mais nous souffrions quand même un brin.

S'il eût été richissime, nous nous fussions consolés par l'idée, très douce au cœur d'un camarade, que ses succès étaient purement ou impurement financiers.

Mais non ! La Belière jouissait d'une très modeste aisance, une vingtaine de mille livres de rente, qui lui permettaient d'être bien mis et d'offrir, le cas échéant, un sac de bonbons, un bouquet, une loge de théâtre ou un bon dîner. Pas plus.

Alors ? Alors quoi, il était irrésistible, voilà. Les jeunes femmes, les veuves, les divorcées, les sérieuses matrones, dégringolaient dans ses histoires avec une stupé-

fiante rapidité, l'une entraînant l'autre, comme des capucins de cartes. C'était exaspérant.

— Voyez-vous, disait-il en riant d'un rire qui montrait sous sa moustache fauve, des dents de jeune chien, j'ai un certain baiser… Qui qu'en goûte en redemande. Après je n'ai plus qu'à cueillir la rose qui, pâmée, s'effeuille d'elle-même.

— C'est très joli… Mais toutes les femmes ne se laissent pas embrasser.

— Ah ! évidemment, il y a souvent lutte, mais le fin du fin consiste, quand même, à savoir imprimer goulûment ce baiser dompteur, à la hussarde, sans souci des récriminations, des cris de pudeur et des résistances, des coups ou même des morsures. Tout arrive. Mais, comme dans les explorations de

cavalerie, une fois le contact établi on ne le perd plus ; alors les yeux se convulsent, la tête se renverse dans un mol abandon, et la dame n'a plus, comme le gladiateur antique, qu'à tomber avec grâce.

Voyons, franchement, ce La Belière n'était-il pas à gifler, avec ses baisers goulus ? Et d'ailleurs, qui nous prouvait la vérité de ces histoires ? Comme dit le proverbe : Bon garçon qui le fait, mais… idiot qui s'en vante.

Aussi, comme un matin, il venait de nous raconter que, la veille encore, il avait rencontré dans le salon de la villa une jeune femme qui lisait un roman, et qu'un quart d'heure après il lui avait persuadé de quitter son hôtel pour venir habiter, villa Flore, une chambre voisine de la sienne, avec porte de

communication, le tout entremêlé d'un luxe de détails horripilants et érotiques, nous décidâmes que le coq avait assez chanté et qu'il méritait une bonne leçon.

Précisément, il y avait cette année-là, à Aix, une Américaine, mistress Perkins, d'une beauté extraordinaire, invraisemblable, avec des yeux verts, si grands, si profonds, frangés de cils si longs, de ces yeux comme nous n'en avons pas dans notre vieille Europe. Avec cela, grande, mince, le cou très long, la taille souple, la démarche triomphale ; on eût dit une reine de féerie exilée sur notre pauvre terre à la suite de quelque maléfice, mais conservant toujours le souvenir de sa royauté indiscutable, dans des jardins d'émeraudes, de saphirs, d'or et de nacre. Sensible à elle seule, comme une

fleur qui se cultive elle-même et entretient sa beauté, elle passait au milieu de nous, éblouissante, dédaigneuse et inexorable ; et son âme semblait un diamant immaculé et lumineux, enfermé comme un dieu dans le précieux reliquaire qu'elle est elle-même en toute sa personne.

Nul ne pouvait se vanter d'avoir tenu le diamant dont la lueur transparaissait à travers son visage ; pas un homme ne pouvait se vanter d'avoir obtenu d'elle un sourire. Le roi, le roi lui-même avait échoué, malgré l'habileté bien connue de ses émissaires. Nous savions qu'elle habitait, seule, l'appartement 24 du Splendide-Hôtel, sans mari, sans protecteur attitré, qu'elle rentrait toujours chez elle vers les dix heures. Et, ma foi, elle était si splendidement belle, qu'au

risque d'un affront public les plus hardis d'entre nous s'étaient hasardés à l'aborder ; mais de quel regard elle les avait foudroyés, cloués au pilori de son mépris, médusés, honteux, avec une vague envie de se prosterner, le front dans le sable, et de baiser humblement le bas de sa jupe blanche, en demandant pardon pour crime de lèse-majesté !

C'était à cette impériale dédaigneuse que nous allions adresser notre grand fat, et, après l'inévitable camouflet qui l'attendait, La Belière, amoindri, ridicule, ne pourrait plus nous ennuyer avec le récit de ses conquêtes. Il ne serait plus « l'irrésistible ». Enfin !

Réunis, comme des conspirateurs, dans un des petits salons de la villa, nous fabri-

quâmes, sur le papier du Splendide-Hôtel une lettre que tout autre eût considérée comme une fumisterie ; mais nous savions bien que La Belière était disposé à trouver, dans cet ordre d'idées, tout vraisemblable.

« Monsieur,

» Je m'ennuie ici, et pour la première fois mon indépendance me pèse. J'ajoute simplement que vous ne me déplaisez, pas. Vous passez pour un homme d'esprit, avec des ressources inépuisables dans l'art difficile de distraire une femme. Voulez-vous me prouver que vos mérites, à cet égard, sont à hauteur de votre réputation ? Fantaisie, caprice, heure du berger, ou même simplement heure du muletier ? Je ne sais trop, en vérité, pourquoi je vous écris cette lettre folle, mais maintenant qu'elle est écrite, je

n'ai pas le courage de la déchirer. Je vous attendrai ce soir, à onze heures, Splendide-Hôtel, appartement 24. Montez sans rien demander au chasseur. D'ailleurs, il y a tant de va-et-vient qu'on ne vous remarquera certainement pas. Frappez trois coups à la porte, et j'ouvrirai moi-même.

» Maud Perkins. »

Au fait, s'appelait-elle Maud ? Le détail était de peu d'importance, puisque La Belière l'ignorait lui-même. Le principal était qu'il reçut la lettre, et sa fatuité devait faire le reste.

À midi et demi, alors que l'on commençait à déjeuner, le petit groom du Splendide-Hôtel, dûment stylé, apportait la missive qui avait été vaporisée au Chypre et qui exha-

lait un parfum des plus pénétrants. La Belière lut, sans paraître s'étonner autrement – ah, l'animal ! – puis, avec cette indiscrétion qui n'était pas un de ses moindres défauts à nos yeux, il nous dit :

— Tenez, messieurs, vous paraissiez parfois croire que j'exagère – oui, oui, ne dites pas non. J'ai vu des sourires d'incrédulité, alors que je vous contais mes petites histoires amoureuses. Eh bien, écoutez ceci.

Et l'impertinent nous lut la lettre, *notre* lettre, en appuyant complaisamment sur les passages laudatifs, en soulignant « l'heure du berger » et « l'heure du muletier », en se grisant de vanité satisfaite et en chantant nos phrases d'une voix caressante. Dix fois

je fus sur le point, devant tant d'inconscience, de lui crier :

— Mais, imbécile, il n'y a pas un mot de vrai ! C'est nous qui l'avons fabriquée, cette lettre, pour nous moquer de toi, pour te punir de ton impudence. C'est nous, entends-tu ? C'est nous !

Évidemment, c'eût été déjà une mortification relative, mais ce n'eût pas été suffisant, et l'exécution faite par mistress Perkins constituait un ragoût plus relevé.

— Et tu iras ? demandai-je à La Belière, avec la vague crainte qu'il ne fût pas libre ce soir-là, ou qu'il y eût quelque autre obstacle.

— Si j'irai ! Ah ! mes enfants, mais j'irais sur la tête ! Mistress Perkins est la plus délicieuse femme qu'on puisse rêver, et précisément aujourd'hui je me sens en forme ! je ne

vous dis que ça. Ce sera le plus beau joyau de ma couronne. Elle ne s'embêtera pas, ni moi non plus.

— Ni nous non plus, ajouta imprudemment le capitaine Chavoye.

— Ni vous non plus, messieurs, car demain matin, à déjeuner, vous aurez tous les détails : résultats complets des courses.

Il y eut un rire général, un épanouissement complet, – chacun escomptant les satisfactions que devait nous procurer le cher déjeuner, après l'inévitable camouflet.

Dès dix heures et demie, avec Chavoye et Mezensac, nous étions installés dans l'escalier. Précisément, à hauteur du premier palier, il y avait une large baie, fermée le soir par des rideaux ; dissimulés derrière les plis protecteurs, nous étions aux pre-

mières loges pour assister à l'expulsion. À l'avance nous étions envahis par les transports d'une joie délirante, transports que nous eûmes beaucoup de peine à calmer lorsque nous vîmes la belle Perkins, de son pas lent et majestueux, rentrer dans ses appartements. Ah ! ce qu'elle était jolie ce soir-là, l'Américaine, drapée dans un grand manteau de satin blanc qui laissait émerger ses épaules nues, et un bras d'un galbe impeccable soulevant légèrement la robe de crêpe de Chine bleu pâle. Elle passa, inconsciente, devant notre cachette, laissant derrière elle comme un sillage d'odeur. L'admirable créature ! mais aussi quel regard hautain, quelle volonté implacable dans ses sourcils arqués ! Quel immense mépris pour l'humanité tout

entière, pour ce qui n'était pas sa radieuse beauté !

Un quart d'heure après, nous vîmes arriver notre La Belière, pomponné, adonisé, en gilet blanc et smoking fleuri. Il montait lentement, avec calme, comme un homme habitué aux bonnes fortunes et qui ne veut pas se présenter essoufflé. Il nous frôla sans nous voir, tandis que, malgré nous, nous ressentions une petite émotion très particulière – et très douce –, en pensant à l'exécution qui allait se produire. La pièce était bien machinée, et la toile allait se lever…

Arrivé devant la porte, La Belière retroussa fièrement ses moustaches, passa sa main dans ses cheveux ondés, assura son nœud de cravate – ah ! ce qu'il était ridi-

cule ! – puis, se souriant à lui-même, il frappa distinctement les trois coups convenus.

Il y eut un silence. Nous étions tous palpitants, puis, après quelques secondes d'attente qui nous parurent un siècle, la porte s'entrebâilla, Immédiatement, La Belière d'une poussée brusque l'ouvrit toute grande, passa, la referma avec discrétion. Nous attendions le bruit d'une lutte, un cri, des gifles peut-être, et nous allions voir, ô joie ! l'audacieux jeté à la porte. Une minute se passa, puis dix, puis un quart d'heure. Nous nous regardions, penauds. La porte ne se rouvrit pas ! Belière ne ressortit pas ! Trois quarts d'heure après, nous dûmes reconnaître que le misérable avait encore une fois vaincu à la hussarde. Et c'est nous qui lui avions procuré cette bonne fortune à la-

quelle il ne songeait même pas. Non, c'était trop bête ! Ah ! nous en faisions une tête, derrière notre rideau !

… Et le lendemain, pour ne pas avoir les détails, les terribles détails, les résultats complets des Courses, j'ai préféré aller déjeuner, tout seul, à Annecy.

Sacré La Belière !

LA PETITE BRETONNE

Dans le silence du prétoire le président Bodin-Cadard, le « bon juge », comme on l'appelle au Palais, se trouvait fort embarrassé.

Et ses deux assesseurs l'étaient autant que lui.

En présence, M. Graubalot, un quinquagénaire solide encore, aux tempes à peine grisonnantes, à la moustache drue de vieux brisquard, avec l'œil très brillant sous le sourcil très fourni. En somme un sympa-

thique : un peu paillard peut-être, mais à part cela le meilleur garçon du monde.

De l'autre côté, Yvonne Legoff, une petite Bretonne rappelant l'héroïne chantée par Mayol, avec son bonnet à ailettes enroulées, son ruban de velours et sa petite croix d'or au cou.

D'ailleurs belle fille, au teint frais et à la carrure solide.

Yvonne affirmait qu'étant entrée à huit heures dans la chambre de son maître pour lui apporter son chocolat, celui-ci s'était jeté sur elle comme un satyre, l'avait brutalisée, renversée sur le lit et violentée de la belle façon. Et elle exhibait triomphalement un certificat d'un docteur, attestant que la fleur d'oranger de la petite Bretonne s'était envolée vers des pays chimériques et paradi-

siaques, où la fleur d'oranger cède la place à l'orange.

M. Graubalot affirmait, lui, que la petite bonne ne s'était pas fait prier, n'avait nullement lutté, et qu'après avoir posé son plateau sur la table où fumait le chocolat odorant, elle avait, moyennant vingt francs, prix convenu d'avance, bien voulu partager sa couche, d'abord, et le chocolat reconstituant, ensuite. Quant à la fleur d'oranger, il y avait sans doute belle lurette que le dernier pétale avait disparu ; il n'en avait pas trouvé trace, ce dont il avait été fort satisfait, étant arrivé à cet âge où l'on n'enfonce plus que les portes ouvertes.

Qui mentait ? La petite Bretonne ou M. Graubalot ? Où était la vérité ? Le juge était perplexe, et les deux assesseurs, abrutis

par la chaleur de l'audience, n'avaient aucune opinion et se contentaient de regarder la petite Bretonne avec des yeux éclairés d'une vague concupiscence. Tout à coup, le président Bodin-Cadard fut saisi d'une de ces inspirations qui prouvaient que l'esprit de Salomon voltigeait dans l'enceinte ; et, sévèrement, il demanda à M. Graubalot s'il avait l'intention de réparer ses torts en épousant Yvonne Legoff.

— Ah ! ça, par exemple, jamais de la vie ! s'exclama l'inculpé. J'ai toujours pensé que le mariage était une des formes de la folie, surtout lorsqu'il s'agit d'un brave quinquagénaire comme moi et d'une fillette délurée qui a la moitié de mon âge, et dont je pourrais être le père.

— Alors, si vous ne voulez pas épouser, préférez-vous une réparation pécuniaire ?

— Sur ce terrain, on pourrait plutôt s'entendre, bien que je n'aie rien à réparer et que j'aie déjà payé vingt francs. Cependant, monsieur le président, si vous jugez que cette somme n'est pas suffisante, vous qui avez l'expérience de ces choses-là, je ne veux pas lésiner, car les instants ont été agréables, et je m'inclinerai avec déférence devant votre décision.

— Yvonne Legoff, acceptez-vous deux cents francs comme réparation de l'outrage que vous prétendez avoir été fait à votre honneur ?

— J'accepte, répondit avec élan la petite Bretonne, j'accepte et retire ma plainte. On a beau être une honnête fille, deux cents

francs, dix beaux louis d'or, c'est une somme également honnête.

— C'est bien cher, soupira M. Graubalot. Cela met l'aventure à onze louis, soit à peu près un louis la minute… Enfin, je préfère m'exécuter plutôt que d'avoir des histoires, mais on ne m'y reprendra plus.

Il tira deux billets bleus d'un beau portefeuille en maroquin et les tendit au président. Celui-ci les remit à la petite Bretonne, qui les plia et les fourra avec une indéniable allégresse dans un corsage déjà très serré sur des rondeurs bien armoricaines ; puis elle dit, en baissant ses yeux candides.

— Je puis me retirer, monsieur le juge ?

La joie témoignée par Yvonne avait donné à réfléchir à Bodin-Cadard. Si bien qu'il répondit gravement :

— Pas encore. Allez attendre dans la salle des témoins. J'aurai peut-être besoin de vous tout à l'heure.

— Bien, mon président.

La petite Bretonne disparut d'un pas léger, tandis que les deux assesseurs louchaient sur le corsage tendu à craquer. Le plus vieux murmura :

— Ils n'en ont pas… en Grande-Bretagne.

Léger propos qui fut arrêté par un regard sévère de Bodin-Cadard.

Cependant, M. Graubalot, l'air ennuyé, restait debout devant le tribunal. Tout de même, onze louis, une petite Bretonne sans

expérience, sans adresse, sans dessous fanfreluchés, c'était bien cher ! Et dans son imagination assombrie, il énumérait tout ce qu'il aurait pu s'offrir d'agréable pour ces onze louis, dîners fins, bons cigares, un complet bleu dont il avait envie, et même les faveurs de belles dames autrement éduquées et autrement nippées que cette coquine de petite Bretonne. Toutes ces réflexions étaient tristes.

— Vous paraissez soucieux ? lui dit Bodin-Cadard avec bonté.

— Dame, monsieur le président, mettez-vous à ma place.

— Vous regrettez votre conduite.

— Je regrette surtout… mon argent.

— Eh bien, devant la sincérité évidente de ces regrets, le tribunal ne veut pas se

montrer trop sévère ! La cour vous autorise à rejoindre Yvonne Legoff et à lui reprendre votre argent.

— Vous me comblez, monsieur le président. Ça ne va pas traîner.

Et enthousiasmé par l'idée de cette bonne reprise sociale – au fait, était-ce bien une reprise sociale ? – M. Graubalot se précipita vers la porte par laquelle avait disparu la petite Bretonne.

Dans le prétoire, tandis que les juges méditaient comme des sages, on entendait de la pièce voisine le bruit d'une lutte, avec des cris, des exclamations, des soufflets ; l'action directe s'exerçait dans toute sa splendeur ; mais, au bout de quelques minutes, on vit reparaître M. Graubalot dans un état lamentable, la cravate dénouée, les

boutons de gilet arrachés, l'œil tuméfié et le nez en compote.

— Ciel ; que vous est-il arrivé ? demanda le président un peu goguenard.

— Ah ! la mâtine ! c'est qu'elle est forte comme un homme, monsieur le président. Avec votre permission, j'ai voulu reprendre mon argent qu'elle avait serré dans son corsage. Mal m'en a pris. Je n'ai rien pu reprendre du tout. Et voyez l'état dans lequel elle m'a mis ! Je suis volé, condamné, battu, et pas content.

— Je comprends ça, acquiesça Bodin-Cadard qui exultait et paraissait enchanté de l'expérience. Huissiers, faites rentrer à l'audience Yvonne Legoff.

La petite Bretonne fit son apparition, le bonnet un peu de travers, les yeux al-

lumés : par la lutte et les bras chastement croisés, comme une madone, sur le corsage intact, un corsage derrière lequel il y avait quelque chose… je parle des deux billets de cent francs.

— Fille Legoff, dit Bodin-Cadard, j'apprends que vous n'avez pas voulu restituer les deux billets bleus à monsieur Graubalot.

— Pour sûr, alors ! Il n'a pas pu les avoir, le le gredin. Ah ! je me suis bien défendue.

— C'est parfait, mon enfant, vous êtes une vaillante petite Bretonne, et je vous félicite.

— Merci, monsieur le président.

— Seulement, pour moi, l'épreuve est concluante. Si vous aviez voulu défendre votre vertu avec la même énergie que vous

avez mise à défendre votre argent, il est évident qu'il ne vous serait rien arrivé, car vous êtes une gaillarde. Le digne monsieur Graubalot a donc été condamné à tort. Rendez immédiatement l'argent à votre victime, car, en somme, c'est lui qui a subi vos violences, et contentez-vous du premier louis alloué, bien que la cause en soit immorale. L'arrêt est exécutif nonobstant appel.

La petite Bretonne, tout en larmes, fut obligée de s'exécuter incontinent et de dégrafer enfin son corsage. La citadelle capitula.

C'est depuis ce temps qu'on appelle M. le président Bodin-Cadard « le bon juge ».

LES DEUX LÉGITIMES

Le ménage d'Esmiral est ce qu'on est communément convenu d'appeler un ménage « très Parisien ». Au bout d'une dizaine d'années de mariage, Jacques d'Esmiral avait découvert que son désir pour les charmes de sa chère Clotilde avait notablement diminué. Ces choses-là arrivent. D'un autre côté, il avait aperçu, un soir, dans l'avant-scène au Vaudeville, une belle personne, mademoiselle Gaby Barthès, dont l'éclat, la fraîcheur potelée et les formes très… confortables, comme disent

mes amis les Anglais, lui avaient fait sentir qu'il était tout le contraire des allumettes suédoises.

Il pourrait encore très bien s'allumer… mais plus sur sa boîte. Quand on a des loisirs et de l'argent, ces constatations sont en général suivies d'effet assez rapide. On trouve à Paris toutes sortes de charitables dames, au cœur bienveillant, qui se chargent, moyennant finances, de trouver les adresses, d'établir les rencontres et de faciliter les rapprochements.

Par leur intermédiaire, elles rendent beaucoup plus de services que le ministère du Travail, et sont d'un commerce infiniment plus agréable que M. Viviani.

Donc Jacques eut l'adresse, se présenta, fit des offres acceptables et fut accepté. Il

s'en trouva si bien qu'après avoir fait des visites à la belle Gaby le lundi, le mercredi, et le vendredi, jours d'opéra, il continua à lui en faire le mardi, le jeudi et le samedi, se contentant tout au plus, en citoyen respectueux de la loi, d'observer le repos hebdomadaire, qu'en l'espèce il appelait, je ne sais trop pourquoi, le repos « hebdromadaire ».

Bien entendu, Clotilde d'Esmiral fut bien vite mise au courant des causes de son abandon progressif. Il y eut de bonnes petites amies pour lui raconter qu'on rencontrait Jacques en compagnie d'une belle femme aux toques audacieuses et aux cheveux rutilants, partout aux courses, au théâtre, au Bois, dans les restaurants à la mode, les deux amoureux, qui décidément se plaisaient fort, ayant pris la douce habi-

tude de se gêner de moins en moins puisque le collage collait de plus en plus. Au bout de quelque temps, Jacques, qui ne venait guère au domicile conjugal, rue du Cirque, finit par ne plus rentrer du tout. Grâce à des sacs successifs, les jaquettes, les fracs et les redingotes prirent peu à peu le chemin du petit hôtel de Gaby, rue de Bassano, afin d'y retrouver les pyjamas, les chemises de nuit et les pantoufles qui avaient déjà précédé.

Bref, si Clotilde était sa femme de nom, il est évident que, de fait, sa véritable femme était Gaby.

Clotilde aurait pu se fâcher, faire du scandale, réclamer le divorce, mais à quoi bon ? C'était une personne pondérée et sensée, qui envisagea bien vite les ennuis, les longues visites chez les avoués et les no-

taires, les inconvénients de la liquidation quand on est marié sous le régime de la communauté, et surtout la diminution de situation sociale et mondaine réservée à des époux divorcés.

Un beau jour que Jacques était revenu chercher dans sa chambre une paire de boutons de manchettes oubliée dans quelque coin, Clotilde entra chez son mari, et très posément, très gentiment, elle s'assit sur un petit fauteuil et dit :

— Je crois, cher ami, que pour le monde, il y aurait avantage à laisser croire que nous sommes toujours ce que nous ne sommes plus, hélas, c'est-à-dire un ménage très uni.

— Je n'y avais pas songé, dit Jacques ingénument, mais vous avez raison et il est bien évident que cela vaudrait mieux.

— Eh bien, voilà ce que je viens vous proposer : tous les jeudis je donnerai un dîner de douze personnes ; au bout de quelque temps, nous y aurons fait défiler tout le Paris utile au point de vue des relations. À ce dîner, vous assisterez assis en face de moi, comme autrefois ; vous donnerez des ordres au maître d'hôtel, vous ferez les honneurs, et vous montrerez à tout le monde que vous n'avez pas quitté le domicile conjugal et que vous êtes bien chez vous.

— Vous dites le jeudi, une fois par semaine ? Entendu, chère amie… Je n'ai rien à vous refuser. Je vais inscrire ça sur mon calendrier mémento. À quelle heure faudra-t-il venir ?

— Je vous demande en grâce de bien vouloir venir quelques minutes avant nos invités, afin qu'on vous trouve installé.

— Soit. J'arriverai à huit heures moins le quart. Et quand pourrai-je m'en aller ? Voilà qui est intéressant… Oh ! pardon !

— Vous êtes tout pardonné. Eh bien, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous filiez à l'anglaise, vers les onze heures. Ça se fait beaucoup. Ça vous va-t-il ?

— Vous pouvez absolument compter sur moi.

Le pacte fut ainsi observé, et tous les jeudis, régulièrement, Jacques venait remplir avec bonne grâce son rôle de maître de maison attentif, souriant, brillant causeur. Gaby avait bien un peu grogné au sujet de cet abandon hebdomadaire – elle

n'appréciait pas la plaisanterie du mot « hebdromadaire » –, mais Jacques lui avait fait comprendre qu'il y avait certains devoirs sociaux auxquels on ne pouvait décemment se soustraire, et que, dans une société bien organisée, l'exemple des bonnes mœurs doit venir de haut. Et elle s'était résignée. Ces soirs-là, elle allait à quelque théâtre, et Jacques venait la chercher à la sortie, très heureux, très guilleret, absolument persuadé qu'il remplissait un devoir. Ce bain de légitimité lui faisait paraître plus doux – comment dirai-je ? – le… massage de l'irrégularité.

Donc régulièrement une fois par semaine, d'Esmiral venait remplir son devoir et figurer au dîner familial. Quand je dis « figurer », le terme est inexact et injuste,

car c'était bien plus qu'une « figuration ». C'était un véritable rôle, tenu avec une aisance et une autorité incomparables. Se souvient-on encore de certain prince qui, séparé de la princesse, avait consenti moyennant la bagatelle de cent mille francs, à reprendre pour un soir sa place vis-à-vis de sa femme dans un dîner de gala qu'elle offrait au prince de Galles, celui-ci, toujours correct, ayant déclaré qu'il ne viendrait que si le repas était présidé par le mari.

— Et, racontait, plus tard le prince de Galles émerveillé, je n'ai jamais vu un homme plus à son aise, plus « chez lui », malgré la délicatesse de la situation, dans un service commandé et… payé.

Eh bien, Jacques montrait la même bonne grâce élégante. Les invités en arri-

vant, le trouvaient bien installé devant la cheminée, et si, par hasard, madame d'Esmiral retenue par les derniers apprêts de sa toilette, n'était pas encore au salon, c'est lui, d'Esmiral, qui, muni d'un petit plan, recevait avec le sourire, indiquait aux hommes les femmes auxquelles ils étaient priés de donner le bras, et expliquait les places de la table vers lesquelles il faudrait se diriger pour éviter toute rencontre et tout encombrement.

En dînant, tout en tenant le « dé de la conversation », il suivait le service, veillait à ce que les vins fussent versés au moment voulu, recommandant tel ou tel cru de marque, et d'un signe faisant repasser les plats, lorsqu'ils avaient eu du succès.

Bref, tout marchait admirablement et l'illusion était complète. Quand, parfois, quelque mauvaise langue, quelque médisant comme on en trouve toujours, insinuait qu'il y avait du froid dans le ménage d'Esmiral et que le torchon sentait le roussi :

— Allons donc ! ripostait un des derniers convives, j'ai encore dîné chez eux la semaine dernière et le ménage paraissait des plus unis. Des tourtereaux, mon cher, de vrais tourtereaux.

Or, à l'un de ces jeudis, la réunion avait été particulièrement brillante. Il y avait là un capitaine de vaisseau qui avait été à Messine et un capitaine de cavalerie qui avait été au « Vert-Logis ». On avait dit des choses intéressantes sur la catastrophe de la Sicile et sur le cataclysme de l'impasse Roussin. Le

temps passait et l'on causait toujours, sans qu'on songeât à la pendule.

— Onze heures et demie ! s'écrie le marin, déjà onze heures et demie !

— C'est extraordinaire, appuie Jacques en se levant effaré. Onze heures et demie !

Le capitaine saute sur son chapeau et, embrassant en hâte la main de madame d'Esmiral :

— Vous pardonnez ? Il faut que j'aille chercher ma femme aux Variétés.

— Et moi la mienne aux Bouffes-Parisiens, dit Jacques en l'imitant.

Et il s'enfuit, sans s'apercevoir de la stupeur des convives, alors qu'il démolissait par un mot malheureux tout l'échafaudage si soigneusement construit depuis des années.

LE MARCHI

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut dire : adieu prudence !

Andrée Cheverny était une fantaisiste. Si elle admettait dans sa vie le protecteur riche et mûr – nécessaire, après tout, pour maintenir la situation, le petit hôtel, l'auto et les toilettes catapultueuses –, elle n'en avait pas moins de temps en temps des fringales de fruit vert, d'homme jeune et frais, qui satisfaisaient

ses appétits de belle paysanne restée robuste et saine.

Ces jours-là, elle faisait atteler son coupé et allait se poster avenue de la Motte-Picquet, aux environs de l'École militaire. Et, lorsqu'elle voyait passer quelque gentil fourrier, quelque maréchal des logis, frais émoulu des « bleus », avec une moustache imperceptible et une bonne figure toute neuve, elle esquissait un sourire aguichant, faisait signe au petit soldat de monter dans son coupé et l'emportait comme une proie dans sa fastueuse résidence de l'avenue du Bois ; elle lui offrait un dîner délicat, des vins généreux ; elle le gardait avec elle toute la soirée, et le renvoyait le lendemain matin pour l'heure de la manœuvre, passablement fourbu et grisé d'amour.

Quand le jeune homme n'avait pas « d'espérances », Andrée s'arrangeait pour que ces aventures n'eussent pas de lendemain. En vain le petit soldat revenait sonner et redemander sa part du gâteau qui lui avait paru si bon ; madame Cheverny était toujours sortie et la porte restait rigoureusement consignée. Et si le petit insistait trop et devenait gênant, une plainte au gouverneur de Paris envoyait vite le pauvret en province, sans souci de son désespoir. Cela valait encore mieux que de le coudre dans un sac et de le jeter à la Seine, à l'instar de Marguerite de Bourgogne.

Or, certain soir qu'Andrée, blottie dans son coupé comme l'araignée au coin de sa toile, attendait, *quærens quem devoret*, elle vit passer un marchi de dragons, tout pim-

pant dans sa tunique bien ajustée, au collet blanc, éclairée aux manches du galon d'argent, le jarret tendu dans un impeccable pantalon garance satiné, et le chef couvert d'un casque étincelant dont la crinière ondulait comme la sombre chevelure d'Otéro. Le nez aquilin, d'un dessin très pur, accusait la race et se profilait au-dessus d'une moustache soyeuse, à reflets fauves. Les attaches étaient fines, le pied cambré dans la bottine éperonnée et vernie qui résonnait crânement sur le bitume sonore. Bref, un vrai morceau de… reine.

Le marchi s'en allait, fumant sa cigarette, rendant fièrement le salut dû à ses galons, et paraissait fort heureux de vivre. Il allait passer devant le coupé sans voir Andrée, lorsque celle-ci l'appela :

— Monsieur ! Monsieur !

Étonné, il s'arrêta et s'avança vers la portière en portant la main à la visière de son casque. Dans l'encadrement de la glace, le visage de la belle fille souriait, ensorceleur.

— Monsieur, ne seriez-vous pas le sergent… Duval ? Pierre Duval ?

— Non, madame, je suis le maréchal des logis Jacques de Fonbriels, fils du duc de Fonbriels, colonel en retraite.

— Parfaitement, montez donc, j'ai un petit renseignement à vous demander.

Fonbriels ne se fit pas prier et sauta dans le coupé qui prit au grand trot le chemin de l'avenue du Bois. Le protocole fut observé suivant le rite habituel, avec cette différence que Jacques se montra si brillant

sous tous les rapports qu'en échangeant, le lendemain matin, un suprême baiser tout plein d'aveux, reconnaissante, Andrée Cheverny lança ces mots qu'elle disait bien rarement :

— Chéri, au revoir !

En effet, cette fois, le marchi n'était plus un fils de paysans ni de petits bourgeois, mais un fils de colonel appartenant à l'aristocratie. Cela valait mieux qu'un caprice d'une nuit.

La liaison était bonne et pouvait, avec un peu d'audace, devenir avantageuse. Andrée n'eut pas de peine, dans ces conditions, à faire perdre complètement la tête à Jacques qui, follement épris, comme on l'est à vingt ans, ne pensa plus qu'à une chose, voir, revoir et r'avoir la belle Cheverny

toutes les fois que le service au quartier Dupleix le permettait… et même lorsqu'il ne le permettait pas. Les rêves accumulés de sa première jeunesse prenaient, pour la première fois, un corps digne d'eux. Moment sublime, dans lequel, oublieux des impossibilités et des obstacles, l'être tout entier, esprit, cœur, sens – sens surtout –, s'élance vers la femme qui tient tout ce que promet sa capiteuse et grisante beauté.

Il commença par demander la permission de la nuit avec une fréquence qui étonna ses chefs et provoqua quelques sages observations. Même quand il était de semaine, avec la complicité du camarade qui commandait le poste de garde, il découchait fréquemment, sans avoir besoin de passer pardessus le mur, comme les simples cavaliers.

Il n'y avait que lorsqu'il était chef de poste qu'il n'osait s'absenter. Pourtant, un soir qu'il commandait le poste détaché aux magasins à fourrages, après avoir rongé son frein toute la journée, la nuit arrivée, il n'y tint plus, et, passant la consigne au brigadier de poste, il s'esquiva, non sans avoir promis à son subordonné de rentrer au petit jour. Il sauta dans un fiacre, et ce fut un raffinement nouveau pour Andrée de le voir faire ainsi irruption, en casque et sabre, dans sa chambre à coucher toute fanfreluchée. Ce relent de cuir et de buffleterie, cette invasion soldatesque dans le nid parfumé, tiède, fleurant la femme et l'amour, leur donnaient à tous deux des sensations de ville prise d'assaut, et c'était exquis, ce

mélange de brutalité martiale et de luxurieuse corruption.

Jamais la nuit n'avait été aussi triomphalement folle, aussi éperdument épuisante. À cinq heures, cependant, Jacques, ramené à la réalité par un réveille-matin qui rappelait au devoir, réendossant l'uniforme d'ordonnance, les lourdes bottes, bouclait son ceinturon et, enveloppé dans son grand manteau gris-bleu, retournait en grande hâte aux magasins à fourrages.

Là, il eut la désagréable surprise de trouver l'adjudant qui, sombre et terrible, lui annonça que le major de garnison avait fait une ronde de nuit et avait trouvé manquant le chef de poste. De pied ferme, il fut remplacé par un autre maréchal des logis et ramené au quartier Dupleix, où il fut

écroué en prison. C'était grave. Il pouvait s'ensuivre la perte de galons, et toute la carrière en serait entravée.

Le colonel de Mezensac était camarade de promotion du duc de Fonbriels. Il ne voulut pas porter un motif qui eût attiré les foudres de la brigade, de la division, et peut-être du gouverneur de Paris. Il admit avec indulgence l'excuse d'une indisposition subite ayant obligé à aller chercher en ville le secours d'un médecin ; mais au papa, il écrivit toute la vérité, et la lettre se terminait ainsi :

« Je ne lui inflige en conséquence que deux jours de prison ; mais viens toi-même le voir en prison, lave-lui la tête vigoureusement et fais-lui de la morale. Pour moi, il y a

de la femme là-dessous, et c'est cela qui doit nous inquiéter.

» Ton vieux camarade

» Mezensac. »

Quand le duc de Fonbriels reçut cette lettre, il fut affolé. Son petit Jacques allait-il mal tourner, lui qui jusqu'ici, fidèle aux traditions de la famille, s'était montré si zélé soldat, serviteur si ponctuel, si bon Français dans son désir ardent de bien servir sa patrie, comme l'avaient fait tous les Fonbriels ? Sans hésiter, il partit pour le quartier Dupleix. Sans doute, il allait trouver l'enfant bien désemparé, bien triste, dans sa cellule sombre, enfermé sous les verrous comme un criminel. Ah ! comme il devait souffrir, le pauvre petiot ! On allait bien le gronder,

sans doute, en faisant la grosse voix et en fronçant le sourcil, on lui ferait sentir toute la honte d'abandonner son poste ; mais, au départ – il le promit à la duchesse, — on l'embrasserait bien, pour lui remonter le moral et lui donner du cœur, pour racheter le passé par l'avenir.

Le papa songeait à tout cela tandis que la voiture roulait et traversait les rues désertes du Gros-Caillou. Arrivé sur la petite place lugubre et triste qui s'étend. — si province ! — devant l'entrée du quartier, le duc de Fonbriels se présenta au maréchal des logis de garde, qui ressemblait à Jacques comme un frère :

— Je suis le duc de Fonbriels, et je désirerais parler à mon fils, le marchi de Fonbriels…

Puis il ajouta, embarrassé, avec un peu de honte :

— … Actuellement en prison.

— Parfaitement, monsieur, le colonel m'a prévenu, je vais vous faire conduire par le brigadier. Au reste, madame de Fonbriels est déjà auprès de lui.

— Hein ? Qui ça ? Quelle madame de Fonbriels ?

— La duchesse sa mère. Elle est arrivée il y a un quart d'heure à peine.

Madame de Fonbriels aurait donc voulu, à son insu, venir elle-même consoler son fils ?

Mais comment l'aurait-elle précédé. Il venait de la laisser à la maison.

Ce n'était pas possible !

Le duc hâtait le pas à travers les vastes cours, escorté par le brigadier qui marchait lourdement en portant son trousseau de clefs rouillées, ces clefs qui servaient, depuis plus d'un siècle, à emprisonner les mauvais soldats.

On enfila un corridor humide et on arriva devant la porte nº 7, sous laquelle filtrait un inattendu parfum de musc. Le brigadier fit glisser le verrou et ouvrit la porte. Là s'offrit un spectacle inattendu. Ce n'était pas la duchesse de Fonbriels qui était dans la cellule, mais la belle Andrée Cheverny qui, vêtue de velours noir, la tête ornée d'une coquette toque de zibeline, était en train de faire signer un petit papier à Jacques extasié et ravi.

— Papa ! s'exclama le marchi.

— La famille ! Diable ! je me trotte, s'écria Andrée.

Et, ramassant ses jupes, elle ouvrit la porte rapidement sans demander son reste : le duc se précipita sur le papier.

C'était un billet à ordre sur lequel il y avait écrit, en dessous du timbre :

« Je, soussigné, reconnais devoir à mademoiselle Andrée Cheverny la somme de cent mille francs, reçue en nature, et je m'engage à la lui restituer soit à l'époque de mon mariage, soit sur ma succession paternelle. »

Le duc de Fonbriels essuya une larme, puis il sortit de la prison gravement, sans adresser la parole à Jacques.

Le lendemain, le marchi de Fonbriels était expédié au 3e chasseurs d'Afrique, à Sidi-bel-Abbès.

LA PANTHÈRE DE BOULOGNE

Elle s'appelait Jane Rubens, mais on l'appelait la Panthère de Boulogne.

Ce n'était pas qu'elle fût cruelle, elle passait même pour tout le contraire. Mais ses attitudes souples, son beau corps onduleux et ses griffes roses la rattachaient évidemment, comme beaucoup de femmes d'ailleurs, à la race féline chère à M. Rozenberg.

De plus, elle montait tous les matins à cheval suivant la méthode « califourchon », qu'il ne faut pas confondre avec la méthode

« Baucher ». La méthode califourchon consiste à monter les jambes placées de chaque côté du cheval, d'après la mode adoptée par le sexe laid ; mais, chez elle, ce n'était pas laid du tout, et la jambe nerveuse moulée dans le legging révélateur était un joli, que dis-je, deux jolis points de vue ajoutés au bois de Boulogne, qui en possède déjà tant !

Les mardi, jeudi et samedi, jours pairs, elle montait seule et s'exhibait volontiers dans l'allée des Poteaux ou dans celle des Acacias, et ses chevauchées faisaient sensation parmi les officiers de l'armée de Paris, qui avaient juste le temps de se ranger pour ne pas être bousculés, ce qui n'eût pas, d'ailleurs, été absolument désagréable.

— C'est la Panthère qui passe, disaient-ils en souriant.

Et ils se garaient bien vite, avec quelques pas de côté.

Mais les lundi, mercredi et vendredi, jours impairs, il fallait, pour découvrir la centauresse, explorer les petites allées désertes du côté de Boulogne ou d'Auteuil, et alors les explorateurs racontaient qu'ils avaient rencontré la belle galopant botte à botte avec un gentleman bien connu, le baron de Forsac, le mari de la belle Germaine Forsac, née Galuchet.

Forsac avait apporté son titre, sans plus, tandis que le côté Galuchet avait apporté la forte dot, et c'est grâce à des prélèvements sur cette dot que le baron avait le droit de chevaucher avec la Panthère, au Bois… et

sans doute ailleurs… Seulement, il ne fallait pas se faire pincer, car les conséquences de ce pincement eussent été aussi graves que pour le ténor Caruso.

Forsac, assez médiocre cavalier, montait un petit poney de manège qui avait peine à suivre, mais, en modérant la hauteur de ses ambitions et celle du garrot, on tombe de moins haut, dit le sage. Les camarades, toujours blagueurs, l'appelaient « là poney des trois jours », mais si on tenait compte des facéties des camarades, on ne ferait jamais rien d'amusant.

D'ailleurs, sa femme ne sortant jamais le matin et ne se levait guère que pour déjeuner, la promenade amoureuse sur le petit cheval était sans danger. On conduisait directement la monture du manège chez la

Panthère, rue Chalgrin, et là, le mari, parti de l'avenue Hoche en fantassin qui va faire simplement du *footing*, se transformait en cavalier, et troquait son pantalon demi-collant contre une large culotte beige de chez le bon faiseur. Que se passait-il entre le moment où l'on se trouvait, sinon entre deux selles, du moins entre un pantalon et une culotte ? Je ne sais. Footing ou équitation ? Qui pourrait le dire ?

Le cœur a ses secrets, l'amour a son mystère.

comme l'a proclamé Arvers. La camériste de la Panthère aurait pu tout au plus avouer qu'elle avait contemplé souvent avec intérêt, un mur de chambre à coucher derrière lequel il se passait quelque chose. Avec des données aussi vagues, c'est à peine si l'on

pouvait établir ce qu'on appelle aux courses des quasi certitudes.

Que se disaient-ils, les amoureux, pendant les belles matinées de printemps, en galopant côte à côte sous les grands arbres, tandis que le soleil découpait sur le sable des losanges mi-partie ombre et lumière et que les oiseaux chantaient des alléluias dans les branches embaumées ? Balbutiaient-ils ces propos incohérents, idiots et sublimes qui font dire d'un homme : « Il est amoureux », comme on dirait : « Il est fou, ne lui en veuillez pas » ? Serrés l'un contre l'autre du côté montoir, échangeaient-ils de ces baisers sur les lèvres qui donnent le vertige et sont comme un remerciement envoyé au Créateur en glorifiant la créature ?…

La vérité m'oblige à dire qu'on traitait surtout des questions d'argent.

La pension allouée par le baron était tout à fait insuffisante. La veille encore, Francine, la grande modiste, avait envoyé sa note, et la Panthère n'avait pas pour payer. Elle devait trois mois de gages à son chauffeur, il fallait la transformation complète de ses fourrures, etc… De son côté, le baron ergotait : la fortune n'était pas à lui, mais à sa femme, et il était, sinon de toute honnêteté, du moins de toute prudence, qu'il pratiquât une certaine modération dans les prélèvements. Il ne fallait pas tuer la poule aux œufs d'or, et patati, et patata…

— Pourquoi me parles-tu de poule aux œufs d'or ? ripostait sans aménité la Pan-

thère ; est-ce pour insinuer que je suis une cocotte ?

En général, Forsac calmait cette belle indignation par quelques acomptes et tout s'arrangeait, comme le proclame philosophiquement Alfred Capus. Or, ce matin-là, la nature était particulièrement radieuse. En dépit du soleil qui montait, il régnait comme une fraîcheur délicieuse. La rosée avait déposé sur l'herbe des gouttelettes qui ressemblaient à des perles – des perles merveilleuses qui ne coûtent rien, — et aux arbres étaient suspendus comme de longs fils de la Vierge. Après un bon canter sur la route d'entraînement, on était arrivé en bas de la plaine de Bagatelle : là, nos deux amis mirent au pas leurs montures qui s'ébrouèrent, et le petit poney surmené

souffla un peu. Il y eut un silence, comme si les promeneurs étaient envahis par l'attendrissement presque religieux causé par ce décor de fête galante, sous l'éblouissante lumière que la nature semblait prodiguer pour eux seuls. Puis Jane dit simplement :

— À propos, mon petit, j'aurais besoin ce matin de quinze mille francs, avant midi.

— Quinze mille, avant midi, répéta le baron en ricanant. Elle est bien bonne !

— Je ne sais pas si elle est bien bonne, mais il me les faut ab-so-lu-ment.

— C'est dommage qu'on ne fasse plus de poches à vos robes, ma chère.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je t'aurais dit que tu pouvais te fouiller.

— C’est ton dernier mot ?

— Le dernier.

— C’est bien.

La promenade continua, morne et sans épanchement. Arrivé rue Chalgrin, où un groom du manège attendait le poney, le baron, une fois de plus, réenfila son pantalon demi-collant et plia soigneusement dans l’armoire, à côté de ses chemises de nuit, la large culotte beige.

Puis il rentra chez lui pour déjeuner légalement et raconta à sa femme qu’il avait beaucoup attendu chez l’agent de change, celui-ci l’ayant décidé à un arbitrage avantageux entre la Banque ottomane et l’Unifié égyptien.

De son côté, la Panthère déjeunait, mais seule, et tout en dégustant ses œufs Fœdora,

elle agitait sa tête mignonne avec des mouvements de révolte, tandis que ses lèvres purpurines avaient un certain rictus cruel qui ne présageait rien de bon.

Après le déjeuner, elle endossa une petite blouse blanche toute simple, se coiffa d'un canotier de neuf francs et accrocha à son bras un grand carton rond de modiste : puis, ainsi transformée en trottin, elle se rendit à pied avenue Hoche, révolutionnant tout le long de la route les vieux messieurs.

Elle sonna à la porte de l'hôtel et le suisse vint ouvrir.

— Je viens apporter à madame la baronne le chapeau qu'elle a commandé hier. Elle en est très pressée, dit-elle en montrant ses dents avec un sourire ensorceleur.

— Montez, mademoiselle, dit le vieux serviteur absolument conquis par tant de grâce et de jeunesse.

Le timbre retentit deux fois, et la Panthère s'engouffra sans vergogne dans l'escalier de service, un peu étroit pour le grand carton. Les architectes n'avaient pas prévu la dimension des toques d'aujourd'hui.

Au premier étage, une camériste introduisit la Panthère dans un boudoir où la baronne de Forsac, nonchalamment étendue, lisait le journal sur un rocking-chair.

— Vous venez sans doute de chez Pousset, mademoiselle ? Vous m'apportez ma toque de lophophore ?

— Pas précisément, madame.

La Panthère, ouvrant le carton, sortit la culotte beige du baron, et la posant sur un fauteuil :

C'est la culotte de cheval de votre mari que je vous rapporte. Comme nous ne monterons plus ensemble à la même heure – sa montre retarde de quinze mille francs, — j'ai pensé qu'il était inutile de garder plus longtemps ce vêtement de petit cheval pour moi d'une haute inutilité.

Et, saluant l'épouse légitime avec un tact et une élégance que lui eût enviés madame Fallières, elle sortit d'un pas majestueux.

Une heure après, comme, sans avoir rien vu, le baron entrait dans le boudoir, sa femme lui dit :

— Tu as fait, paraît-il, ce matin, un arbitrage chez l'agent de change ?

— Oui, ma chère… Banque ottomane, Unifié égyptien…

— Eh bien, tu as pris la culotte. La voici.

Et elle lui jeta la culotte beige au visage.

Ah ! Panthère, Panthère ! Heureusement que le divorce n'est pas fait pour les toutous, mais nous ne rencontrerons plus le couple chevauchant dans les allées du Bois, et le petit cheval est rentré à l'écurie – à sec !

LE BARON PINGRET

Le baron Pingret avait organisé pour ce soir-là un petit dîner avec Miguel y Gibraltar le bel Espagnol, le marquis de Clarette, heureux d'échapper au tran-tran conjugal, et deux aimables théâtreuses, Gaby de Mesles, pour faire plaisir au marquis, et Léa Marbeau, pour faire plaisir à Miguel.

Dans son esprit, au reste, ce devait être un pique-nique, car, ainsi qu'il l'avait dit à ses amis en les invitant : « Il n'y a aucune raison pour que nous nous fassions des politesses entre camarades. » Le marquis avait

accepté avec enthousiasme, puisque Gaby était de la fête, et Miguel avait paru acquiescer de l'œil, ce qui était suffisant, les questions d'intérêt étant toujours délicates à traiter avec un hidalgo chatouilleux sur le point d'honneur. Caramba !

Précisément le baron Pingret arrivait très joyeux au café de la Guerre, où il était venu retenir un cabinet. La journée avait été bonne. Souffrant un peu de l'estomac, on lui avait indiqué le fameux docteur Ferbouzy, qui prenait cent francs en consultation, mais qui ne faisait ensuite payer qu'un louis les visites suivantes. Or, Pingret avait eu une idée géniale. Il était entré dans le cabinet du docteur, souriant, très à son aise, la main largement tendue, et il avait dit à Ferbouzy qu'il n'avait jamais vu :

— C'est *encore* moi !

Si bien que le docteur, habitué à voir nombre de malades, avait cru avoir affaire à un vieux client oublié et ne lui avait pris que vingt francs. Il riait encore de ce bon tour en montant l'escalier du restaurant. Ô puissance d'un mot ! Cet « encore » lui avait rapporté quatre louis.

Bientôt, dans le cabinet particulier, on vit arriver Miguel couvert de bijoux étincelants, avec un formidable gardénia à la boutonnière ; puis ce fut le tour du marquis de Clarette, vaguement congestionné, mais joyeux quand même, et chapeau sur l'oreille ; les deux petites femmes se firent un peu attendre, avec une entrée froufroutante et sensationnelle vers huit heures quarante. Gaby avait une robe liberty aurore

couverte de dentelle rebrodée d'or et d'argent ; Léa était en satin souple clair de lune, avec un drapé qui s'échappait du corsage pour venir s'enrouler autour du bras gauche. Et c'était très seyant.

Ces toilettes fastueuses avaient un peu inquiété le baron, mais elles avaient fait la joie du marquis et de Miguel qui se mirent immédiatement en devoir de témoigner, par une pantomime tendre et animée, combien ils appréciaient le luxe aimable déployé par ces deux belles amies qui furent embrassées avec allégresse dans des étreintes plus que cordiales. Pingret, cependant, mit fin à ces effusions en abordant tout de suite le sujet qui lui tenait le plus au cœur :

— Messieurs, dit-il, il est évident que nous invitons ces dames, non pas pour faire

un gueuleton grossier, comme les gens du peuple, mais pour goûter avec elles, des plaisirs d'un ordre délicat. Un menu simple me paraît donc indiqué.

Et déjà il commandait au garçon le potage Saint-Germain, suivi de la légère sole frite et de la vulgaire et peu dispendieuse côte de bœuf, mais Miguel se cabra dans une belle indignation.

— Comment, on aurait la joie de recevoir deux femmes exquises, le sourire et la gloire de Paris, et on n'allait pas leur offrir tout ce qu'il y avait de plus succulent, de meilleur et de plus cher ! C'était inadmissible !

Et, d'un ton autoritaire qui ne souffrait pas de réplique, il prit la carte des mains du baron et commanda immédiatement :

Le Potage Lamballe
Le Suprême de barbue vénitienne
Le Filet de bœuf Princesse
Le Faisan rôti
Les Truffes au champagne
L'Aspic de foie gras.
La Salade à l'impératrice
La Glace Nelusko
Le Gâteau Royal.

le tout suivi d'un dessert catapultueux où les fruits les plus rares alternaient avec les friandises les plus savoureuses. Que fut-ce quand arriva le chapitre des vins ! Le sommelier, requis, combina la plus savante gradation : Xérès pour commencer, Lur-Saluces 1874 au relevé, Château-Laffitte aux entrées, Romanée-Conti 1883 au rôti ; pour le dessert, tout à fait confidentiellement, le sommelier parla d'une certaine Cuvée de ré-

serve 1894, en baissant la voix pour n'en pas révéler l'existence aux cabinets voisins. La Cuvée de réserve 1894 fut agréée par Miguel y Gibraltar, tandis que les deux femmes battaient des mains. Quel menu ! On allait bien s'amuser !

Pingret ne s'amusait pas ; le menu l'avait terrifié, même pour un pique-nique.

Maintenant, Miguel avait commandé avec une telle insistance que peut-être avait-il l'idée de traiter à ses frais la compagnie. Il y avait des moments – assez rares, du reste – où il avait de l'argent, et, ces jours-là, il dépouillait le rasta, vaguement tapeur et chevalier d'industrie, pour s'improviser grand seigneur. Il fallait espérer…

Le marquis, lui, ne s'occupait pas de ces vulgaires contingences. Tout heureux de se soustraire au tête-à-tête avec madame de Clarette, il mangeait comme un ogre, buvait comme un Templier et, de temps en temps, collait sur les lèvres de Gaby un baiser savant qui le rendait plus rouge encore, tandis que des flammes alcooliques passaient dans ses yeux striés de petites fibrilles sanguinolentes. Miguel, lui, se montrait également très empressé auprès de Léa, qui, un peu grise, racontait des histoires attendrissantes sur sa première communion à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, et sur son frère, capitaine d'habillement.

— Oui, disait Miguel, ton papa est arrivé par l'habillement, et toi par le déshabillement.

Pendant ce temps, Pingret, qui avait réussi à sauver les hors-d'œuvre, comptait les bouteilles vides qui s'accumulaient sur la console. L'addition allait être formidable ! Au dessert, le banquet tourna légèrement à l'orgie romaine.

Ces dames avaient dégrafé leur corsage empire et enlevé leur corset pour être plus à l'aise, et le marquis voulait absolument plonger son nez empourpré dans la poitrine altière de Gaby, qui se défendait de son mieux en lui envoyant des gifles à tour de bras. Mais le marquis lancé ne connaissait pas d'obstacles, et allait de l'avant, – c'était bien l'irrésistible amour –, sans souci des coups d'éventail qui pleuvaient sur sa tête chenue.

Mais tout à coup, au plus fort de la lutte, il poussa un grand cri, porta la main à son cou pour desserrer sa cravate qui l'étranglait, et roula sur le tapis, comme une masse. Le docteur Ferbouzy, qui présidait un banquet dans le salon voisin, fut mandé en toute hâte et, après avoir étendu le marquis sur le canapé, il ne put que constater la mort. Il se retira, en rappelant aux convives atterrés un joli quatrain qu'il avait commis jadis :

L'amour et la digestion
Se mirent un jour en ménage,
Mais ce fut la congestion
Qui naquit de ce mariage.

Alors ce fut un désarroi complet. Gaby réclamait son corset en pleurant, tandis que Léa esquissait une attaque de nerfs. Le gar-

çon, cependant, avait apporté l'addition, et Pingret, sans la lire – il avait tant de chagrin ! – l'avait passée à Gibraltar.

Miguel, plus maître de lui, l'avait lue avec le plus grand soin, puis il l'avait repassée à Pingret ; celui-ci avait bien essayé de la lui rendre à nouveau, mais l'Espagnol n'avait rien voulu savoir. Pendant ce temps, le garçon attendait, impassible. La conclusion de ce match n'était d'ailleurs pas douteuse. Pingret avait de l'argent et Miguel n'avait pas le sou. Quant au pauvre marquis, il n'était plus de ce monde pour prendre sa part du pique-nique. Ah ! c'était une sale soirée ! Le dîner tragique montait à plus de vingt-cinq louis.

Pingret s'exécuta en soupirant, tandis que Miguel, très à l'aise, disait :

— Ça n'est pas tout ça. Il faudrait maintenant prévenir la marquise. Voilà une pénible corvée. Qui s'en chargera ? Moi, je ne la connais pas.

— Moi non plus. Nous allons tirer à pile ou face, dit le baron.

Le sort favorisa encore Miguel, et Pingret, qui décidément avait toutes les déveines, monta en coupé pour se rendre rue Marbœuf, chez madame Clarette. La soirée était complète ; et vingt-cinq louis d'addition ! Ce chiffre fatidique lui revenait à l'esprit comme une suprême douleur.

Il était près de minuit ; il monta au premier, sonna et attendit quelque temps. Tous les domestiques étaient couchés. Enfin la marquise elle-même vint ouvrir.

— C'est à madame veuve Clarette que j'ai l'honneur de parler ? dit Pingret en saluant.

— Vous faites erreur, monsieur ; je suis bien madame de Clarette, mais je ne suis pas veuve.

Alors Pingret insinua :

— Ah ! vous n'êtes pas veuve ! Voulez-vous parier vingt-cinq louis avec moi ?

Ô MORALE !…

Pour le Parisien tant soit peu philosophe – oh, si peu ! – il y a toujours à observer dans la vie. Et voici le spectacle qu'il m'a été donné de voir ces jours derniers dans le tramway La Muette-Taitbout, ce tramway que son élégance a fait surnommer « le dernier salon où l'on cause ».

Les voyageurs et les voyageuses avaient tous des gants – ces gants qui sont déjà de la morale. J'ai connu une certaine madame Manchaballe qui, envoyant sa fillette toute jeune au Conservatoire, lui recommandait,

pour les traversées dangereuses, de demander la protection d'un monsieur décoré.

— Mais s'il n'y a pas de monsieur décoré ? objectait la petite.

— Alors adresse-toi à un monsieur qui ait au moins des gants.

Cet « au moins » m'avait paru admirable. Mais rentrons dans notre tramway. Dix voyageurs des deux sexes, bien mis mais quelconques. Le seul couple intéressant était situé en face de moi : un petit jeune homme et une blondinette.

Très gentille, la blondinette, avec ses cheveux ondés, sa toque de velours bleu coulissé ornée d'une énorme aigrette blanche et son trotteur de velours longue jaquette, s'ouvrant sur un gilet de satin soutaché. Le jeune homme, avec son complet

quadrillé, son melon à petits bords crânement rejeté en arrière et sa cravate ornée d'une belle perle, avait aussi très bon chic. Il ne connaissait pas la blondinette mais, évidemment, il aurait bien voulu la connaître. À première vue, il paraissait lire tranquillement un journal de sport, mais à seconde, vue comme le journal était à l'envers, il était certain qu'il ne lisait rien du tout et que toute son attention était concentrée sur sa séduisante voisine. Le coude du complet quadrillé par de petits mouvements harmonieux, imperceptibles et admirablement réglés, frôlait comme une caresse le coude de velours noir ; c'était discret, moelleux, parfois énergique, et il me semblait bien que la blondinette, dont le visage continuait à res-

pirer la plus complète et candide sérénité, acceptait et, qui sait ? répondait peut-être.

En tout cas, s'il n'y avait pas encouragement, il y avait certainement tolérance et acquiescement tacite. Que vous faut-il de plus ?

Ce petit manège du tac au tac m'intéressait. Je n'ai pas l'âme jalouse du bonheur d'autrui – on appelle ça l'altruisme –, et lorsque je vois deux êtres jeunes, gentils, bien faits l'un pour l'autre, qui épellent les premières lignes d'un petit roman sensuel, non seulement je les approuve, mais, *in petto*, je leur envoie ma bénédiction laïque, qui vaut bien celle de M. Coutant (d'Ivry). Et je suis sûr qu'il y avait, nichés dans les coins du tramway comme dans les gravures du XVIII^e^ siècle, des petits vauriens d'amours

tout nus, potelés et roses, qui regardaient avec un sourire polisson et hautement approbateur.

Le jeune homme chic gagnait du terrain ; le coude ne frôlait plus discrètement, il écrasait avec une passion chaleureuse le coude voisin qui, par certaines oscillations ondulatoires, montrait que la communication sans fils avait été reçue :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Quant à la blondinette, elle était très rouge ; les ailes de son petit nez palpitaient – j'en ai, un œil – et ses yeux mourants se voilaient avec une douce langueur. Cela marchait très bien et Vénus triomphait une fois de plus dans le tramway, comme sur l'Acropole.

J'étais bien décidé à suivre jusqu'au bout la fin du roman, du moins ce qu'on me permettait de voir, n'étant pas Asmodée. C'est avec ces petits riens qu'on écrit l'histoire. L'amoureux ne parlait pas parce qu'il y avait du monde, parce que c'était un garçon bien élevé, qui ne voulait pas compromettre une jeune fille en public, quitte à la déshonorer avec allégresse dans le silence de la garçonnière. La crainte relative du qu'en-dira-t-on, c'est, même en tramway, le commencement relatif de la sagesse.

On arrive à la station de Saint-Augustin. La blondinette descend, le petit jeune homme descend, et moi je fais « la même chose que lui ». Vont-ils faire consacrer leur union ? D'un pas souple et élastique, Juliette prend le chemin du boulevard Haussmann,

avec ses larges trottoirs si propices à l'abordage, et Roméo la suit avec de grandes enjambées américaines. Moi, je suis à distance, très intéressé, et très amusé. La file indienne ou le monôme de l'amour.

Ce que j'avais prévu arriva – oh, mon flair de policier et d'artilleur ! Le jeune homme dépasse, regarde, se laisse dépasser, rattrape, et l'attaque a lieu rondement, à la hussarde :

— Mademoiselle, commença-t-il d'un ton ému…

Mais, à ce moment, un monsieur à barbe blanche, très digne, une belle tête de vieillard que je reverrai souvent dans mes rêves, apparut, les cheveux également blancs avec des rouleaux naïfs sous le chapeau haut de forme, les yeux brillants der-

rière des lunettes à branches d'or, le corps maigre flottant dans une large redingote noire. Il aborda Roméo, salua le jeune homme avec déférence, et d'un geste large et impératif à la fois, lui tendit une petite brochure à couverture violette :

— Monsieur, je vous prie d'accepter cet opuscule qui est le fruit de mes longues méditations sur la corruption de la moderne Babylone. Cet ouvrage pourra avoir pour vous une incontestable utilité.

Ahuri par cette intervention subite, le petit jeune homme prit machinalement la brochure qu'on lui tendait et lut sur la couverture.

LA PROPHYLAXIE MORALE

Ligue contre l'immoralité publique par la décerne des rues. Malheur à celui par lequel le scandale arrive. Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né, a dit le Très-Haut. Lire les conseils et les préservatifs à l'intérieur. Moyens hygiéniques et sûrs. Les essayer, c'est les adopter.

Ah ! ces conseils de morale arrivaient bien !

Le jeune homme n'avait pas plus tôt lu le fatras biblique écrit sur la couverture qu'il s'empressait, avec une moue écœurée, d'envoyer l'opuscule dans le ruisseau, très décidé à continuer la déclaration si intempestivement interrompue par le philosophe à barbe blanche. Mais cela lui avait fait perdre deux minutes, deux longues minutes,

et quand il jeta les yeux autour de lui – ô désespoir ! – éperdu, il n'aperçut plus la jeune fille.

D'un regard circulaire qui fouillait l'horizon il retrouva enfin la piste de la princesse lointaine en velours noir. Il prit ses jambes à son cou pour rejoindre, et alors il aperçut, avec stupeur, la blondinette qui s'en allait donnant tendrement le bras au vieux monsieur à barbe blanche professeur de morale, et se serrant amoureusement contre lui.

… Il y a certaines douleurs qu'il ne faut pas même essayer de décrire.

Je n'essaye pas.

MÈRE VÉNÉRABLE

On causait, l'autre soir, au cercle, des aventures galantes pendant les grandes manœuvres, et l'on était unanime à déclarer que les épisodes agréables de la vie militaire avaient lieu beaucoup plus rarement que ne tendraient à le faire croire les nouvelles de la *Vie Parisienne*, suivant la manière de son exquis créateur Marcelin, et la tradition mythologique de *Monsieur Mars et Madame Vénus*. Peut-être devrais-je, moi aussi, faire à ce sujet un petit *mea culpa*. Ce

fut donc avec une véritable satisfaction que je vis le beau capitaine Larnerjane prendre la parole et dire sans fatuité aucune :

— Messieurs, on n'a pas toujours des aventures aux grandes manœuvres, mais on en a quelquefois.

— Contez-nous ça, Larnerjane. Il a dû vous arriver un tas de choses.

— Non, une fois, une seule fois, et encore ce fut bien par hasard, et mon initiative amoureuse pencha bien peu dans la balance. Pendant les grandes manœuvres que nous faisions aux environs de Chartres, mon escadron de cuirassiers était pour vingt-quatre heures cantonné au hameau de Gregy, et mon fourrier m'avait donné un billet de logement pour le château de Gracy-les-Bois, situé à deux kilomètres du village. Je

criai, je tempêtai ! À Gregy je représentais le colonel : fallait-il encore adjoindre à mes préoccupations diverses la fatigue de ces kilomètres supplémentaires ?

— Mon capitaine, me dit le fourrier, c'est qu'il n'y avait rien de convenable pour vous dans le village. Le maire est marchand de vins : le curé, dépossédé de son presbytère, habite un taudis. Alors j'avais cru bien faire.

— Et qui habite à Gracy-les-Bois ?

J'ai pris mes informations. Une veuve très respectable, madame Madurel, et sa fille Louise Madurel, qui tout dernièrement encore était la baronne Rinquard ; mais elle a divorcé et elle s'est réfugiée auprès de sa mère, qui tâche de la consoler de ses chagrins matrimoniaux.

Immédiatement, j'entrevis les ennuis de la situation, l'obligation de faire une visite en pantalon satiné et bottines vernies, au lieu de garder tranquillement les bottes d'ordonnance, le dérangement que j'allais causer par ma présence à ces deux pauvres femmes, probablement fort tristes. Ah ! comme j'aurais préféré une chambrette dans la dernière des auberges, avec la liberté et la société de mes quatre lieutenants si jeunes, si gais et si fous ! Mais il n'y avait pas d'auberge à Gracy. Et quand le vin est tiré, il faut le boire.

Suivi de mon ordonnance, je me dirigeai mélancoliquement vers le château, j'entrai dans le parc, fort beau, ma foi, avec une rivière de fleurs qui passait sous un pont ; évidemment, j'étais chez des gens

cossus, et, arrivé devant le perron, je mis pied à terre et jetant la bride à mon cuirassier, je pénétrai dans le salon, me rappelant l'arrivée de Monthabor chez le duc, dans la *Fille du Tambour-Major* :

> C'est un billet de logement,
> Il est en règle strictement
> Et vous allez, et vivement,
> Nous recevoir bien poliment…

Je me trouvai en présence d'une dame vénérable, que dis-je ? vénérable, presque auguste, avec ses bandeaux blancs ondés, sa figure sévère son nez aquilin de douairière et sa robe de dentelle noire. Je m'inclinai très respectueusement, tendant mon petit papier, tandis qu'elle me dévisageait avec son face-à-main. Tout autour, des portraits d'ancêtres, les Madurel sans doute, me re-

gardaient étonnés dans leurs cadres, avec des costumes d'autrefois, des redingotes marron à haut collet, des cravates à deux tours et des toupets Louis-Philippe. Vraiment devant, tant de respectabilité bourgeoise, je me sentais un peu intimidé. Ah ! l'auberge, la chère auberge rêvée ! Quelle fichue idée avait eue mon maréchal des logis !

— Soyez le bienvenu, monsieur le capitaine, nie dit madame Madurel ; j'adore l'armée, c'est une tradition de famille. Chez nous on est cocardier de père en fils et de mère en fille. Si vous voulez me faire le plaisir de dîner à Gracy ce soir, je pourrai vous présenter à ma fille, la baronne Rinquard, ou plutôt à madame Madurel, car elle est redevenue madame Madurel. Elle a eu beaucoup de chagrins…

— Madame, vous êtes mille fois bonne, mais il me faut dîner avec mes camarades de l'escadron.

— Voyons, ne vous faites pas prier. Votre présence apportera un peu de gaieté et de soleil dans le vieux château. Ce sera une distraction pour ma pauvre Louise dont le cœur est encore meurtri.

Franchement, dans ces conditions pouvais-je refuser ? Et puis, j'avoue que la curiosité m'avait pris de voir cette divorcée « au cœur meurtri ».

Bref, j'acceptai avec reconnaissance et je montai dans la chambre qui m'avait été préparée au premier. Une chambre ravissante, avec de gros bouquets de cretonne. Je sortis de ma cantine ma tunique numéro 1, mes plus belles épaulettes ; je me rasai

de près et me pomponnai de mon mieux ; et, non sans une certaine émotion, je descendis quand un coup de cloche annonça le dîner.

L'ex-baronne Rinquard était une petite blonde genre Mariette Sully ; autant la mère était imposante et digne, autant la fille était avenante et gaie avec son nez en trompette, son sourire malin encadré comme entre deux parenthèses par des petites fossettes, véritables nids à baisers.

Elle avait revêtu pour le dîner une robe – et quelle robe ! – extra-collante en très souple satin bleu pâle. Le côté gauche de la robe était en satin, le côté droit en mousseline de soie, et ces deux tissus n'étaient pas rattachés, laissant apercevoir le pied, et même un peu de la jambe. Au-dessus de la cheville, la jupe était rattrapée par une

grosse fleur qui resserrait encore l'étoffe autour des jambes.

Ce n'était peut-être pas d'une correction parfaite, surtout pour servir de reliquaire à un « cœur meurtri », mais c'était aguichant en diable, et mon regard ne cessait de se promener le long de ce joli corps potelé dont aucun détail ne m'échappait, à le croire nu.

Le dîner fut très gai, la maman observant toujours une grande réserve ; mais la fille paraissait enchantée de l'arrivée de ce nouveau venu, dont la présence rompait sans doute la monotonie familiale. Au dessert, allumé par le clos-vougeot exquis et le champagne, je risquai sous la table quelques voyages d'exploration, quelques effleurements de bottines, et il ne me sembla pas

que les petits souliers de satin avaient fui devant cette attaque à la hussarde. C'étaient de braves petits souliers solides au poste, qui gardaient leurs positions. J'y suis, j'y reste. Cependant, je n'avais aucune certitude qu'on eût répondu à mes avances.

Au fond, je crois bien que j'étais un peu gris ; malgré le grésillement des vins dans mon cerveau, il me semblait voir, comme dans un rêve l'austère maman qui s'absorbait dans un ouvrage de broderie au métier, et la fille qui me regardait avec un sourire diabolique. Cent fois je fus sur le point de saisir au passage et de couvrir de baisers la petite main qui me frôlait en me tendant ma tasse de café ou en m'offrant des cigarettes, cigarettes qu'elle fumait elle aussi le plus élégamment du monde, avec le pe-

tit doigt en l'air, un petit doigt terminé par un ongle rose laqué, verni, brillant comme une cornaline.

Ah ! je ne regrettais plus mon auberge. À dix heures, madame Madurel rangea son métier à tapisserie et me dit :

— Monsieur le capitaine, nous savons que vous avez à vous lever de bonne heure demain pour le départ. Nous ne voulons pas vous fatiguer et nous sonnons le couvre-feu.

Elle me tendit une main blanche et aristocratique, très douce, sur laquelle je déposai un respectueux baiser ; puis elle monta avec sa fille qui, au départ, me serra les doigts à les briser.

Ce serrement mit le comble à mon émotion, et, après avoir souhaité une bonne nuit à ces dames, et les avoir remerciées de leur

si aimable hospitalité, je montai à ma chambre très troublé, non sans avoir aperçu dans le couloir, par une porte entrebâillée, la gracieuse silhouette de Louise qui, en corset, arrangeait ses cheveux, les deux bras levés dans une adorable attitude, avec une frondaison qui me prouvait que si ses cheveux étaient blonds, c'était en réalité une brune.

Rentré dans ma chambre, je ne pus dormir. Est-ce que ce tendre serrement de mains, au moment où je souhaitais « une bonne nuit », n'autorisait pas toutes les audaces, n'était pas une invite ? En somme, j'avais affaire non à une jeune fille, mais à une jeune femme. N'y tenant plus, j'ouvris la porte doucement, très doucement, et dans l'obscurité du couloir je vis un rai de lu-

mière qui m'annonçait que la porte était toujours entrebâillée. Alors, ma foi, je brûlai mes vaisseaux. Je me glissai comme un voleur jusqu'à la chambre. J'ouvris la porte et Louise tomba dans mes bras, pâmée, en murmurant :

— Je t'attendais !

Ah ! chers amis, quelle nuit ! Comment le baron Rinquard n'avait-il pas su conserver une créature aussi vibrante ? On eût dit qu'elle avait accumulé pour moi des réserves de tendresse et qu'elle voulait les dépenser sans compter, pendant les heures brèves que nous avions à passer ensemble. Deux ou trois fois, dans le paroxysme des nerfs exacerbés, elle poussa des cris qui me firent un peu peur, d'autant plus que dans

ces moments-là elle criait : « Maman ! Maman ! » Elle appelait sa mère.

Si la maman était venue, qu'aurait-elle pensé de ce larron d'honneur, de ce capitaine français qui apportait le désordre sous le toit ancestral. Ma conscience me faisait de terribles reproches et je croyais voir fixés sur moi les regards attristés de tous les Madurel du salon, de tous ces ancêtres bourgeois, en toupet Louis-Philippe, me criant avec la voix de Paul Mounet dans *Hernani* :

> Voici donc le paiement de l'hospitalité !

Au petit jour, je m'arrachai avec peine aux bras blancs et satinés qui voulaient me retenir, j'échangeai un dernier baiser avec une bouche qui sentait la fraise des bois, et je partis en faisant le moins de bruit pos-

sible ! Comme je tournais le bouton de la porte avec des précautions infinies, je me trouvai face à face avec la maman en bandeaux blancs.

Je restai terrifié !

— J'espère, monsieur le capitaine, me dit-elle avec un sourire obséquieux de proxénète, j'espère que vous avez été content.

… Il y eut, avant de partir, un petit compte à régler ; d'ailleurs, j'en avais bien eu pour mon argent ; mais c'est égal, depuis ce temps-là, conclut Larnerjane, je ne crois plus aux mères vénérables ni aux cœurs meurtris.

RAJEUNIES

Une animation inusitée régnait ce matin-là dans la bonne ville de Bayonne.

Le journal de la localité, le *Phare de l'Adour*, annonçait l'arrivée du fameux docteur suédois Grozemberg, fondateur de l'institut de beauté de Stockholm, et, dans un premier article très documenté, le docteur annonçait que, nouveau Méphistophélès, il avait trouvé le moyen de rajeunir en deux jours les femmes les plus âgées. Il n'y

avait qu'à se présenter à son cabinet, provisoirement installé à l'hôtel de France, après avoir envoyé au préalable, sur une feuille, les noms, prénoms, et surtout l'âge exact.

Un billet de cinq cents francs – simple formalité – devait également être joint à l'envoi.

Cet article fit sensation, non seulement à Bayonne, non seulement dans les châteaux environnants, mais dans toutes les petites stations du tramway, Bernin, Anglet, Cetassin, et jusqu'à Biarritz, où la saison battait son plein. Au Palace, au casino Bellevue, tout autour des tables de jeu, il y avait d'antiques personnes qui se repassaient l'article dont, armées du face-à-main, elles relisaient passionnément les termes. Elles buvaient à longs traits l'espérance. Ah ! le

grand air de Thaïs demandant à Vénus de la conserver éternellement belle ! Éternellement !…

Elles revoyaient les luttes désespérées, sinon pour rester belles, du moins pour ne pas devenir un objet de répulsion. Heureuses celles auxquelles l'âge avait apporté la paix suprême des sens, le dédain du mâle, l'extinction absolue des feux ! Celles-là peuvent devenir d'« aimables vieilles », tolérantes et conciliantes, hochant la tête, d'un air désillusionné devant les petites comédies de l'amour où elles avaient tenu le premier rôle ; elles pouvaient arborer carrément les bandeaux blancs aux ondulations argentées, les larges rotondes, les bonnes robes sans taille, de couleur sombre ; et, jusqu'à leur dernier jour, elles restaient au milieu des

réunions mondaines, comme une évocation très douce des choses de jadis, avec un parfum d'iris et de violette. On avait, en les voyant, la sensation de pastels discrets, aux tons harmonieux qui se fondraient et s'effaceraient de plus en plus. Celles-là étaient les assagies, les vénérables, les heureuses.

Mais les autres, les pauvres autres, celles que révolutionnait la promesse du docteur suédois, quel travail pour réparer chaque matin le vieux monument ! À elles les teintures extraordinaires, l'eau anti-rides, les crèmes liquides, le blanc de perles, le rouge végétal, la pâte épilatoire qui enlève les duvets et l'anti-bolbos qui fait disparaître les petits points noirs sur le nez. On redessinait les yeux, on avivait le regard, on

recrépissait les crevasses, on bouchait les lézardes, consacrant chaque jour un peu plus de temps à ce travail de réfection.

Avec vaillance, moi, je lutte,
Je lutte… et ça ne sert à rien !

Il y en avait qui dormaient, la nuit, avec des bandelettes sur le front et des tranches de veau sur chaque joue. D'autres s'astreignaient à marcher tous les jours, à pied, deux heures, isolément, sans dire un mot, avec un visage impassible, des yeux qui devaient rester baissés et une bouche qui devait rester muette ; d'autres ne mangeaient qu'une fois par jour, et, torturées par la faim, se privaient des aliments ou des chatteries qu'elles préféraient, parce que les uns engraissent et les autres abîment le teint ; certaines se levaient à l'aurore ;

d'autres croyaient préférable de rester couchées dans l'obscurité le plus tard possible. Il y en avait qui ne riaient jamais.

Et pourquoi tant de soucis, tant de tracas et tant de luttes ? C'est qu'elles n'avaient pu se déshabituer de certaines caresses, de certains enivrements, de certaines paroles balbutiées à l'oreille aux heures extatiques et paradisiaques. L'amour était leur dieu, leur vie, leur raison d'être, non pas seulement la délectation charnelle, ce qui eût été trop bas et trop bestial, mais surtout et avant tout l'amour fait de prévenances, de mignardises, d'égards délicats, d'attentions discrètes. Avec le temps, il avait fallu, hélas ! renoncer à tout cela, dans une vie terne, maussade, décolorée. Et voilà que tout pouvait recommencer, les jolies lettres lues et

relues, les rendez-vous furtifs donnés dans des garçonnières tièdes et parfumées au tabac d'Orient, avec des voilettes ramenées en hâte sur les joues allumées par le plaisir, les rhabillages à la diable et les agrafages maladroits, les rentrées en coup de vent dans le domicile familial : « l'amour et son train », comme on disait dans le défilé d'*Orphée aux Enfers*.

Il nous faut de l'amour, n'en fut-il plus au monde !

bramait éperdument la belle Hélène sur les ruines fumantes de Troie, et Messaline dans les corps de garde de Suburre, et la grande Catherine, et Ninon de Lenclos qui gardait encore des amants à soixante-douze ans !

— Vénus, promets-moi que je resterai belle éternellement !

Telle était la prière ardente qui montait du cœur de toutes ces vieilles que les hasards de la réclame Grozemberg avaient réunies dans le grand salon de l'hôtel de France, transformé en salon de conférence. Sur les fauteuils symétriquement rangés, elles étaient là, avec leurs chevelures au henné, leurs fards, leurs corsets qui comprimaient les débordements, soutenaient les faibles et ramenaient les égarés ; et, de temps en temps, elles jetaient un regard vers leur voisine, en se disant :

— Moi, passe encore ! Mais comprend-on qu'une aussi vieille femme caresse encore l'espoir de rajeunir ?

Cependant, sur une sorte d'estrade, le docteur Grozemberg, fondateur de l'institut de beauté de Stockholm, avait paru. C'était un petit blond, au crâne pointu et dénudé, avec je ne sais quoi de méphistophélique dans le rictus faunesque, tandis que les yeux pétillaient avec d'étranges lueurs derrière les lunettes.

Avant même d'avoir parlé, il fut salué par des applaudissements unanimes ; les pauvres mains décharnées, aux veines trop apparentes, s'entrechoquaient enthousiastes, avec un bruit d'osselets. Jamais empereur triomphant, jamais athlète détenant un record de force physique, jamais ténor d'opéra venant, en pourpoint tourterelle, de lancer l'*ut dièze* dans une romance amoureuse, ne connurent l'ovation que reçut cet

homme court et bedonnant. Il y avait, autour de son crâne chauve, comme un rayonnement. Comment s'étonner si son sourire était méphistophélique, puisqu'il était Méphisto lui-même apportant l'élixir de jeunesse dans un rayon de soleil ?

Cependant le docteur Grozemberg avait salué profondément ses auditrices pantelantes, et, sous ces centaines de regards qui le couvaient d'amour, il commença :

« Mesdames,

» J'ai besoin d'avoir recours à toute votre indulgence…»

— Oui, oui, parlez, docteur. Elle vous est acquise.

«… Voici : une fâcheuse erreur de mon secrétaire est cause que vos premières fiches

ont été égarées, dans le désarroi d'une installation passagère…

» Mais ce malheur est facilement réparable.

Je viens, mesdames, vous prier de bien vouloir les reconstituer dans le plus bref délai. Permettez-moi d'insister, mais c'est indispensable, car, hélas ! mon pouvoir est limité par la nature, et à partir d'un certain âge, mon philtre n'agit plus. J'attendrai donc, avant de vous le livrer, que vous ayez bien voulu me fournir de nouvelles indications. Mesdames, je vous attends toutes après-demain, à la même heure. »

Le petit homme s'inclina à nouveau profondément, tandis que les dames se levaient, en proie à une vive agitation. Il fallait refaire la fameuse fiche, à tête reposée.

Le surlendemain, pas une vieille ne manquait au rendez-vous ; elles avaient rapporté leur fiche, mais toutes, pour plus de sûreté, s'étaient au moins rajeunies de dix ans. Le docteur n'avait-il pas dit qu'après un certain âge son philtre n'agissait plus ? Grozemberg parut et fut reçu peut-être avec encore plus d'enthousiasme que l'avant-veille, puis il se mit à ranger méthodiquement les fiches dans un carton bleu. Sur la table se dressait, imposant, un autre carton vert. Quand elles eurent été soigneusement compulsées, le docteur se leva, avec un sourire méphistophélique :

« Mes chères clientes, commença-t-il, par un bienheureux hasard mon secrétaire a retrouvé vos premières fiches. Elles sont là, dans le carton vert. Je viens de les relire et

de les comparer à celles que vous m'avez apportées aujourd'hui. Il en résulte la preuve palpable, la preuve irréfutable, la preuve écrite que, grâce à moi, vous êtes toutes rajeunies en quarante-huit heures, ainsi que je m'y étais engagé dans le *Phare de l'Adour*. Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer… »

Et il disparut, laissant ses auditrices médusées et muettes de stupeur.

PANTALON À CARREAUX

C'était au cercle, après dîner et dans un coin du grand salon presque désert ; quelques camarades étendus dans les fauteuils de cuir se racontaient des histoires de chasse, tandis que la fumée des cigares s'élevait en spirales.

— Voyez-vous, mes amis, nous dit Pardaillan, il ne faut pas juger sur l'apparence, et l'on se fait parfois de gros chagrins qu'on aurait pu s'éviter avec un peu de réflexion. Ah ! qu'on est bête, parfois !… On se le dit

après, mais on n'en a pas moins eu le petit toc-toc au cœur.

» Donc, la semaine dernière, j'avais été obligé de quitter mon château de Sérigny et ma chère Hélène – ma femme, messieurs –, pour assister au mariage de Ballantroy, mon vieux camarade des hussards, qui m'avait demandé de lui servir de témoin. Je devais profiter de l'occasion pour régler à Paris quelques affaires en souffrance depuis août ; bref, mon absence devait durer trois jours. Cela tombait mal, d'ailleurs. Il y avait de belles battues organisées chez mon voisin Vermendel, mais les affaires sont les affaires et Hélène m'expliqua que je ne pouvais décemment pas lâcher Ballantroy pour Vermendel. Je me décidai donc à partir. Jean, mon valet de chambre, m'avait présenté le

matin un certain pantalon à carreaux d'un dessin archaïque, tout défraîchi, que je mettais en général pour le voyage – vous savez, messieurs, comme le séjour prolongé dans le train déforme le pli du pantalon –, mais, réflexion faite, je trouvai ce pantalon trop démodé et je me décidai pour un complet marron.

» Pardonnez-moi ces petits détails intimes de toilette, mais ils ont leur importance.

» Comme par un fait exprès, il n'avait jamais fait si beau. C'était un mois d'octobre unique, invraisemblable, un second été plus ensoleillé que le premier. Avec cela, un Paris désert : personne au Bois, le cercle vide, la partie languissante… Et puis, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? le souvenir de ma chère

Hélène me trottait par la tête. Ne blaguez pas, messieurs, je suis un des rares maris qui ont le courage, après huit ans de mariage, d'être encore amoureux de leur femme.

» Bref, après avoir marié Ballantroy à Saint-Philippe-du-Roule avec toutes les herbes de la Saint-Jean, et avoir apposé mon paraphe sur un registre que me tendait un bedeau à figure idiote, je me dis qu'après tout mes affaires pouvaient bien attendre encore une quinzaine puisqu'elles attendaient depuis deux mois – on se fait parfois de ces raisonnements agréables –, et qu'au lieu de perdre trois jours à Paris, je pouvais parfaitement n'en passer que deux.

» Et je sautai dans l'express de une heure trente qui me mit à Sérigny à cinq heures. Or, le temps avait changé ; il tombait

une pluie diluvienne, mais bah ! le sort en était jeté… et puis, Hélène allait être si contente !

» Je m'étais bien accoté dans le coin de mon compartiment et, tandis que la pluie tombait avec rage comme pour railler mon brusque départ de Paris, les roues du wagon avaient l'air de chanter sur un rythme de polka ironique les couplets d'Offenbach.

Un mari sage
Est en voyage,
Il se prépare à revenir :
Les convenances
Les bienséances,
Lui font un devoir d'avertir

» Mais bah ! ne pouvais-je pas absolument compter sur la fidélité de ma chère Hélène, si éprise, si dévouée, si impeccable ?

Vers quatre heures, le temps se leva un peu, ce qui rasséréna mes idées – ô influence de la couleur du ciel sur la nuance de nos sentiments ! – et, ma foi, ce fut d'un bond joyeux que je sautai à l'arrivée dans l'omnibus du chemin de fer, comme un collégien qui ferait un bonne farce, car, bien entendu je n'avais pas commandé la voiture. Je me fis laisser à la grille de Sérigny, je traversai le parc à pied et j'entrai dans le salon du rez-de-chaussée, où j'avais vu du feu allumé, en disant :

— » Hein ! On ne m'attendait pas ?

» Il y eut deux cris poussés. Un par Hélène… et l'autre par le voisin Vermendel, qui se chauffait de l'autre côté de la cheminée. Leur attitude était d'ailleurs des plus correctes, ni trop près, ni trop loin – comme

deux bons amis qui causent au coin du feu. Aussi ce fut gaiement que je leur dis :

— » Non, mais avouez que c'est une bonne surprise.

— » Évidemment, pour une surprise, c'est une surprise ; mais vous savez, pour moi, mon ami, il n'y en a pas de bonne !

— » La surprise, appuya sentencieusement Vermendel, c'est un monsieur qui se cache derrière une porte et qui, au moment où vous passez, vous fait : Hou !

» Certainement, comme réception, c'était frisquet, et déjà je me disais que j'aurais bien mieux fait de rester mes trois jours à Paris pour dîner au restaurant et voir les music-halls dans la loge du cercle.

» Hélène me dit :

— » Enfin, qu'est-ce qui vous a pris ? Pourquoi ce retour en bombe, sans prévenir, sans vous faire chercher à la gare ?

» Alors j'expliquai qu'une fois Ballantroy marié, le beau temps m'avait donné envie de revenir à la campagne, et que j'avais tout à coup cédé à une impulsion irrésistible. Puis, tandis que je parlais d'une voix très douce, en souriant comme pour faire comprendre à Hélène les tendres motifs de mon retour, motifs que je ne pouvais expliquer devant un tiers, mes yeux tombèrent sur Vermendel qui écoutait en dodelinant de la tête, et je restai stupéfait.

» Il avait mon pantalon !

» Je voulus d'abord me faire illusion.

» En somme, il pouvait y avoir deux pantalons semblables ; pourtant, le mien

était bien spécial, avec une disposition particulière de carreaux. Et tout à coup mon œil de chasseur aperçut une tache de café, que je connaissais bien, près de la poche droite, et qui n'avait jamais voulu disparaître complètement.

» C'était bien mon pantalon.

» Une petite sueur me perla aux tempes.

» Pourquoi Vermendel portait-il mon pantalon ?

» S'il avait revêtu le mien, c'est qu'il avait enlevé le sien. Il y avait donc eu un moment où il s'était trouvé chez moi sans pantalon ? Je voulais continuer la conversation, parler de choses banales d'un air dégagé, mais, malgré moi, mon regard revenait toujours vers ces deux jambes criminelles.

En somme, la situation était claire : arrivant à l'improviste, je trouvais mon voisin Vermendel en tête à tête avec ma femme, et ce Vermendel avait mon pantalon.

» L'Écriture a bien dit : « Tu ne convoiteras pas le bien du prochain. Tu ne prendras ni son bœuf, ni sa femme. » On n'a pas parlé du pantalon, parce que les Hébreux n'en portaient pas. Tout cela tourbillonnait dans ma tête et la vieille chanson ironique, sautillante, me revenait à l'esprit :

Et voilà comme
Un galant homme
Évite tout désagrément.

» Mais Vermendel n'était pas le beau Paris, et moi, sans fatuité, j'étais encore moins Ménélas. Ah ! misérable jalousie ! Mon discours devenait de plus en plus

vague, ma voix s'altérait, tandis qu'Hélène me regardait avec étonnement. À la fin, je n'y tins plus et, m'avançant vers Vermendel, je lui dis sur un ton presque menaçant, le doigt tendu dans un geste accusateur :

— » Pourquoi as-tu mon pantalon ?

» Vermendel regarda l'étoffe à carreaux, puis, éclatant de rire :

— » Ah ! oui, c'est vrai. Je l'avais oublié. Oui, j'ai ton pantalon.

» Et je poursuivis, accentuant, de plus en plus rageur :

— » Je répète : pourquoi as-tu mon pantalon ?

— » En voilà, une histoire ! Mais il est affreux, ton pantalon, et je n'en voudrais pas pour mon valet de chambre. Au surplus, adresse-toi à Jean. C'est lui qui, me voyant

arriver tout mouillé de la chasse, m'a proposé de changer, tandis que ma culotte sécherait à la cuisine. Mais elle doit être prête maintenant. Je vais la reprendre. Rassure-toi, on te le rendra, ton ignoble pantalon.

» Toute ma colère était tombée à mesure que celle de Vermendel grossissait.

» Hélène s'était mise à rire et, ma foi, je pris le parti d'en faire autant.

» Vermendel seul restait grincheux.

— » Retiens-le à dîner, me souffla Hélène, cela arrangera tout.

» Je l'ai retenu à dîner ; tout s'arrange, mais, un peu plus, j'allais me couvrir de ridicule…

Il y eut un silence… quelques sourires discrets coururent ; puis le président du cercle prononça :

— Mon cher Pardaillan, vous avez, en l’occurrence, agi en vrai gentleman.

FÊTE ARTISTIQUE

Dans un cercle très littéraire. Réunion de la commission des fêtes sous la présidence de M. Ballu, MM. Lesergent, secrétaire de la commission, Grandsac, capitaine Chubert, Bouvet, Faverot, La Paillardière, Montespan, Talbayre, bref, la fine fleur de nos romanciers, de nos musiciens et de nos poètes.

LE PRÉSIDENT, *très sérieux.* – Messieurs, vous savez pourquoi je vous ai réunis. Aux approches du Grand Prix, notre cercle a résolu de donner une fête, amusante sans

doute, mais en même temps distinguée, artistique.

LA PAILLARDIÈRE. – Amusante nous suffirait.

LE PRÉSIDENT. – Notre sympathique confrère Lesergent, secrétaire de la commission, a bien voulu élaborer un programme splendide qu'il va avoir l'honneur de soumettre à notre approbation. Mon cher Lesergent vous avez la parole.

LE SERGENT. – Messieurs, nous sommes obligés de commencer notre concert par une ouverture. J'ai pensé que la *Rêverie en la mineur* de M. Blohmé (*Protestations*)… cela dure à peine cinq minutes (C'est encore trop)… et c'est charmant.

LE PRÉSIDENT. – Vous ne connaissez pas Blohmé. Une fois assis devant un piano, il

ne lâche plus. Il faudra l'arracher du tabouret. C'est très dangereux.

LE SERGENT. – J'ai permis cinq minutes, pas plus. Je m'engage sur l'honneur.

LE PRÉSIDENT, *avec un soupir.* – Enfin, va pour votre *Rêverie.* Cela donnera le temps de s'asseoir en rêvant. Ensuite ?

LE SERGENT. – Ensuite Flamand, de l'Opéra-Comique propose une chanson provençale très belle.

Campo santo, e versanto
De ceu blu n'a plen si barri…

MONTESPAN. – Comment dites-vous cela ? Une barrique de petit bleu pour Coupeau ?

LE SERGENT. – Mon ami ! C'est la belle langue des félibres : « Du ciel bleu il en a plein les arches, le vieux pont… »

LE PRÉSIDENT. – Nous ne coupons pas dans le pont. Cette chanson fera plaisir aux Provençaux du cercle – s'il y en a –, mais aux autres ?

TOUS. – Pourquoi pas en auvergnat ? En boer ? En sanscrit ?

LE SERGENT, *résigné.*— Soit, mais « Campo santo » avait de l'allure. Maintenant, voulez-vous mademoiselle Nine Fichier, un immense talent ?

LE PRÉSIDENT, *cherchant dans sa mémoire.* – Fichter ? Fichter ?…

FAVEROT. – Une superbe créature. Une poitrine de parade, une croupe d'Andalouse au temps des Maures, des lèvres rouges

comme des grenades, une fausse Otéro, en mieux.

TOUS. – Alors, engageons Fichter !

LE PRÉSIDENT. – Permettez. Il ne s'agit pas de sa beauté plastique. Qu'est-ce qu'elle nous récitera ?

LE SERGENT. – Des vers de sa composition. Cela s'appelle : La Culotte du Toréador (*Exclamations*). C'est très poétique en dépit des apparences. La culotte a été percée par une corne…

TOUS. – Fichter ! Nous voulons Fichter – avec sa poitrine – et sa culotte – et ses lèvres rouges. – Mais vous ne la connaissez pas ! – C'est pour ça.

LE PRÉSIDENT, *conciliant*. – Va pour mademoiselle Fichter ; mais je ne vois pas paraître dans notre programme le grand art,

l'élément sérieux, distingué, l'Opéra, la Comédie-Française.

LE SERGENT. – J'y arrive, monsieur le président. Je croyais pouvoir compter sur le concours désintéressé des petites Manchaballe. Malheureusement, leur mère demande cent louis pour une simple variation de : *Jadis et Naguère.*

LE PRÉSIDENT. – Madame Manchaballe nous a rendu des services… Enfin, on proposera au comité.

LE SERGENT. – Maintenant, j'ai monsieur Leer, de la Comédie-Française. Il devait jouer le *Salsifis.* Très drôle, le *Salsifis.* Seulement, monsieur Leer s'est déboité le genou dans une imitation de Galipaux ; alors, comme dans le *Salsifis* il y a des bonds, des

contorsions, des sauts de carpe, il craint de ne pouvoir jouer le *Salsifis.*

LE PRÉSIDENT, *énervé.* – Enfin jouera-t-il ou ne jouera-t-il pas le *Salsifis*?

LE SERGENT. – S'il ne joue pas le *Salsifis*, il jouera autre chose, mais, pour ma part, je regretterais vivement le *Salsifis*, une œuvre géniale.

TALBAYRE. – De qui?

LE SERGENT. – De moi (*Exclamations).*

LE PRÉSIDENT. – Je continue à trouver très faible la part que vous faites au grand art.

LE SERGENT. – Ce n'est pas fini. J'ai eu une idée que je qualifierai d'unique. Ce sera une grande attraction, le clou de la soirée. Jamais cela ne s'était fait dans aucun cercle,

Seulement, avant de vous confier ce clou, vous allez tous me jurer le secret le plus absolu. Je ne voudrais pas voir déflorer la nouvelle dans les journaux.

TOUS. – Oui, oui, nous jurons, mais ne nous faites pas languir.

LE SERGENT, *à mi-voix.* – Eh bien, messieurs, je vous le donne en mille… Les Folies-Bergère veulent bien nous prêter les deux petits chameaux de leur revue.

LE PRÉSIDENT, *interloqué.* – Deux chameaux sur la scène ! Vous les ferez monter par le grand escalier ?

LE SERGENT. – Parfaitement. Ils sont très bien dressés. Si vous voulez, ils monteront sur les genoux pour ne pas salir le tapis.

LA PAILLARDIÈRE. – Ce sera peut-être curieux. Il n'y a pas d'ailleurs de bonne fête sans chameaux (*Approbation générale).*

LE PRÉSIDENT. – Allons, je cède. Mais quel drôle de programme !

LE SERGENT. – Enfin, pour terminer, nous aurons la *Gamine de Sparte*, par mademoiselle Sarah Langeville, avec le Costume qu'elle avait dans le *Défilé de Vénus*, au Moulin-Rouge.

BOUVET. – Avec la robe ouverte sur le côté et un aperçu de cuisse. Bon numéro.

LE PRÉSIDENT. – Un peu gros, mais Lange-ville chante bien.

GRAND SAC. – Ah ! sapristi, j'oubliais… J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

LE PRÉSIDENT. – Quoi encore ?

GRAND SAC. – J'ai sur moi une dépêche dont je vous demande la permission de vous donner lecture. C'est précisément de Sarah Langeville : « Mère mourante, impossible de jouer scène comique. Viendrai pour le bal seulement. » (*Exclamations et rires).*

LE PRÉSIDENT. – Diable ! Mais dans ce cas, notre programme, en dépit de ses chameaux et de la poitrine en parade de mademoiselle Fichter, me semble insuffisant… Il est vrai que nous aurons peut-être le *Salsifis*, mais c'est encore maigre. Personne parmi vous n'aurait quelque chose à me proposer pour corser un peu la soirée : Granier, Méaly, Deval ?

TALBAYRE. – Ces dames sont à Nice.

LE CAPITAINE CHABERT. – Moi, j'ai bien une petite machine que j'avais composée pour mademoiselle Molaire, de la Scala.

LE PRÉSIDENT. – La Scala aussi !

CHABERT. – Ma chanson, est patriotique. Cela se passe en Chine. C'est la cuisinière des légations qui chante :

Pas tout ça ! Faut que ça pète,
Car ça rime avec trompette,
En avant !

LE PRÉSIDENT. – Est-ce que ça n'est pas un peu… commun ?

CHABERT. – Non, c'est historique.

LE PRÉSIDENT. – Va pour votre mot historique, quoique… enfin ! Monsieur Lesergent, voulez-vous nous relire un peu le pro-

gramme définitif adopté par la commission des fêtes.

LE SERGENT, *lisant* :

Rêverie en la mineur, par Blohmé.
La Culotte du Toréador, par mademoiselle Fichter.
Le Salsifis (peut-être) par M. Leer.
Les deux petits Chameaux.
La Gamine de Sparte, par mademoiselle Langeville.
Faut que ça pète, par mademoiselle Molaire.

LE PRÉSIDENT, *mélancolique.* – Ce n'est pas tout à fait le programme artistique et distingué que j'aurais rêvé, mais puisque la commission des fêtes l'a adopté, je veux croire qu'on n'aurait pas pu faire mieux.

MONTESPAN. – Et pour les invitations ?

LE PRÉSIDENT. – Nous avons la liste des années précédentes. Nous tenons à n'admettre que des dames artistes appartenant au théâtre à un titre quelconque. Nous avons d'ailleurs la manche assez large et les invitations peuvent aller de la Comédie-Française au Grand-Guignol.

GRAND SAC. – Moi je connais une petite coryphée de l'Opéra, très gentille, qui voudrait bien être invitée ; seulement… impossible de me rappeler son nom.

LE PRÉSIDENT, *avec bonté.* – Eh bien, quand vous aurez retrouvé ce nom, je me ferai un plaisir d'envoyer une carte. Personne n'a plus rien à proposer ? Messieurs, il me reste à vous remercier de votre précieux concours. La séance est levée.

LE FRUIT DÉFENDU

La fête battait son plein ce soir-là à la fameuse Abbaye. Les tables étaient encombrées de sou-peurs faisant vis-à-vis à de jeunes personnes – quelques-unes fort jolies ma foi — vêtues pour la plupart d'étoffes souples et collantes, accusant les nudités et coiffées de bonnets à poil surmontés d'aigrettes. Accoudées sur la nappe, elles grignotaient des bananes ou épluchaient des écrevisses avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues. Les

couples se penchaient l'un vers l'autre et s'embrassaient parfois entre deux bouchées.

On mangeait dans la même assiette, ou buvait dans le même verre, sans que personne songeât à le trouver mauvais. Un véritable retour à l'âge d'or. De temps en temps quelque belle fille se levait dans le but de livrer à l'admiration de la galerie son torse moulé dans une robe Directoire, et, tout en faisant des effets de hanche, se promenait de table en table, appuyant familièrement son bras sur le dos rebondi de quelque joyeux soupeur ou encore s'asseyait brusquement lorsque le menu, les fleurs et les vins frappés à la glace indiquaient des gens cossus.

Devant l'orchestre de tziganes, des femmes dansaient par couples pâmés, des

habaneras ; elles étaient si étroitement liées et enchevêtrées qu'on eût dit quelques jumelles, quelques phénomènes comme Milly-Christine, rivées l'une à l'autre par une membrane invisible. D'autres, des castagnettes aux doigts, l'œil allumé, exécutaient quelque fandango, avec des cambrures lascives, le corps s'offrant, se retirant, dans des contorsions spasmodiques.

C'était un brouhaha d'éclats de rire, d'interpellations baroques, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de champagne sautant en l'air. D'immenses lustres de cristal éclairaient ce spectacle décadent, tandis qu'au milieu des groupes, souriant, affairé, circulait le patron, moustache retroussée, et très élégant dans son smoking fleuri.

Vers les deux heures du matin, on vit arriver Jehan de Vernières, l'illustre romancier. Il jeta sa pelisse au chasseur, puis, introduisant sous son arcade sourcilière droite le monocle du psychologue, il se mit à regarder l'orgie moderne, cherchant quelque cadre bien exact pour ses aventures vécues. Avec son regard perçant et observateur, il voyait tout, fouillait partout, s'amusant aux détails, disséquant les cœurs. Il distillait son plaisir goutte à goutte, en se laissant minutieusement et délicieusement vivre.

Au hasard de ses investigations, il aperçut un couple qui, tout de suite, l'intéressa prodigieusement. Le mari commun, les cheveux longs, la barbe en fer à cheval, chère à nos gouvernants, le frac de chez le mauvais faiseur, éclairé, au revers, d'un large

ruban rouge. Sans doute quelque chef de bureau, quelque attaché de ministère ; mais d'ailleurs solide gaillard et portant beau. Quant à la femme, c'était une merveilleuse créature, très grande, aux cheveux blonds ondés, un cou long, avec le nez aquilin d'une forme de haute race, et une bouche sensuelle qui semblait rire aux anges. La taille souple était moulée dans une robe de mousseline de soie extra collante, de deux tons différents : mousseline jaune doublée de mousseline bleu pâle, et cette transparence était d'un effet, des plus suggestifs. La robe était ornée de garnitures en broderies de cristal. D'ailleurs rien de clinquant ; c'étaient de très fines broderies faites en soie floche rehaussées de fils d'or, qui à la

lumière électrique avaient des radiations de féerie.

Véritable princesse de féerie en effet, ou plutôt héroïne de roman, comme en décrivait Jehan de Vernières, une femme capable de tous les dévouements et aussi de toutes les folies.

Et oubliant de commander son menu, sans souci du maître d'hôtel, qui attendait respectueusement le calepin à la main, sans remarquer l'attention flatteuse dont son entrée était l'objet, alors que nombre de soupeurs se poussaient le coude en disant ; « Regardez, voilà le célèbre Vernières », le romancier détaillait de tous ses yeux, caressant la femme d'un regard câlin, qui la déshabillait, qui l'enveloppait comme d'un frôlement pervers, suivant attendri les

lignes impeccables de ce beau corps qui semblait chanter une ode triomphale à la chair, la voyant nue comme s'il la possédait tout entière. Rien d'éhonté, rien d'impudique, tant ces formes divines ne laissaient à l'esprit satisfait et reposé que des idées de noblesse et de perfection, tant cette tête hautaine, indifférente à tout, semblait se complaire au seul sentiment de son indiscutable supériorité.

Quant à Vernières, de plus en plus pris, il la contemplait, impatienté quand le passage de quelque garçon interceptait sa vue. En dilettante, il ne pouvait assez admirer la noblesse, l'aisance, la grâce de toutes les poses de cette belle personne divinisée par la radiation électrique, le collant du costume, l'entourage, les danses, les chants

dont elle était le centre naturel de par son écrasante beauté.

— Quelle superbe héroïne de roman, quelle Parisienne idéale il avait là sous les yeux !

Il en fit tant et tant que le monsieur décoré, le mari sans doute, – oui, il avait bien toutes les allures d'un mari –, finit par s'apercevoir au bout d'un quart d'heure d'un manège que toute la salle avait vu tout de suite. Grâce d'état.

Il ajusta son binocle sur son gros nez, fronça son sourcil, et jeta un regard torve dans la direction du voyeur, persuadé que ce seul regard olympien lancé par un légitime propriétaire doué d'une belle carrure pouvait en imposer à l'insolent.

Mais le romancier parut se soucier de cette intervention maritale comme de sa première chemise, et, après avoir soigneusement essuyé son lorgnon, il le remit effrontément en place, et continua plus que jamais son acte d'admiration contemplative. Le maître d'hôtel, las d'attendre là commande avait disparu.

Cela ne pouvait durer plus longtemps. Le monsieur barbu et sanguin commença par s'agiter, puis il allongea sur la table un coup de poing qui fit trembler la verrerie en s'écriant :

— Ah çà ! est-ce que ça va durer longtemps ?

Vernières n'en eut cure, et ce nonchalant mépris d'une opinion quelconque ne manquait pas d'une certaine désinvolture

élégante qui convenait parfaitement à son type.

Alors le monsieur sentit qu'il allait devenir ridicule et qu'il fallait, coûte que coûte, faire cesser la situation. Il se leva, tendit son gilet blanc qui remontait sans cesse, assura sur sa tête son chapeau par ce geste classique au théâtre qui consiste à l'enfoncer résolument par une tape de haut en bas, puis il se dirigea vers la table de Vernières.

— Monsieur, dit-il d'une voix de basse-taille que l'aventure faisait trembler, je vous serais obligé de cesser de lorgner ma femme avec cette ténacité outrageante.

— Ah ! madame est votre femme ? Vous êtes le mari, dit Vernières en accordant au

nouveau venu un regard distrait, tous mes compliments.

Puis il se remit à lorgner de plus belle.

— Ah çà ! m'avez-vous entendu ?

— Parfaitement, répondit le romancier sans se déranger.

— Je vous somme de regarder ailleurs, si vous ne voulez pas que j'aie recours à des voies de fait pour donner à votre insolence la correction qu'elle mérite !

Vernières, sans répondre, lorgnait toujours imperturbable, souriant, ravi.

— En voilà assez ! Je ne veux pas me livrer ici en public à un pugilat indigne de gens bien élevés, mais l'affaire aura les suites qu'elle comporte sur un autre terrain, Monsieur, voici ma carte.

Et le monsieur mit sous le nez de Vernières un bristol sur lequel apparaissait :

EDMOND GRABIER.

Sous-chef de cabinet au ministère du Repos Public.

— Ah ! cette jolie dame s'appelle madame Grabier. Je suis enchanté de l'apprendre. À mon tour je vous donne ma carte.

L'homme barbu lut la carte que Vernières avait jetée négligemment sur le coin de la table, et, tout de suite, sa colère tomba. L'homme auquel il avait affaire était le grand Jehan de Vernières, l'immortel auteur de tant de chefs-d'œuvre, celui auquel il devait des heures exquises ! Les traits contractés se détendirent, la bouche crispée s'ouvrit dans un sourire, et, soulevant son chapeau,

M. Grabier saluant très bas, murmura avec sa voix la plus douce :

— Monsieur, veuillez agréer mes plus humbles excuses, je ne savais pas parler à l'illustre Jehan de Vernières. Mais maintenant que j'ai l'honneur de savoir qui vous êtes, regardez ma femme, regardez-la tant que vous voudrez, autant que vous le désirez. Elle est assez belle pour vous inspirer un nouveau chef-d'œuvre, et j'en serai le premier à en tirer gloire.

Le romancier salua très bas son interlocuteur, avec une politesse raffinée qui sentait son gentilhomme, et il lui répondit :

— Monsieur, je suis très sensible à l'aimable et flatteuse exception que vous voulez bien faire en ma faveur, et jamais dans ma carrière littéraire je n'ai éprouvé

une plus douce joie. La contemplation de madame votre épouse me procurait en effet une jouissance artistique confinant à l'extase… Mais veuillez m'excuser, le charme est rompu. Je cesse de regarder et d'admirer, car maintenant que c'est permis, je n'y trouverais plus le moindre plaisir.

Et rappelant le maître d'hôtel, Jehan de Vernières commanda enfin son souper et ne s'occupa pas plus de la belle madame que si elle n'avait jamais existé.

CONSIDÉRATIONS SUR L'IRRÉSISTIBLE AMOUR

L’AMOUR SURPRIS

Pourvu qu’ils ne m’aient pas vu ! disait jadis un personnage de comédie qui venait de surprendre sa femme en conversation criminelle avec l’un de ses meilleurs amis.

C’est qu’en effet le désarroi de la surprise éveille chez le trompeur et chez le trompé des sentiments bien divers. L’amant sent vaguement qu’une très bonne chose va lui échapper ; en tout cas, il y aura des ennuis, des brutalités échangées, des respon-

sabilités encourues et ce qui n'était qu'un plaisir va peut-être devenir un devoir !

Épouvantable perspective ! De plus, il y a la crainte du ridicule, résultant du désordre de la tenue, un homme en chemise, jambes nues, ce qu'on appelle vulgairement « en bannière », ayant une infériorité plastique indiscutable vis-à-vis du possesseur légitime correctement chaussé et redingoté. De là le désir fou, irréfléchi, primordial chez l'amant, de se rhabiller à tout prix.

Mais combien le trompé, qu'il soit mari ou amant en titre, se sent plus ridicule encore ! En dehors de la vanité du mâle blessé dans ses droits de propriétaire, il y a là pensée exaspérante que ce qui fait votre malheur fait le bonheur d'un autre, c'est ce qu'on appelle la jalousie. Ainsi, ces baisers,

ces pâmoisons, ces mots puérils et divins balbutiés et chuchotés à l'oreille, ces cris de volupté exacerbée, ces serments d'amour et de fidélité éternels, tout cela n'était qu'une comédie !

Ah ! la perfide, ah ! l'ingrate, ah ! la gueuse ! Alors, on oublie tout, on voit rouge – ou jaune – et l'on fait des bêtises. C'est ce qui se produit surtout dans le peuple, dans les classes brutales et impulsives, et le couteau entre en jeu, avec toutes ses conséquences.

Chez l'homme « du monde », plus équilibré, plus philosophe peut-être, la révolte du mâle se tempère de considérations sociales, la crainte du scandale étant le commencement de la sagesse. La première question que se pose un mari bourgeois surpre-

nant sa femme en conversation criminelle, lorsqu'il n'est pas, lui-même, emporté par un accès de colère irréfléchie, est :

« Ça y est. Et maintenant qu'est-ce que je vais faire ? »

Qu'est-ce qu'il va faire, le malheureux ? C'est très délicat. Feindra-t-il d'ignorer, pour conserver sa tranquillité et éviter les « histoires » ? Pardonnera-t-il, avec magnanimité, dans l'intérêt des enfants, qui seraient atteints par le scandale, avec l'espoir naïf que ce pardon assurera l'avenir ? Si ça ne se sait pas, ça pourra encore aller, mais si ça se sait ? Que dira l'opinion publique, cette opinion publique qui, le fouet à la main, obligeait Orphée à aller rechercher Euridyce jusque dans les enfers ?

Comment ne pas tenir compte du qu'en dira-t-on, avec le risque de passer pour un mari complaisant ? Cruel problème ! Avant tout, il faut se conduire correctement vis-à-vis du monde ; il est nécessaire que les camarades du cercle reconnaissent qu'on a agi « en galant homme ». Alors, suivant l'humeur, on se bat en duel, on va voir les hommes de loi, on passe de longues heures sur la banquette d'attente des avocats et des avoués ; on se sépare, on divorce, on change les habitudes ; au lieu d'être le propriétaire bien installé dans son immeuble, on redevient le juif-errant de l'amour, un monsieur qui dîne chez le restaurateur et couche dans les auberges.

Cette perspective est très embêtante.

Et tandis que se produit cette « tempête sous un crâne », un mot résonne avec des sonorités de fanfare, un mot affreux risqué par Molière dans le vieux répertoire. Cocu ! Cocu ! On est, cocu ! Y-a-t-il rien de plus sot, de plus humiliant ?

Aucune de ces préoccupations n'apparaît dans les gravures et les tableautins galants de ce délicieux XVIII^e siècle, pendant lequel, seuls, nos ancêtres connurent la joie de vivre. La jalousie y était un sentiment inconnu ; dès lors, la surprise n'était qu'un incident sans aucune importance, occasion d'un petit cri – mais sans terreur – pour la pudeur effarouchée. Sous toutes ses formes, dans tous ses raffinements, dans toutes ses délicatesses, une seule idée : le plaisir. Plaisir d'amour qui,

avec la musique de Dalayrac, ne dure qu'un moment. Vous souvenez-vous de cette merveille sur ivoire de Baudouin intitulée : *la Surprise* ?

Deux amoureux surpris par une visite inattendue se sont cachés précipitamment derrière les grands rideaux verts d'un lit à dôme empanaché. Mais ils ont laissé sur un fauteuil une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un chapeau enrubanné. Ce décor est calme, voluptueux ; il n'y a aucune tragédie dans l'air saturé d'odeur de femme, et de poudre à la maréchale. Tout va bien ; les épées restent au fourreau, et l'on se quitte sur un madrigal.

> Madame, en luttant avec vous,
> Avoir le dessus, le dessous,

Palsambleu, ça m'est bien égal,
Que pensez-vous du madrigal ?

C'est le romantisme de 1830, avec ses amants assassins, grandiloquents et rageurs, qui est venu tout gâter. Victor Hugo et Dumas père, ont été, à cet égard, de grands coupables. Mais que dire de Dumas fils avec sa théorie farouche de – Tu l'as – Tu l'es – Tue-la ! et ses représailles terribles contre la « gueuse du pays de Nad ». Du coup, le cocufié s'est cru obligé de devenir féroce pour ne pas être ridicule, et la surprise est devenue plus grave. L'imprudent législateur, vieux et par conséquent menacé, a décrété qu'en cas de flagrant délit, le meurtre était excusable, et nous nous écririons avec Paul Hervieu dans l'*Énigme* : Quoi ! la mort, la mort pour ça ! lorsqu'il y a le pardon, alors

que le divorce permet de tirer chacun de son côté !

D'ailleurs vous connaissez le raisonnement :

Vous êtes marié.

Ou vous aimez votre femme, ou vous ne l'aimez pas.

Si vous l'aimez vous aurez une grande douleur à la perdre.

Donc, vous ne devez pas divorcer.

Si vous ne l'aimez pas, vous voudrez vous venger de toutes les petites misères que vous avez souffertes par elle, et vous pourrez lui être beaucoup plus facilement désagréable en restant avec elle.

Donc, vous ne devez pas divorcer.

À l'heure de la surprise, dites-vous bien ceci :

Vous l'êtes : le divorce vous permet de vous remarier et de l'être une seconde fois, ce qui vous arriverait tout aussi bien en ne divorçant pas.

Pour les femmes qui surprennent, la question se complique d'une grande irritabilité nerveuse et d'une importance excessive accordée aux choses de l'amour.

Servie par une force musculaire inférieure, la femme trompée a recours au vitriol, au poison, ces armes des faibles ; mais heureusement, ces drames sont assez rares, toute son éducation antérieure l'avertissant de la fragilité de la vertu masculine, et la prédisposant à une certaine résignation douloureuse et chrétienne :

À notre époque d'affaires, de trépidation et d'automobilisme, il serait surprenant

que l'on accordât tant d'attention à la « petite secousse », et que la surprise amenât des catastrophes.

Et il me revient un couplet que chantait jadis Paulus, aux Ambassadeurs, puisque tout en France, se termine par des chansons.

De l'accident, t'en es pas cause,
Crois-en les conseils d'un ancien ;
Quand ça se sait, ça fait pas grand'chose,
Et, quand ça se sait pas, ça ne fait rien.

C'est de la bonne philosophie pratique… Mais elle n'est pas, il est vrai, toujours facile à pratiquer.

Un autre puissant philosophe, – c'est extraordinaire ce que le temps présent fournit de philosophes, en ces matières, cependant pénibles –, trouva cette formule décisive : « Ne nous frappons pas ! » Le conseil

est bon dans ses deux acceptions, morale ou matérielle.

Un autre encore émit cette phrase sentencieuse dont la locution même devint populaire ! « Te bourre pas le crâne ! ».

Ne te bourre pas surtout de vilains soucis, de fâcheux tourments ; ça ne changera rien de rien à la situation présente, si tel est le fatal destin.

Le mieux est donc d'accepter son sort avec quelque scepticisme et surtout d'éloigner les sottes complications en évitant d'être surpris, si pour quelque raison on a l'idée de dîner autre part qu'à la maison. Péché caché, ma foi, est pardonné. Et puis, souvent n'arriva-t-il pas qu'après avoir dîné en ville, on trouve un plaisir intense à se remettre à dîner chez soi…

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME

Ce prestige est indéniable. On a parfois critiqué l'entraînement des femmes pour ceux qui portent l'uniforme, et, cuisinières ou duchesses, elles perpétuent, avec une joyeuse allégresse, la légende de monsieur Mars et de madame Vénus.

N'y a-t-il dans cette préférence qu'une frivolité de papillons attirés par tout ce qui brille, un goût spécial pour les colifichets, les broderies d'or, les plumets soyeux

comme dans les couplets de la Grande-Duchesse :

Ah ! que j’aime les militaires !
Leur moustache et leur plumet.

Évidemment, l’esprit affiné des femmes, exercé à une esthétique de grâce et d’harmonie, leur fait préférer une tenue élégante, dessinant les formes, aux épouvantables costumes civils que portent les bourgeois depuis la Révolution ; mais la meilleure preuve que l’affection pour les militaires ne vient pas seulement de là, c’est qu’elle se manifestait aussi bien dans l’ancienne monarchie, alors que l’armée n’avait ni plus d’aiguillettes, ni plus de rubans, ni plus de broderies que le premier courtisan venu.

— Nous manquons aujourd'hui de mousquetaires, me disait un jour une très vieille marquise de mes amies.

Et j'avais souri, en pensant que cette vénérable dame avait peut-être encore connu des mousquetaires, c'est-à-dire des hommes capables de se donner corps et âme pour une idée, pour une reine, pour une femme : ancien page de Charles X, ancien écuyer cavalcadour de la duchesse de Berri, ancien officier d'ordonnance des princes ou de Napoléon III, cœurs vaillants capables de tous les coups de tête.

Les Mémoires de mesdames de Rémusat et d'Abrantès ont ramené l'attention sur les femmes du premier Empire pour lesquelles l'uniforme eut un tel prestige ; il nous a plu de savoir comment s'étaient comportées

nos arrière-grand-mères pendant cette épopée remplie de coups de tonnerre et d'éclairs, concert formidable dans lequel le froufroutement de leur robe tenait bien peu de place.

On eût dit que les femmes d'alors comprenaient que leur devoir était de se faire toutes petites à côté de ces gaillards empanachés, qui tenaient tant de place dans le monde, avec leur shako gigantesque, leurs colbacks énormes, leurs pelisses à brandebourgs, leur grand sabre et leurs éperons. Est-ce que ces soudards moustachus, aux bottes souillées de boue, aux tuniques noircies par la poudre des combats, avaient les loisirs de faire la cour ? Il leur fallait, chez les femmes, des coiffures toutes simples avec la nuque dégagée, pour laisser la place

aux baisers hâtifs. Les robes plates, sans rubans, sans corset, sans jupon et sans taille n'étaient retenues que par une simple agrafe, sous les seins tout offerts, et ne demandaient qu'à glisser au moindre mot. Ne pouvant s'attarder à la bagatelle, ces fiers guerriers n'avaient que le temps de passer et de vaincre.

L'imagination qui, chez la femme, joue un tel rôle, était sans cesse surexcitée. Il y avait la joie inespérée du retour triomphal, les pleurs du départ ; on passait son temps à craindre, à espérer, ou à s'épanouir dans des transports inconnus aux générations d'aujourd'hui.

Sans remonter aussi loin, au temps de la jeunesse des Gallifet et des Joachim Murat, entre deux campagnes de Crimée, d'Italie,

de Chine ou du Mexique, lorsque nos mères rencontraient dans un salon un coquet officier faisant briller sous le feu des lustres les aiguillettes d'or des tenues étincelantes du second Empire, elles se disaient : le cavalier qui retrousse si crânement sa moustache, qui se coiffe sur l'oreille et fait résonner ses éperons est un brave ; s'il y avait la guerre demain, c'est lui qui partirait, tandis que tous ces gens si laids, avec leur frac sombre et leur cravate de notaire, resteraient tranquillement chez eux. Alors les cœurs attendris volaient au-devant de ces grands vainqueurs en kurkas, fracs et spencers, à brandebourgs ; il semblait qu'on leur devait, en temps de paix, comme une compensation, comme une plus grande part de joie, de baisers et d'amour, de manière à leur faire pa-

raître plus belle une existence qui pouvait être si courte. Tous nos romans, toutes les gravures populaires, tous les couplets où l'on s'élance « de l'amour au combat », sont l'expression de ce sentiment très français, en vertu d'une sorte d'atavisme inconscient, parce que nous sommes une race guerrière, une race chauvine, aimant les beaux gars, les costumes brillants, les couleurs vives, tout ce qui chatoie et tout ce qui attire, et que nous détestons d'instinct les politiciens, les professeurs de morale en chambre, les poltrons, les pleutres et les cuistres.

Il faut maintenant remonter au grade de colonel pour trouver des officiers ayant vu le feu de l'ennemi. De là, sans doute, moins de panache, moins de fanfaronnade, des ké-

pis plus droits, les tenues plus simples, le verbe moins haut.

Le prestige a donc un peu diminué ; mais cependant la petite bonne continue à loucher sur le fantassin si laid et si gauche, mais qui lui paraît mieux vêtu que les gens de sa classe, tandis que les grandes dames palpitent, au concours hippique, en voyant nos jeunes officiers aborder l'obstacle.

Quant à la foule, voyez avec quel enthousiasme elle accompagne le régiment qui passe !

Ce qui nous attire vers les soldats, c'est que nous savons que, dans cet uniforme désempanaché à plaisir, bat un cœur vaillant, ouvert à toutes les inspirations élevées, et surtout, surtout absolument désintéressé. Les gens qui, à notre époque enfié-

vrée, passent au milieu de nos intrigues et de nos compromissions ; muets, stoïques, recevant des coups sans les rendre, derniers remparts d'une société qui craque de toutes parts, préfèrent encore – « ô merveille ! » l'honneur à l'argent. Don Quichottes très naïfs et sublimes, ils vivent pour la plupart dans des chambrettes très simples, mais très gaies, où l'amour vient parfois égrener sa chanson ; ils font, dans des gargotes infâmes, des repas délicieux, assaisonnés par l'appétit gagné au grand air. Ils ont souvent bien du mal, avec leur solde dérisoire, à joindre les deux bouts ; mais que leur importe ! Ils sont salués, honorés, respectés ; sur leur passage les femmes se retournent en souriant. Demain, ils partiront, sans un soupir de regret pour la grève toujours me-

naçante ; ils s'embarqueront pour le Maroc ou le Tonkin avec la seule perspective d'en rapporter un bout de ruban rouge ou un galon sur la manche. De là le prestige de l'uniforme, qu'il soit porté par le petit piou-piou – soldat d'un sou – ou par le vieux général, en dépit des pitres qui veulent ridiculiser le premier et faire passer le second pour un Ramollot. Ceci dit, je vais relire un peu Paul de Molène et Alfred de Vigny pour me donner l'illusion que l'armée de jadis existe encore avec ses qualités, ses défauts qui précisément la font aimer des femmes.

L'uniforme est la dernière livrée de l'idéal.

LE POUR ET LE CONTRE

I
LETTRE DE YOLANDE À SA COUSINE LIZZY

L’Hiver et l’Amour.

Peut-être cédons-nous à un sentiment un peu égoïste, mais nous aimons l’hiver, cette saison où l’inclémence du ciel invite la femme à rester un peu chez elle, au coin du feu, à penser, à se ressaisir,

où les longues nuits permettent de vivre dans le pays de l'illusion et du rêve, en faisant succéder aux veilles prolongées les paresses alanguies des matinées heureuses.

Certes, avec les effluves printaniers, notre âme s'attendrit en admirant la sérénité radieuse de la nature baignée de lumière, mais le soleil est capricieux ; pour un beau jour qu'il nous accorde, combien d'autres tristes, gris, maussades ; et même, lorsqu'il daigne paraître, il est toujours la réalité, la lutte pour la vie, le travail ; il nous montre des gens soucieux, courant à leurs affaires, se rendant à leur bureau, recommençant une fois de plus la besogne quotidienne et monotone ; il éclaire des omnibus, des charrettes, des autos, tout le grouillement des malheureux humains à la

conquête de la pièce de cent sous et du pain quotidien.

Il m'est souvent arrivé, sortant de quelque bal brillamment illuminé, d'apercevoir tout à coup l'aube naissante qui bleuissait dans la rue ; et tout en m'emmitouflant dans ma sortie de bal j'ai toujours éprouvé un frisson, comme un serrement de cœur, à la vue de ces balayeurs, de ces loqueteux, de toute cette population laide, famélique qui figure si lamentablement dans le décor du Paris qui s'éveille.

À la nuit, ils disparaissent, ils rentrent dans leur trou afin de reprendre des forces pour le lendemain, et alors surgit le Paris nocturne, toujours étincelant, toujours joyeux dans des radiations d'apothéose, quelle que soit la tristesse du ciel.

L'électricité est là, remplaçant avantageusement la lune si souvent absente, et mêle ses rayons lilas tendre à la lueur blonde des girandoles du gaz. Les magasins étalent sous nos yeux leurs tentations multiples, ces belles étoffes, ces bijoux, ces pièces d'orfèvrerie rare qui font de notre capitale une ville unique au monde. Les cabinets particuliers des restaurants s'allument, et, derrière les lourds rideaux tirés, l'on aperçoit, sous les feux des lustres, d'élégantes silhouettes qui se rapprochent, tandis que, devant les théâtres, s'allongent des processions de gens endimanchés, venus pour se soustraire aux préoccupations du jour, la figure éclairée à l'avance par l'attente du plaisir espéré. De véritables fleuves d'oubli.

Comparez un dîner d'été, avec ses ombres qui vont en s'épaississant, alors qu'au contraire la gaieté devrait grandir, et qui obligent à un moment donné à apporter les lampes, comparez-le à un joli dîner d'hiver à la lueur des bougies électriques se reflétant dans les cristaux et éclairant tout autour de la table richement servie, nos bras nus et nos épaules nacrées. Certes, lorsqu'il le faut, nous affrontons le grand jour, notre âge nous le permet, mais nous savons que nous sommes cent fois plus jolies à la lumière, que notre teint est plus diaphane, et que nos yeux ont plus d'éclat, plus de caressantes promesses.

Et puis, l'hiver, c'est l'époque des fourrures, c'est-à-dire de ce que nous aimons le plus au monde avec les dentelles. Y a-

t-il rien de plus riche, de plus seyant que la fourrure ? N'a-t-elle pas toujours été le symbole de l'opulence et de la noblesse ? À tel point qu'elle était jadis réservée à certaines classes privilégiées qui seules avaient le droit de s'en parer. Ce n'est plus seulement un collet, des parements de manches, des pèlerines, ce sont des vêtements entiers qu'on porte maintenant, avec des pelages si fins, si souples qu'ils ne grossissent pas la taille qu'on leur confie et dont, au contraire, ils moulent tous les contours. Notre tête émerge au-dessus des zibelines, des loutres, des hermines, des renards d'Alaska, des visons, des chinchillas qui se mêlent si luxueusement aux riches étoffes, velours, liberty, crêpe de Chine, et mousseline de soie, et forment un ton chaud qui met en valeur

toute la pureté des lignes, toute la pâleur du teint !

Notre parfum personnel se mêle aux senteurs fauves et produit un relent grisant, capiteux, qui affole les hommes, et, je l'ai souvent remarqué, allume dans leurs yeux je ne sais quelle lueur diabolique. Peut-être, ce retour au vêtement primitif à l'époque où la femelle n'avait pour se vêtir que la peau des bêtes tuées par le mâle à la chasse, éveille-t-il dans leur esprit des souvenirs mythologiques ou faunesques ? Ô belles amoureuses, voulez-vous un conseil dicté par l'expérience ? Un de ces soirs où il fera bien froid, si froid, que vous ne pourrez vous décider à gagner toute nue votre cabinet de toilette, amusez-vous à jeter sur votre corps impeccable votre sortie de bal

ou votre grand manteau « Barynia », de manière que votre torse de déesse se profile sur le fond sombre de quelque chaude fourrure, et si par hasard vous n'êtes pas seule, – tout arrive, n'est-ce pas ? – vous constaterez l'effet produit.

Mais l'hiver vous réserve combien d'autres joies précisément en raison de la longueur de ces nuits :

Nuit plus douce que le jour

comme on chante à l'Opéra-Comique. Au-dehors, il fait froid, la neige tombe, les sabots des chevaux résonnent sur le pavé avec des bruits métalliques, et, comme contraste, chez nous la chambre est tiède ; dans un vase de Chine une branche de lilas blanc meurt lentement en envoyant dans les airs son parfum très doux. Un bon feu de bois

fait danser les ombres sur la rosace du plafond et, là-bas, un lit immense, bas, profond comme un tombeau, recouvert de quelque couvre-pied soyeux en chèvre de Mongolie, semble nous appeler pour les douces étreintes, tandis que les heures sonnent lentement à la petite pendule de Saxe.

Et, le lendemain, sans être sollicitée par la tentation du bois de Boulogne, par la décevante attraction de quelque sport matinal, on se laissera délicieusement et minutieusement vivre, dans cet état qui n'est ni le sommeil ni le réveil complet, entre ciel et terre, sous la tiédeur des draps parfumés à l'iris ; et dans l'obscurité discrète à peine éclairée par un pâle rayon filtrant à travers des lourdes tentures, le silence absolu ne sera troublé que par quelques soupirs, par

quelques balbutiements vagues, permettant de continuer, même en plein jour, le beau rêve des paradis artificiels !

Et pour nous faire pardonner tant de joie, tant de sensualité, tant de luxe et tant de luxure, il nous reste l'occasion plus que jamais offerte en cette saison rigoureuse, de faire beaucoup de bien autour de nous, d'alléger les souffrances et de nous sauver par la charité.

Voilà pourquoi j'aime l'hiver, ma chère cousine ; je ne relis pas ma lettre un peu vive pour ne pas être tentée de la déchirer.

YOLANDE.

II

RÉPONSE DE LIZZY À YOLANDE

Tu as tort, ma chère Yolande, de préférer l'hiver, et la meilleure preuve, c'est précisément ce que tu me racontes au sujet de ton mariage.

Tu m'écris que ton mari ne t'aime plus, du moins, ne t'aime plus comme l'été dernier, et tu me cites mille menus faits que tu as étiquetés comme un savant ferait pour une collection de coléoptères sans réfléchir que tu piquais dans ton cœur une pointe d'épingle plus douloureuse pour toi que pour ces papillons morts.

Les nuits folles ont cessé d'être, m'écris-tu, avec ces caresses divines et prolongées ouvrant l'accès des paradis, ces temps d'arrêt sur le chemin du plaisir, ces raffinements qui vous font lentement mourir, la vie s'écoulant goutte à goutte comme

un nectar divin, versé avec des précautions infinies ; Raoul fait toujours son devoir, mais il le fait vite, en gourmand plutôt qu'en gourmet, pressé de se reblottir sous les couvertures dérangées par une gymnastique nécessaire, et s'endormant ensuite du sommeil du juste, tandis que toi, dans la nuit noire, les yeux grands ouverts, tu restes à réfléchir, à comparer, si bien qu'il y a parfois au matin des traces de larmes sur le grand oreiller de dentelle.

Eh bien ! tout cela est insensé, ma pauvre amie. D'abord, ainsi que disait la vieille princesse Poltikoff, pleurer, ça abîme les yeux et ça ne sert à rien. Il y a une donnée dont tu ne tiens pas assez compte, c'est celle du froid – ce froid terrible, absurde, exceptionnel qu'il a fait ces mois derniers.

Je sais bien qu'on affirme que l'hiver on éprouve plus de plaisir à se rapprocher l'un de l'autre, de manière à retrouver dans les bras de l'être aimé le calorique absent. Les vieux savants affirment aussi que tout frottement doit, par la force des choses, développer de la chaleur, de la lumière et même de l'électricité ; mais il y a une période de souffrance préalable devant laquelle on recule à l'avance, découragés.

Je suis sûre que, depuis décembre, tu as renoncé – et pour cause – à ces chemises aériennes, sans manches et sans épaulettes, en valenciennes, que tu portais à Trouville, très cintrées sous les bras et dans le dos par une couture perdue. Je vois encore les entre-deux juxtaposés en pointe et encadrés d'un haut volant formant le décolleté avec un

trou-trou dans lequel passait un ruban comète. C'était ravissant, mais cela ne pouvait se porter que par vingt degrés de chaleur. Tu as repris, tu me l'as avoué toi-même, tes chemises de jeune fille en belle toile de Hollande montant jusqu'au menton et engonçant les épaules. C'est bon contre le rhume ; mais, enfin, tu te rends bien compte que c'est peu suggestif.

Ne féerie pas qu'au point où en est Raoul, te connaissant depuis la pointe de tes cils jusqu'au bout de ton pied, dont le pouce se retrousse comme la statue d'Isis de Francheschi ; – il devrait ne pas se laisser influencer par des détails aussi minimes et deviner, par la puissance des souvenirs, les trésors qu'il ne saurait contempler par les yeux. Il y a beaucoup de maris qui sont

comme Thomas ; ils ont la foi, mais ils demandent à voir, à toucher, à palper.

Encore, pour bien agir, faut-il être inspiré, et, devant un sac de toile laissant seulement émerger une tête – fût-elle ravissante – je comprends que l'inspiration fasse défaut.

Crois-tu que de notre côté nous ne fassions pas à notre insu les mêmes raisonnements. Tu connais toute ma vie et tu sais que j'ai eu dans mon existence de veuve à vingt-cinq ans deux ou trois liaisons. Tous gens d'expérience sur lesquels je pourrais rééditer, avec une légère variante, le mot qu'on faisait sur les émigrés : « Ils ne m'ont rien appris et j'ai tout oublié. » Ce qui contribuait d'ailleurs à me les faire voir sous un jour peu favorable, c'était le beau vi-

comte de Mirapoint. Pas banal celui-là avec ses spirituels yeux noirs, sa moustache retroussée en chat, sa peau brune et fine. De plus, il avait en valsant une certaine manière de vous enlacer, avec un si habile mouvement de recul, qu'il était impossible de ne pas respirer le parfum de sa coquine de moustache.

Oh ! ce parfum, quelle sotte j'ai été de ne pas lui en demander la recette *avant*. Après, il était trop tard et il a gardé son secret.

Mirapoint avait son appartement aux Champs-Élysées : domicile officiel et connu, – si connu même que je lui avais dit : « Jamais là. » D'où il avait conclu que cela pourrait être ailleurs. Et voilà mon amoureux cherchant un nid qu'il devait trouver dans

les vingt-quatre heures, sous peine de me voir revenir sur ma promesse.

Le soir même – nous étions au mois de janvier – il m'annonçait, radieux, qu'il avait trouvé, rue d'Édimbourg, un appartement idéal, Aucun danger ; rue courte, peu fréquentée ; rez-de-chaussée ouvrant sous la voûte avant la loge du concierge, *sécurité, discrétion.* Bref, j'avais promis ; une honnête femme n'a que sa parole, et me voilà sortie tranquillement avec ma toilette de tous les jours.

Une concierge vieille, crasseuse, ayant vu arriver le vicomte, s'était mise en faction pour me dévisager. Derrière elle, son mari – un gros qui épluchait des légumes – me regardait avec des yeux gouailleurs. Il me fallut un effort pour franchir ce seuil ; enfin

une porte s'ouvre et me voilà dans le nid idéal !

Comment Mirapoint me recevrait-il ?… Il me reçut en enlevant vivement son chapeau et sa pelisse fourrée, et me dit d'un air un peu penaud :

— Gardez votre chapeau, on gèle ici. La cheminée au gaz ne marche que lorsque les candélabres sont éteints. C'est à choisir. Que préférez-vous ?

Je n'hésitai pas : j'éteignis les deux becs et immédiatement la cheminée s'éclaira d'une petite lueur falote qui tremblotait entre deux feuilles d'amiante, figurant une braise artificielle, mais peu réchauffante. Je me hâtai de me fourrer dans un grand lit bas, espérant que le calorique du vicomte me dégèlerait. Hélas ! le lit était bien déla-

bré, le sommier raviné par le combat, et le couvre-pied cerise crevé par endroits laissant échapper sa ouate et son duvet. Pendant ce temps, mon hôte se dépêchait et j'eus conscience que, lui aussi, espérait se refaire à ma bonne tiédeur. Les habits volaient à travers la chambre et je crus le voir bientôt en Hercule Farnèse, beau comme un jeune Dieu ; mais là, encore, j'eus une désillusion ; la fâcheuse menace de l'influenza lui fit conserver son gilet de flanelle. Sans doute, la crainte du rhume est le commencement de la sagesse, mais mes souvenirs artistiques sur l'antiquité grecque ne m'avaient jamais fait concevoir un Dieu costumé d'une manière aussi grotesque.

Que te dirai-je, ma chère Yolande ? Mes dents claquaient ; nos nez rougis par le froid

se frôlaient sans ivresse. Nous mîmes successivement les manteaux, pelisses, robe, jupons sur cette couche d'amour, et nous expédiâmes rapidement le cantique à Éros, sans redites, sans fioritures, et pour le seul acquit de nos consciences… si j'ose m'exprimer ainsi.

Je suis rentrée chez moi très écœurée et très triste, et je crois que, de son côté, le vicomte a conservé de moi une fort piètre opinion. Nous ne nous sommes jamais revus, et c'est peut-être un tort, car, réflexion faite, je crois que nous étions faits absolument l'un pour l'autre.

Eh bien ! crois-tu que notre impression eût été la même si nous avions pu nous voir dans une bonne chambre tiède, toutes voiles dehors, sans souci des couvertures, formant

un groupe sympathique sur quelque divan turc. À quoi tiennent nos sentiments, Seigneur ! À quelques degrés de plus ou de moins marqués par un alcool rose sur le tube en verre d'un thermomètre, et sans le froid, le maudit froid, peut-être le vicomte et moi nous fussions-nous follement aimés.

Mais je ne veux pas philosopher davantage, et si je t'ai conté ce petit intermède de ma vie amoureuse, c'est pour te donner bon espoir. Accepte la situation actuelle sans étonnement et sans regrets, résigne-toi au dîner rapide que te sert maintenant Raoul avec la crainte de déranger un pli de la courte pointe vieil or.

Vienne le printemps et vous enverrez au diable les couvertures et les chemises de pensionnaire et sous les beaux rayons

du soleil d'avril, vous recommencerez ces caresses divines et prolongées qui ouvrent l'accès des paradis, ces raffinements qui font qu'on se sent mourir, la vie s'écoulant goutte à goutte comme un nectar divin, versé avec des précautions infinies…

LIZZY.

CONSIDÉRATIONS D'UNE PARISIENNE « DERNIER BALLON » SUR LE DIVORCE

Ce qu'on ne peut pas dire, paraît-il, on le chante, moi je l'écris et, ce faisant, je crois rendre service à une très nombreuse corporation constituant une immense majorité, car ainsi que l'a dit un jour le spirituel Jean Malic :

Les femmes peuvent se diviser en deux classes, celles qui sont légères… et celles qui ne le sont plus.

Ne nous préoccupons donc pas des droits d'une minorité infime et infirme, – sans intérêt et sans… mandat – ou alors, que MM. les députés commencent ; et avouons que tromper son mari fait partie du programme de toute femme dans le mouvement, de toute femme qui se respecte.

Nous sommes arrivées à trouver que le coup de canif est fatal, nécessaire, presque naturel ; le mari n'a-t-il pas le plus souvent commencé par nous donner l'exemple – je dis commencé pour ne pas dire continué – car aujourd'hui les mariages se bâclent si vite que presque toujours le célibataire n'a pas le temps d'effectuer sa liquidation générale avant le sacrement.

Combien y en a-t-il qui osent crier honnêtement : « Enfin, nous avons fait faillite ! »

Presque toujours il y a arrangement avec le syndicat de ces demoiselles, ou tout au moins demande de concordat.

Donc, notre mari ne fait que continuer, et dame ! le jour où nous apprenons ce manquement à la parole donnée, il nous vient immédiatement la pensée, absolument équitable en elle-même, de lui rendre la pareille et de mordre à notre tour au fruit défendu. La vengeance est un plaisir des dieux, et comme me disait dernièrement une charmante petite amie dans un moment de franchise :

— Vois-tu, ma chère, j'avais trompé mon mari à six heures ; mais là trompé… à fond ! Je rentrai à sept pour dîner et, en le voyant assis à table en face de moi et mangeant son potage tranquillement avec son

geste accoutumé, j'éprouvais une joie féroce à me dire : « Oui, misérable que tu es, je t'ai trompé comme tu m'as trompé ; oui, tu l'es et tu n'en sais rien. » Instinctivement, je regardais dans la direction de son front pour voir s'il n'y était pas poussé quelque protubérance, et – chose curieuse ! – sa physionomie me paraissait changée. Du coup, il était devenu ridicule. J'étais bien heureuse !…

Oui, c'est souvent la vengeance – et très souvent l'ennui –, qui nous font tomber dans les bras d'un amant, et tout serait pour le mieux, dans le meilleur des mondes, si nous n'étions pas arrêtées par deux appréhensions : l'effroi du scandale et la crainte… de la reproduction. « A*imez-vous*, telle est la loi et les prophètes. » C'est parfait, mais pourquoi faut-il que cette belle phrase bi-

blique soit gâtée par le terrible corollaire « *Croissez et multipliez* ! » Un certain viveur de mes amis s'était rappelé le fameux prospectus de Tricoche et Cacolet : *Célérité et discrétion* ; seulement sur ses cartes de visite il avait introduit une légère variante et avait écrit simplement : *Stérilité et discrétion.*

Et je ne vous étonnerai certainement pas en vous affirmant qu'il avait beaucoup de succès, car la crainte des conséquences… c'est le commencement de la sagesse.

Je sais bien qu'il est avec le ciel – même avec le ciel de lit – des accommodements. Certains hommes bien élevés, délicats, savent descendre du wagon avant l'arrêt complet du train ; s'ils entrent au buffet pour y boire un verre de sherry, ils ne dépassent pas la raie du verre, sans se croire

obligés de vider goulûment le breuvage jusqu'à la dernière goutte, et aux jours de réjouissances nationales, ils ne sont nullement offusqués par la vue d'un beau feu d'artifice tiré sur la pelouse. Je dirais presque que ces talents variés font partie de l'éducation d'un parfait gentleman, et ces qualités de tact devraient être enseignées aux jeunes gens comme on leur apprend à être honnêtes ou à être braves.

Mais à notre époque égoïste et brutale, alors que chez les hommes l'amour n'est si souvent, qu'une simple satisfaction des sens, combien d'amants consentent à se gêner, combien, parmi eux, penseront que là où il y a de la gêne – ou de l'hygiène, comme chantait Milly-Meyer –, il n'y a pas de plaisir ! De là à vouloir nous le prouver,

par mille arguments captieux, il n'y a qu'un pas, et alors vous savez comment nous sommes à ce moment psychologique, nous autres, pauvres créatures nerveuses et détraquées. Le plaisir nous attendrit, la volupté nous rend faibles, et nous nous sentons prises comme d'un absurde besoin d'immolation, de dévouement, d'abnégation, de sacrifice ; nous voulons nous donner follement, complètement, tout entières !… Après, une fois le rêve dissipé, une fois le calme reconquis, nous regrettons amèrement la permission donnée, mais le bien-aimé en a lâchement profité… et il est trop tard.

Et alors, dans quelles transes vivons-nous pendant le mois qui suit ce terrible événement ! Nous consultons la lune avec

plus d'intérêt que n'en a jamais mis l'astronome de la place Vendôme ; nous étudions les dates en nous vouant à tous les saints et saintes du calendrier, y compris Sainte-Lucine, jusqu'au jour où nous n'avons plus qu'une ressource, celle de nous jeter un beau soir dans les bras de notre mari. Ai-je besoin de vous dire que ce n'est pas pour lui tout avouer !

Or, je sais bien que c'est pénible, très pénible, car nous avons de ces honnêtetés-là ; nous n'aimons pas trop à tromper l'amant de cœur en faveur du mari, et c'est surtout en amour qu'il faut se méfier du « tour du propriétaire »… Pourtant si j'avais un conseil à vous donner – ô mes chères amies – ce serait de ne jamais fermer définitivement et irrévocablement votre porte à

votre seigneur et maître. Que votre verrou soit poussé la plupart du temps, j'y consens, mais croyez-moi conservez quelques rares anniversaires, quelques dates fixes ou vous puissiez encore avoir le droit de le pousser en dedans. La recherche de la paternité est interdite, et on n'a encore trouvé rien de mieux qu'un mari pour endosser les billets qu'une main téméraire et maladroite a lancés dans la circulation.

Si pénible que puisse être, d'ailleurs cet abandon de soi-même – et entre nous, n'est-ce pas ? il ne faut rien exagérer – ce sera toujours préférable aux visites humiliantes chez le médecin ami, qui hoche la tête avec un sourire égrillard, ou encore chez la professionnelle, chevalier de la Légion d'honneur et officier d'Académie, qui prend

un air d'indignation hautaine pour nous déclarer qu'elle ne peut rien pour nous. Bien entendu lorsque le « chéri magnifique » nous consulte sur le sujet brûlant de la possession maritale, nous ne manquons jamais de lui affirmer *sur l'honneur* que notre mari n'est plus rien pour nous, que nos relations sont purement fraternelles, ou encore que ses caresses ne nous causent que répulsion et dégoût.

Il faut d'ailleurs beaucoup nous défier de ces interrogations-là. Poussés par un désir vicieux de savoir, peut-être par le besoin de souffrir qui, au fond, existe à l'état latent dans toute âme humaine, les amants se complaisent à ces questions indiscrètes. Ils aiment à entre-bâiller, même d'une main défaillante, les rideaux de notre alcôve conju-

gale, et volontiers, quittes à en mourir – comme dans Fanny, l'œuvre immortelle d'Ernest Feydeau – ils assisteraient derrière un rideau à nos épanchements légitimes. Mais au fond, chacun de nos aveux est une blessure non seulement dans leur amour, mais ce qui est plus grave dans leur amour-propre. Ils veulent savoir et sont ensuite navrés d'avoir appris ; ils supplient pour avoir des confidences, et ces confidences les tuent.

Bref, si vous avez eu la prudence de conserver les relations intermittentes dont nous parlions plus haut – relations que je persiste à croire aussi désagréables que nécessaires –, je vous dirai comme Avinain : « N'avouez jamais ! »

LE JOURNAL

La municipalité d'Oberammergau était dans la désolation.

Depuis plus de quinze jours on avait annoncé les représentations de *Die Kreuses Schule* (l'École du Christ), pièce qui a remporté le même succès que la *Passion*, cette grande attraction du petit village bavarois.

De cinquante lieues à la ronde, on était venu à Oberammergau, et les hôtels regorgeaient de monde, pour applaudir cette œuvre merveilleuse due au chanoine He-

cker, avec une admirable musique du vicaire Muller, tous deux de Munich.

On se montrait dans les rues une splendide créature, Henriette Baumann, une rousse, à peau laiteuse, aux yeux immenses, à poitrine marmoréenne, qui avait bien voulu se charger du rôle de Marie-Madeleine ; mais elle passait modestement, les yeux baissés, presque gênée par sa fulgurante beauté, comme une personne qui a conscience de la sainteté de son emploi.

Il y avait un Ponce-Pilate majestueux, un Hérode terrible et barbu, et tout allait pour le mieux, lorsqu'au dernier moment l'on apprit que Fritz Hansen, celui qui personnifiait le Christ avec une telle puissance de vérité, était ivre-mort.

Des bourgeois, heureux de boire avec une si haute personnalité, lui avaient offert force chopes, à l'auberge de la Belle Berthe, *Die shone Bertha*, il faisait très chaud, et Fritz avait bu tant et tant qu'il se trouvait dans l'impossibilité de monter sur la croix, et de tenir convenablement son rôle. On pouvait bien admettre certaines invraisemblances, mais un Christ pochard, non, ça ne pouvait vraiment pas aller.

Aussi, lorsque le bourgmestre désespéré vint annoncer à l'impresario Bolberg que Fritz était gris, mais gris comme la Pologne tout entière, le malheureux organisateur se trouva très désemparé.

Que faire ? *Mein Gott*, que faire ? Une assemblée immense se pressait déjà sur la place d'armes où la croix avait été dressée ;

la recette, une recette formidable, était encaissée. Faudrait-il donc rendre l'argent ? Ce serait épouvantable !

Voyons, disait Bolberg, avec des larmes dans la voix et au bout du nez, voyons, monsieur le bourgmestre, il est impossible qu'il n'y ait pas à Oberammergau quelqu'un qui puisse tenir le rôle du Christ ; il n'y a qu'à se laisser attacher sur la croix, ça n'est pas difficile, d'autant plus qu'il y a, dissimulé dans l'épaisseur du bois, un petit strapontin sur lequel le patient peut s'asseoir.

— Je ne vous dis pas, répondit le bourgmestre, mais il y a une question de physique ; nous n'avons pas ici le type nécessaire ; tous nos paysans sont petits, laids et glabres. Quant à une barbe postiche, nous n'avons pas le temps d'en faire venir une de

Munich. Il y a bien le coureur de filles, le cantonnier Hercule Schultz, qui a une belle barbe blonde, mais il ne voudra pas.

— Essayons toujours ! Faites venir ce Schultz, je vous en supplie !

Le tambour de ville se précipita chez Schultz, qui, heureusement, se trouvait chez lui. C'était un solide gaillard, au teint allumé, au poil roux, au nez un peu rubicond pour un Christ ; mais quand même, on n'avait pas le choix.

Hercule Schultz commença d'abord par se récrier ; il n'avait nullement envie, par cette chaleur, de se hisser sur un gibet. En vain on lui expliquait les avantages du strapontin. Pas de clous dans les mains ni dans les pieds, mais de simples petites ficelles, très douces aux poignets et aux chevilles.

De plus, cinquante thalers à gagner ; oui, Bolberg donnerait les cinquante thalers, le même cachet qu'au grand artiste Fritz Hansen. C'était plus qu'il ne gagnait en deux mois, en empierrant la route de Munich.

Ce dernier argument décida Schultz, qui se laissa persuader. Les minutes passaient ; la foule commençait à s'impatienter ; on entraîna Schultz dans une masure voisine, on rejeta en arrière ses longs cheveux, on peigna sa barbe hirsute et on pâlit ses joues avec un peu de farine, puis on le déshabilla en un tour de main.

Cependant une difficulté surgit. Au moment de le hisser sur la croix, alors que les réclamations de la foule devenaient de plus en plus véhémentes, on s'aperçut que Schultz n'avait pas de caleçon, et les linges

blancs qui devaient, pour la pudeur, ceindre les reins du Christ, étaient restés à l'auberge avec cet ivrogne d'Hansen !

On n'avait pas le temps d'ergoter. À la guerre comme à la guerre ! On prit le journal *le Phare d'Oberammergau*, qui émet de si bonnes idées sur de si mauvais papier, et, avec des épingles bien placées, on couvrit le mieux qu'on pût la nudité de Schultz ; ceci fait, on le fit asseoir sur le strapontin, on l'attacha avec les ficelles, on le couronna d'épines si rapidement que le front fut égratigné, et que le sang jaillit, mais ce n'en était que plus poignant ; et quand le rideau qui masquait le Golgotha fut enlevé, la foule entière acclama ce Christ, pâle, barbu et sanglant.

Bolberg s'essuya le front en poussant un grand soupir de soulagement. La représentation de *Die Kreuses Schule*, si attendue, allait, enfin, pouvoir commencer dans des conditions inespérées.

Les ovations ne firent qu'augmenter lorsqu'on vit Henriette Baumann. Le torse demi-nu, avec la gorge altière et les seins en parade, elle apparaissait, sous la chevelure rutilante qui tombait sur les épaules en vagues d'or. C'était certainement la plus merveilleuse Marie-Madeleine qu'on pût rêver, et là-haut, sur la croix, Hercule Schultz parut être de cet avis, car il lança à la courtisane repentie un regard d'une douceur infinie, plein de miséricorde ; et ce jeu de scène, non prévu, fut très apprécié.

On sentait toute la passion attendrie d'un Dieu très bon, très indulgent pour les fautes de la créature…

Alors, Marie-Madeleine se jeta sur la croix et couvrit de baisers éperdus les pieds du divin agonisant. Ses cheveux blonds ruisselaient en cascades, tandis que les pointes de ses seins gonflés et durs s'écrasaient entre les jambes du supplicié. On n'avait pas prévenu le cantonnier de ce détail du programme. On lui avait simplement recommandé de rester tranquille sur son strapontin… et c'était tout.

Or, sous les baisers de la courtisane dont il pouvait, grâce à sa situation plus élevée, suivre toutes les lignes, en plongeant dans le corsage entrouvert, il commença à s'agiter violemment, ses yeux s'allumèrent

de lueurs étranges, et, tout à coup, dans le silence religieux qui planait sur l'assistance entière, on entendit une voix vibrante et terrible qui criait :

« — Enlevez la Madeleine ! De grâce, enlevez la Madeleine… ou gare au journal ! »

LA RAQUETTE

Tout dernièrement, je rencontrai madame Manchaballe, ma vénérable amie, encore toute frémissante d'une généreuse indignation. Elle s'éventait avec véhémence, et, sur son chapeau, cadeau de sa fille Judith, un oiseau de paradis agitait un panache jaune, frénétique et défraîchi.

— Ah ! c'est vous, monsieur Richard ? Eh bien ! je ne suis pas fâchée de vous voir, pour vous dire que les grands de la terre – j'en ai connu beaucoup – sont bien petits.

— À propos de quoi ces propos révolutionnaires et russes, madame Manchaballe, vous que j'ai connue si bien pensante ?

— À propos de ma fille Caroline.

— Et qu'est-ce qu'ils lui ont fait, les grands de la terre ?

— Ils se sont conduits indignement, tous, depuis monsieur Sylvain jusqu'à monsieur Antoine, sans oublier monsieur Claretie. Je les mets dans le même sac, vous entendez, dans le même sac !

Et elle brandit un sac qui contenait déjà tant de choses que, certainement, il y avait une exagération manifeste à vouloir y faire tenir les trois illustres personnages.

— Madame Manchaballe, voulez-vous monter en taximètre avec moi ? Vous vous épancherez dans mon sein.

— Je veux bien m'épancher, monsieur Richard, ça me soulagera ; mais jurez-moi que les stores resteront levés.

— Rassurez-vous, c'est une victoria.

— Alors, j'accepte !

Elle s'installa sur la banquette dont elle occupa les deux tiers, avec sa croupe ultra-callipyge ; je me casai, comme je pus, dans le troisième tiers, et la voiture partit péniblement, tandis que je jetais au cocher l'adresse du magasin, rue de Provence.

— Maintenant, madame Manchaballe, je vous écoute ?

— Eh bien, monsieur Richard, vous savez qu'en dernier recours, après avoir essayé un peu de tout, Caroline avait eu l'idée de prendre des leçons de diction avec monsieur Sylvain. Elle avait passé l'âge du

Conservatoire, mais monsieur Sylvain, qui a le bras presque aussi long que les cheveux, lui avait promis une audition de monsieur Jules Claretie dès qu'elle saurait dire convenablement les imprécations de Camomille ; vous savez, la grande tirade où elle déclare sa haine du rhum : « Rhum, l'unique objet de mon ressentiment… » Évidemment la camomille ne peut pas aimer le rhum. C'est autre chose. Affaire de goût. Caroline était parvenue à dire très bien ces imprécations. Alors, un beau jour, arrive un mot de monsieur le secrétaire, annonçant que, sur la demande de monsieur Sylvain, monsieur Jules Claretie consentait à entendre les fameuses imprécations.

— Monsieur Claretie est un homme charmant.

— Oui, monsieur Richard, mais il ne comprend pas les imprécations. Ce n'est pas son genre. C'est un doux.

» Enfin, Caroline s'habille de blanc, avec les bras nus, des bras admirables – elle a des bras comme ses sœurs ont les jambes – elle se coiffe de bandeaux à la Romaine, et la voilà partie pour le Théâtre-Français. L'audition était pour deux heures. À deux heures moins cinq, Monval introduisit Caroline chez monsieur l'administrateur, coiffé d'une calotte de velours-mousseline, et assis derrière une table solennelle. Mon défunt Manchaballe avait des calottes comme ça, mais je brodais le velours en perles.

— Passons, madame Manchaballe, passons.

— Mon enfant, dit monsieur Claretie, sans même loucher une seconde sur les bras nus, mon enfant, débitez-moi votre petite machine, et dites vite car je n'ai que dix minutes à vous consacrer. Il faut qu'à deux heures et demie je sois chez le Ministre…

» Alors, Caroline, pas intimidée du tout – elle en a vu bien d'autres ! – commence : « Rrrhum ! l'unique objet de mon rrressentiment…» Elle vibrait bien. On sentait l'âme de monsieur Sylvain passer dans ces imprécations. Monsieur Claretie écoutait, poli et résigné, sans plus, et de temps en temps, il tirait sa montre et rectifiait la position de sa calotte qui, comme son nez, s'en allait sur l'oreille. Quand ce fut fini, il hocha la tête avec une satisfaction visible, et puis il répondit :

— Mon enfant, c'est très bien, c'est tout à fait bien. Vous m'avez rappelé madame Favart que j'ai connue… et madame Rachel que je n'ai pas connue. Seulement, ici votre place est prise ; nous avons Dudlay, Second-Weber, Delvair, et bien d'autres. Alors, je vais vous donner une chaleureuse lettre de recommandation pour monsieur Antoine.

— Ça, c'était gentil.

— Attendez, monsieur Richard.

« De fait, monsieur Claretie prend du papier à l'en-tête de la Maison, et le voilà qui écrit une lettre de trois pages, Caroline était transportée, très attendrie de tant de bienveillance et de tant de prolixité. Et pensez qu'il devait se rendre chez le ministre.

— Cet excellent Claretie, je le reconnais bien là.

— Mademoiselle, lui dit-il, prenez ce mot où j'ai mis tout mon cœur. Il vous fera avoir gracieux accueil auprès de mon collègue de l'Odéon. Vos aînées sont déjà la gloire de l'Opéra ; vous, vous serez la gloire du second Théâtre-Français.

« Là-dessus, Caroline empoche la lettre et part toute joyeuse, pour l'Odéon, Là, elle se heurte à monsieur Fonville, un aimable secrétaire, qui prend la lettre avec un sourire charmant. Il disparaît quelques minutes, puis il revient avec un sourire de plus en plus charmant.

— Mademoiselle, lui dit-il en s'inclinant, monsieur Antoine accablé par le départ de monsieur Albert père ne peut, à son grand regret, écouter vos imprécations.

— Cependant, insista Caroline, la lettre de monsieur Claretie.

— Oh ! excellente, la lettre de monsieur, Claretie ; aussi mon directeur eu égard à cette excellente lettre, est-il disposé à faire quelque chose pour vous.

— Quoi donc ?

— Il va vous donner une bonne lettre de recommandation pour monsieur Claretie. C'est ce qu'il fait toujours, lorsque ce dernier lui renvoie une protégée ; ce qui se produit environ six fois par semaine.

« C'était un jeu de raquette, comprenez-vous, monsieur Richard, un simple jeu de raquette ; et comme dans la famille, nous n'aimons pas beaucoup qu'on se paye notre tête, à défaut d'autre chose, Caroline a relevé sa jupe et est repartie noblement sur

son taximètre horo-kilométrique qui marquait des sommes fantastiques, et après, vous êtes étonné de mon opinion sur les grands de la terre, et de mes propos russes !

— Non, je ne suis pas étonné… Mais j'ai bien chaud. Vous comprenez, à deux, sur cette petite banquette. Heureusement nous voilà arrivés, rue de Provence, devant votre somptueux magasin. Mes meilleures amitiés à Judith et à Rébecca sans oublier l'infortunée Caroline. Dites-lui de venir me voir.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Richard. Au moins, vous êtes bon, vous !

— Madame Manchaballe, ça tient, sans doute, à ce que je ne suis pas un grand de la terre, mais, qui sait ce que je serais, si j'étais directeur, ou simplement le czar, qui sait ?…

L'INVENTEUR

Certain jeudi, j'avais eu l'idée d'aller voir le *Jongleur de Notre-Dame* que l'on donnait en matinée.

Après une longue attente pendant laquelle je figurai dans une procession qui rappelait celle de certains mariages, lorsque les invités se rendent à la sacristie, je me trouvai enfin devant la buraliste.

— Je voudrais, madame, un fauteuil d'orchestre.

— Il n'y a plus rien.

— Alors un fauteuil de balcon.

— Je n'en ai plus.

— Alors un strapontin, un tout petit strapontin.

— Monsieur, vous êtes tenace. Puisque je me tue à vous dire qu'il ne me reste rien, me répondit sans aménité la préposée.

Derrière moi, on protestait, trouvant que je m'éternisais devant le guichet. Il fallait couper la communication. Mais que faire, à deux heures, boulevard Sébastopol, par une pluie diluvienne ?

Je redescendis rêveur les marches du théâtre, lorsque tout à coup il me vint l'idée de traverser le square et d'aller faire un tour aux Arts et Métiers. C'était un projet bizarre, mais je vous l'ai dit : il pleuvait, et je me trouvais en face du musée. Remarquez

avec quelle humilité, j'éprouve le besoin de m'excuser d'un acte assez compréhensible par lui-même.

Je pénétrai sous le porche, et, m'adressant à un brave gardien qui somnolait dans sa loge, je demandai ce qu'il fallait voir aux Arts et Métiers.

Le gardien me considéra longuement avec une commisération profonde, puis il me dit :

— Tout est à voir, monsieur, tout.

— Mais, le plus intéressant ?

— Dame… Voyez la section des projets et inventions, au premier à droite.

— C'est curieux ?

— C'est… très curieux.

Muni de ce renseignement, je montai, et ma foi, le gardien avait raison, c'était très curieux.

Il y avait là les inventions les plus folles ! les idées les plus saugrenues qui eurent jamais pu germer dans un esprit humain apparaissaient à l'état d'ébauche avec un commencement d'inquiétante réalisation. Étriers électriques, en guise de lanternes, pour voir la nuit à cheval ; bottines-chaufferettes pour l'hiver avec lampe dans le talon répandant sous le pied une douce chaleur ; immense montagne russe calculée avec des montées et des descentes d'après les lois de la pesanteur, et permettant d'aller de Paris au Havre, sans le secours de l'électricité ni de la vapeur, rien que par la glissière. Radiation électrique appliquée

sur l'obélisque et permettant de chauffer la place de la Concorde ; affiches lumineuses avec projections sur le ciel. Que sais-je ? Et dire que le droit de chacun de ces projets extravagants avait sans doute coûté à son auteur une centaine de francs pour le brevet.

Au cours de mes pérégrinations amusées, je m'arrêtais rêveur devant un vase de nuit, mais un vase de nuit spécial, un « Bourdaloue » très original avec des bords ne ressemblant pas aux bords familiers. Évidemment ce n'était pas le vase de nuit de tout le monde, c'était un vase distingué.

Je me penchai vers l'objet d'une blancheur immaculée, et je lus :

Vase spécial breveté mettant celui qui l'emploie à l'abri de tout accident, même au cas de rupture du récipient.

Inventé par M. Marius Lestroulabe, ancien commandant de gendarmerie.

Brevet 178.415.

Tandis que je songeais aux motifs bizarres qui avaient pu décider cet ancien commandant de gendarmerie à occuper d'une manière aussi cocasse les loisirs de sa retraite, je vis tout à coup surgir à côté de moi, un petit homme râblé, à la barbiche poivre et sel, sanglé dans une redingote éclairée au revers du ruban rouge.

Il me tira un grand coup de chapeau, auquel je répondis courtoisement, puis il me

dit avec un accent méridional très prononcé :

— Cette invention vous intéresse ? Té ?

— Mon Dieu, monsieur, je vous avouerai…

— Eh bien, permettez-moi de me présenter moi-même : Commandant Marius Lestroulabe, l'inventeur.

Ce fut à mon tour de saluer le bonhomme qui avait une figure martiale de vieux guerrier très sympathique, et il continua :

— Vous ne comprenez peut-être pas, à première vue, toutes les beautés de ma découverte, destinée à rendre tant de services à l'humanité, car vous reconnaîtrez que le vase en question est d'un usage constant, indispensable. C'est un objet de haute utilité

qui a sa place marquée dans les ménages. On le trouve chez le pauvre, comme chez le riche, dans la mansarde de l'ouvrière, ou sous les lambris dorés du financier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Ce commandant de gendarmerie avait de la littérature. Il citait Malherbe de mémoire.

J'acquiesçai d'un hochement de tête approbateur qui parut lui faire plaisir.

— Monsieur, j'ai écrit une brochure à ce sujet qui sans doute vous intéressera.

Et il plongea dans les profondeurs du vase, et en retira, à ma grande surprise, un papier d'ailleurs fort propre.

— Permettez-moi de vous offrir ce petit ouvrage.

Je pris la brochure et je la feuilletai machinalement. Tandis que les pages tournaient, je découvris une photographie bizarre représentant une femme sans tête, en chemise de nuit, accroupie sur le vase dans une position en même temps décente et grotesque. Cependant je constatai que les jambes étaient d'un galbe très pur et la cuisse d'une ligne impeccable.

— Voilà, me dit le commandant, c'est une photographie explicative. C'est pour faire mieux comprendre comment on doit s'asseoir sur mon vase. Voyez-vous, rien ne vaut l'image, et une photographie ainsi prise sur nature remplace avantageusement vingt lignes de texte. Je n'agissais pas au-

trement jadis à la Légion avec mes braves gendarmes. Je ne leur disais pas : comprenez mais : voyez. Je leur aurais montré cette photographie ils auraient saisi tout de suite la pose.

— Je vous le concède, mais il y a une chose qui m'intrigue fort.

— Laquelle, cher monsieur ?

— Pourquoi cette femme accroupie n'a-t-elle pas de tête ? ou plutôt pourquoi la tête a-t-elle été découpée sur la photographie ?

Le commandant prit un air grave.

— C'était absolument nécessaire et vous serez le premier à m'approuver, car la femme qui a posé n'est autre que la mienne.

Pour le coup j'éclatai de rire, et d'un rire si fou, si tumultueux que je compris bien qu'il fallait m'enfuir sans écouter plus

longtemps les explications de l’inventeur, ancien commandant de gendarmerie, qui continuait :

— Vous comprenez, je l’avais sous la main, sous la main…

LA
SOIRÉE DE LA GÉNÉRALE

Les soirées-conférences du général Bourgachard à Versailles ne sont pas précisément folichonnes et les officiers préféraient certes faire un bridge avec les camarades au café du mess, ou tout simplement filer le parfait et tumultueux amour avec quelque petite amie venue de Paris pour trouver dans quelque chambrette meublée bon dîner (?), bon gîte (!!) et le reste. Le divin reste.

Mais quoi, la discipline fait la force des armées, et, d'ailleurs, en dépit de ses manies, le général est un excellent homme, cocardier, bon Français, et aimant éperdument son métier.

Avec lui, on pouvait encore s'arranger. Ce qu'il y avait de plus ennuyeux dans les réceptions, c'était la générale. Celle-ci possédait le contrôle exact des cadres d'officiers, tenu à jour par le fourrier secrétaire de la division, et pointait les noms des manquants avec une petite croix noire qui pouvait avoir les conséquences les plus désastreuses pour l'avancement. Elle était d'ailleurs persuadée que ses soirées-conférences avaient la plus salutaire influence sur le monde des jeunes lieutenants, arrachés ainsi à leurs habitudes soldatesques, et

obligés de saluer, de se présenter, de danser et de se conduire « en hommes du monde ».

Peut-être la bonne dame n'avait-elle pas tout à fait tort, et puis, elle n'oubliait pas que la ville du Grand-Roi possédait, exactement, un effectif de deux cent trente-sept jeunes vierges à marier ; et elle connaissait, pour les avoir entendues cent fois, les doléances des mères se plaignant de ne pouvoir jamais réunir chez elle les officiers « toujours partis, pour Paris ».

Les soirées de la division devaient pallier l'inconvénient de ces exodes et opérer, par ordre, le rapprochement des sexes. Avec quelques livres de petits fours, un bon piano, et quelques musiciens de l'école d'artillerie, on pouvait donner des petits bals très convenables, à peu de frais. Dès

dix heures, la générale, en robe de velours grenat, et flanquée de son mari en tunique brodée, s'installait en haut de l'escalier, avec le petit carnet d'appel caché dans son gant. Le carnet du diable. Les officiers en grande tenue de service arrivaient résignés et sans enthousiasme, par petits paquets, et leurs noms étaient clamés par une ordonnance qui avait des qualités « d'aboyeur ». Ils saluaient et défilaient ainsi comme à la parade, tandis que la générale rayait à mesure les annoncés.

Un soir, un capitaine d'infanterie, un peu frondeur, avait trouvé spirituel de se présenter coiffé d'un képi avec jugulaire, comme un service commandé, mais il s'en était tiré avec quatre jours d'arrêt, et l'on

n'avait pas trouvé utile de renouveler la plaisanterie d'un goût douteux.

Quand on était en nombre, les officiers passaient dans le cabinet de travail du général pour « la conférence ». Là, le vieux guerrier, debout devant la cheminée, évoquait de vieux souvenirs d'Italie, du Mexique et de la guerre franco-allemande ; il soulevait des questions d'hygiène, il traitait des questions sociales, et racontait de belles histoires dans ce genre :

— Messieurs, quand j'avais l'honneur de commander le 35e dragons à Lille, où la température descendait parfois, l'hiver, jusqu'à dix degrés au-dessous de zéro, j'avais trouvé un moyen pour que les hommes n'aient jamais froid. Oui, messieurs, dans ce temps-là le manteau ne se portait qu'à che-

val, et encore bien rarement ; en tout cas, il ne serait jamais venu à l'idée de l'employer pour la tenue de ville. Alors quand je remontais rue Esquermoise ou sur la place d'Armes, lorsque je rencontrais un Dragon, je lui disais : « Eh bien, mon garçon, as-tu froid ? ». S'il me répondait : « Mon général, je suis gelé, je grelotte », je lui faisais faire demi-tour et l'obligeais à rentrer au quartier de la Madeleine, avec deux jours de consigne pour se réchauffer à la chambrée. Si, au contraire, j'en rencontrais un déluré, l'œil bien ouvert, avec une trogne rougie par le vent âpre, qui me répondait : « Mon général, il ne fait pas froid, je n'ai pas froid », je lui répondais : « C'est très bien, mon ami. Voici deux sous pour acheter du tabac. » Et avec ce système, messieurs, per-

sonne n'avait jamais froid au 35e dragons. » On écoutait ces anecdotes avec déférence en exprimant des sourires approbateurs, pour l'intelligence du grand chef qui ne craignait pas d'entrer dans les plus petits détails ; puis on se répandait dans la salle de bal où l'on faisait valser quelques-unes des deux cent trente-sept vierges disponibles indiquées d'un geste autoritaire par la générale. – Mon Dieu, ça n'était pas plus ennuyeux que la corvée de la viande ou du fourrage ; puis, après avoir avalé quelques biscuits secs arrosés d'un verre de tisane de champagne, on demandait au général la permission de se retirer « afin d'être prêts pour la manœuvre du lendemain ». Et cette raison militaire plaisait à Bourgachard qui, d'un geste arrondi et vaguement bénisseur disait :

— Allez, mes enfants, allez dormir. Le sommeil est aussi nécessaire que la soupe au bon soldat.

Parfois ce souvenir amenait une petite conférence supplémentaire.

Puis on se retirait tumultueusement, comme si une trompette invisible avait sonné la retraite.

En dix minutes le salon était vide, les officiers allaient retrouver dans leurs chambrettes des plaisirs moins innocents mais plus substantiels, tandis que la générale disait :

— Ma petite fête a été très réussie, mais j'ai encore noté quelques manquants.

Alors, avant de se coucher, la générale procédait avec le jeune secrétaire fourrier de la division, à un méticuleux travail de

statistique comparée, et elle trouvait que le régiment de dragons n'envoyait jamais que trente-huit officiers alors que l'effectif complet était de quarante présents.

— C'est parce qu'il y a un détachement de deux lieutenants au camp de Satory avec les jeunes chevaux, répondait le fourrier très « à hauteur. »

— Le camp de Satory n'est pas tellement loin de Versailles que ces messieurs ne puissent venir à l'hôtel de la division. Quels sont les noms de ces deux pauvres sacrifiés ?

— Les lieutenants Brossard et du Fanion.

— Eh bien, vous enverrez, pour le prochain bal, une invitation à MM. Brossard et du Fanion. N'y manquez pas !

Le fourrier inscrivit les noms, salua, et disparut, heureux de pouvoir enfin jouir d'un repos bien gagné.

Le lendemain, la générale dit à son mari en déjeunant :

— Vous connaissez Brossard et du Fanion ?

— Oui, ce sont deux officiers d'avenir, deux brillants cavaliers. Brossard est sorti premier de l'école de guerre ; du Fanion est un peu étourdi, un peu léger, mais il a une grosse fortune…

— Je ne les ai jamais vus à nos soirées et j'ai donné dés ordres pour qu'ils soient convoqués à la prochaine réunion.

— Vous avez eu raison, ma chère amie, ce sera une attraction de plus, et deux bons

partis pour nos jeunes filles versaillaises si intéressantes.

Un mois après, un nouveau bal-conférence était annoncé à la division, et, selon le rite, le digne couple s'installait en haut du grand escalier avec le fourrier muni du petit carnet d'appel. Le défilé s'exécuta suivant le protocole accoutumé, l'aboyeur lançant les noms d'une belle voix sonore : mais on n'avait pas encore entendu ceux des deux réfractaires du camp de Satory.

Enfin, vers les dix heures et demie, tout à fait en queue du défilé, on vit arriver, en bombe, un officier haletant, tandis que l'ordonnance criait :

— Monsieur le lieutenant du Fanion !

Immédiatement la générale avança vers le nouveau venu avec son plus gracieux sourire et lui dit :

— C'est très aimable, lieutenant, d'être enfin venu à ma petite soirée ; mais où est donc votre camarade, monsieur Brossard ?

— Madame, le colonel a trouvé qu'on ne pouvait laisser le détachement du camp sans officiers : alors, comme nous ne pouvions venir tous les deux, Brossard et moi, nous avons joué a l'écarté quel est celui de nous deux qui pourrait venir au bal.

— Et vous avez gagné ?

— Non, madame, répondit étourdiment du Fanion… j'ai perdu.

ENCORE !…

À propos de la dernière reprise du *Petit Faust* aux Folies-Dramatiques, on évoquait au foyer les souvenirs d'Hervé, et l'on rappelait que l'enterrement du compositeur fantaisiste avait eu lieu le même jour que celui de M. Hervey de Saint-Denys, le savant linguiste membre de l'institut ; si bien que beaucoup d'amis avaient fait erreur, certains académiciens ayant suivi le cortège du musicien, tandis que des petites actrices, ayant figuré dans l'*Œil crevé* ou

Chilpéric, avaient été s'égarer derrière le corbillard de l'érudit sinologue.

Il y avait même eu alors une lettre très extraordinaire de madame Manchaballe publiée dans le *Gil Blas* au sujet de ce chassé-croisé d'une si savoureuse ironie.

— Moi, me dit tout à coup Cooper, qui venait d'entrer blond et sémillant sous le pourpoint gris perle du docteur Faust rajeuni par Méphisto, j'ai à ce sujet un souvenir personnel assez curieux.

» José Dupuis, le grand Dupuis, celui qui a tenu sans faiblir, pendant plus de trente années consécutives, la vedette aux Variétés, à côté d'Hortense Schneider, de Céline Chaumont, de Jeanne Granier, d'Anna Judic, de Réjane et d'autres que j'oublie, était, pour les représentations, un

artiste consciencieux et ponctuel, sur lequel on pouvait absolument compter ; mais dame… pour les répétitions, il n'en allait pas de même, et il en prenait à son aise.

» Considéré comme un dieu, dans la maison qui lui devait sa fortune, camarade avec les frères Cogniard, tutoyant son directeur Bertrand, qu'il connaissait depuis ses débuts aux Folies-Nouvelles et chez Déjazet, et non moins ami de Samuel, qui avait pour lui l'affection et la vénération cordiale qu'on doit aux ancêtres, il avait pris la douce habitude de venir répéter sans aucun souci de l'heure annoncée au tableau. Soupant tous les soirs aux Pipards, en joyeuse compagnie, se couchant tard, après une nuit blanche, mais pas comme la blanche hermine, José Dupuis n'arrivait guère au théâtre que vers

les trois ou quatre heures, alors que la répétition était indiquée à midi pour le quart. Et notez bien que l'on ne pouvait rien faire sans lui, car non seulement il avait toujours le rôle principal, mais il était un merveilleux metteur en scène, et, de plus, il avait la tradition, non seulement du texte, mais de toutes les cascades intercalées par cette merveilleuse *troupe de fer* qui comptait : Kopp, Grenier, Baron, Couder, Christian, Léonce, Boisselot, Hamburger, Lassouche, Guyon père, et autres talentueux protagonistes.

— Vous oubliez votre nom, monsieur Cooper.

— On ne doit parler de soi que le moins possible. Pour en revenir à mon José Dupuis, il y avait des partitions, sur lesquelles

Offenbach avait écrit de sa main : « Ici Dupuis fera ce qu'il voudra. »

» Les femmes passaient, mais lui restait triomphalement sur la brèche, avec une éternelle jeunesse, un torse droit, des reins solides, une carrure de cuirassiers, et une voix morte au champ d'honneur, mais dont il savait encore tirer des effets extraordinaires, et des tyroliennes inattendues. Quand une note lui manquait, il la faisait avec son nez, et ça n'en était que plus drôle.

» Bref, grâce à ce diable d'homme, nous avions passé de longues et cruelles heures à nous morfondre dans l'obscurité des coulisses, assis derrière des portants, attendant Dupuis comme le Messie, et songeant avec tristesse que dehors, il y avait du beau soleil, des jolies femmes, toute la vie élégante des

belles après-midi de Paris que nous manquions par la faute du dieu.

» Nous ne lui en voulions pas. Notre admiration était si profonde et si sincère !

» Pourtant, un jour, à une certaine répétition des *Brigands* où il avait repris triomphalement son rôle de Falsacappa créé en 1869 à côté de Baron réintégré dans le commandement des carabiniers, il y avait des raccords indispensables pour Marguerite Ugalde qui débutait dans Fragoletto. La répétition était indiquée pour une heure, et à quatre heures et demie Falsacappa n'était pas encore là !

» — Non, vraiment, c'est trop ! disait parfois Baron dans notre silence ennuyé, avec cet organe spécial qui fait rire dès qu'on l'entend à la cantonade.

» Enfin, à quatre heures trente-cinq, on voit arriver Dupuis, très calme, avec ce flegme belge dont il ne se départit jamais, et, voyant la tête qu'on lui faisait, il dit simplement :

» — Eh bien, me voilà ; me voilà bien. Qu'est-ce qu'il y a ?

» — Il y a, mon cher, dit Baron, auquel son ancienneté et ses succès donnaient les droits de porte-parole, que vraiment vous abusez. La répétition était pour une heure, et il y a plus de trois mortelles heures que nous vous attendons. Ça ne peu plus durer comme ça, nous en avons assez ! Je vous le déclare en toute franchise, au nom de tous mes camarades.

» Dupuis nous regarde, prend un temps, puis tout à coup il dit :

» — Eh bien, sans moi, vous entendez, sans moi, il n'y aurait eu personne du théâtre à l'enterrement de ce pauvre Hervé. C'eût été du propre ! Heureusement j'ai représenté les Variétés.

» On se regarde ahuri. Comment ! c'était ce jour-là l'enterrement d'Hervé !

» Mais on l'ignorait ! on l'ignorait absolument. Et sans la mémoire de Dupuis, quel manque de déférence pour le glorieux maître de l'opérette ! On se presse autour du grand comique : on le remercie, on lui serre les mains avec effusion. À lui seul, il a sauvé la mise. C'est beau, c'est admirable ! Volontiers on l'embrasserait. Dupuis cependant se laissa faire avec une douce condescendance, se bornant à nous dire :

» — Et voilà ! c'est très simple. Et voilà !

» Bien entendu, il n'était plus question de récriminer sur l'heure, et l'emeute qui grondait se terminait en apothéose. Bien vite, en profitant du peu de temps qui restait avant la représentation du soir, on se hâta de répéter et d'enchaîner avec un zèle inaccoutumé, comme pour faire oublier nos injustes reproches. Marguerite Ugalde, avait immédiatement commencé :

> Falsacappa, voici ma prise,
> C'est un courrier de cabinet.

et tout marcha à merveille. À six heures et demie, on répétait encore le grand ensemble du manteau et du chapeau, quand on donne à Fragoletto l'investiture de brigand. M. Samuel survenu nous renvoya d'un grand geste paternel :

» — Mes enfants, c'est trop ; vous serez éreintés et la soirée s'en ressentira. Allez dîner. Je l'exige. Allez dîner.

» Et par ordre la répétition fut arrêtée.

» Mais le soir, en rentrant chez nous, chacun trouva un billet de part annonçant que l'enterrement de Monsieur Florimond Hervé aurait lieu à midi, *le lendemain*, à l'église Notre-Dame-de-Lorette. Dupuis nous avait outrageusement mis dedans. Personne ne dit rien. Il était trop tard pour se fâcher, et cela n'eût servi à rien qu'à aigrir les rapports avec un excellent camarade.

» Seulement, au défilé devant le catafalque, lorsque Baron qui tenait le goupillon vit arriver à sa suite Dupuis, qui tendait la main pour esquisser, à son tour, le grand

geste bénisseur, il s'écria avec la voix que vous savez :

» — Comment ! Encore !!

» Malgré la gravité du lieu, quelques sourires coururent sur le visage de ceux qui savaient tout ce que contenait cette simple exclamation vengeresse : Encore ! Dupuis, interloqué sur le moment, ne répondit rien. Ce ne fut que le soir qu'il eut enfin « l'esprit de l'escalier » et qu'il nous dit :

» — Bah ! *j'aurais dû* lui répondre que j'avais l'habitude des *bis.*

» Mais il ne l'avait pas dit. Trop tard, le tonnerre.

TOUJOURS GALANT

J'ÉTAIS MONTÉ en wagon, nous dit le capitaine Bidard, avec mon excellent ami William Bodson, et, bien installés, dans les deux meilleures places, c'est-à-dire dans les deux coins arrière, nous nous préparions à savourer de paisibles béatitudes, en fumant la bonne pipe de l'amitié, lorsque nous vîmes monter une dame plantureuse, d'âge incertain – peut-être très certain – qui, après avoir toisé d'un regard plutôt dédaigneux nos deux personnalités, s'installa, en face de moi, dans le coin avant.

Toujours farceur, mon vieux camarade m'adressa un regard de félicitations ironique, pour me complimenter de ma conquête, tandis que moi je lui montrai ma pipe déjà bourrée, et qui reprit mélancoliquement le chemin de son étui pour disparaître dans une de mes poches. Je suis toujours galant avec les dames.

Bodson, lui, fut plus lent à s'exécuter. Il tournait et retournait sa pipe dans ses doigts, espérant un mot, un sourire de la voyageuse permettant de fumer… mais elle resta implacable et muette ; le brûle-gueule américain imita la pipe française et prit le chemin de la retraite sans que la dame prît garde le moins du monde à nos mines désespérées.

Puis ce fut une autre voyageuse, très maigre celle-là, l'air un peu souffreteux, plate, comme la poupée de Jeanneton, qui monta et s'assit dans le coin en face de Bodson. Et ce fut à mon tour de cligner de l'œil d'un air excessivement fin, pour féliciter mon compagnon, bien que la préférence fût moins accusée, et moins flatteuse, puisque c'était le dernier coin libre. Mais il fallait perdre tout espoir de fumer, car le compartiment de fumeurs était bondé. *Lasciate ogni speranza.* Et le train partit.

Tandis que la dame maigre croisait frileusement sur sa poitrine sans vallonnements une sorte de plaid à carreaux écossais, – effroyables ces carreaux ! – la dame grasse s'éventait avec fureur, après avoir rendu la liberté à un bouton de jaquette qui,

sous la pression de deux appâts formidables, donnait des signes indéniables de fatigue. Le bouton libéré, la poitrine s'étala dans toute sa splendeur, mais la dame continua quand même à avoir bien chaud et, comme je suis vaguement peintre, je m'amusai à noter sur le visage congestionné les intéressants et curieux changements de couleur, passant du rose foncé au rouge brique. Avez-vous quelques fois contemplé un coucher de soleil à Biarritz ? Je retrouvai les nuances très chaudes et empourprées d'incendie. La dame, qui sans doute attribuait ma contemplation à d'autres causes perverses, peut-être à l'opulence de sa gorge, – la voilà bien la fatuité féminine –, en conclut que je n'avais rien à lui refuser, et se penchant vers moi, elle me dit avec une voix de basse

profonde qui me fit songer à Chambon de l'Opéra comme grand prêtre du dieu Dagon :

— Monsieur, vous seriez très aimable de baisser la glace.

Moi ça m'allait très bien. Cette prise d'air étant un acheminement vers la fumerie rêvée… et puis, je crois l'avoir déjà dit, je suis toujours galant avec les dames. J'allai donc faire glisser prestement le carreau protecteur pour qu'une bouffée d'air vînt caresser le visage enluminé de la grosse dame.

Déjà je me préparais en connaisseur à contempler les phénomènes inverses de lumière avec des dégradations successives dans les tons de pourpre comme une aurore de Ziem, à Venise. Il faut bien s'occuper en

voyage ; mais, du coin opposé une voix flûtée et aigrelette se fit entendre :

— Monsieur, veuillez laisser cette glace, je vous prie, car je suis très frileuse et si cette fenêtre est ouverte, je vais geler.

— Et si elle reste fermée, reprit ma plantureuse voisine, je vais étouffer.

Mon Dieu qu'il est donc difficile de contenter les femmes ! Que faire ? Il faut qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée, aurait dit Musset, mais je n'étais pas Musset. Je suis galant avec les dames, c'est entendu ; or, le difficile n'est pas toujours de faire son devoir, mais de le connaître. Signé : Canrobert.

— Fermez ! reprit la petite dame maigre, en toussant.

— Ouvrez ! riposta la grosse dame en s'éventant.

Hercule se trouva ainsi, un jour, entre deux routes, l'une qui conduisait au vice, l'autre à la vertu. Mais lui, il avait une donnée pour se décider, un facteur dont il pouvait tenir compte :

Il suivit la vertu qui lui parut plus belle.

Mais moi, je n'avais pas ce phare directeur dans ma perplexité ; les deux voyageuses étaient aussi laides l'une que l'autre, et si l'on ne pouvait dire de la grasse qu'elle appartenait au sexe faible, on ne pouvait pas dire davantage que la maigre appartenait au beau sexe.

Et tandis que cette tempête s'agitait sous mon crâne, et que le train filait, les voyageuses, énervées sans doute par mon

mutisme et mon inaction, reprirent leurs glapissements avec énergie :

— Monsieur, je vais geler.

— Monsieur, je vais étouffer.

Alors, je me tournai vers mon vieux camarade Bodson aux tempes grisonnantes, à la barbe de sage, striée de fils d'argent, et, d'un regard éperdu, je lui demandai conseil sur le parti à prendre.

Alors avec le visage placide et le rire silencieux d'un trappeur de l'Arkansas, il prononça ce jugement que n'eût pas désavoué Salomon :

— Mon vieux, c'est très simple. Ouvre la fenêtre jusqu'à ce que la première de ces dames soit gelée, et ferme-la ensuite jusqu'à ce que la seconde soit étouffée. De cette manière nous en serons débarrassés ; il n'y au-

ra plus de contestations possibles. Et nous pourrons enfin fumer une bonne pipe.

Il n'avait pas plutôt prononcé cet arrêt lapidaire et qui devrait faire jurisprudence, que les deux dames, comme mues par un ressort, se levaient avec indignation.

— Vous êtes des impertinents ! cria la maigre.

— Pour rien au monde je ne voudrais continuer le voyage avec deux êtres aussi mal élevés ! mugit la grasse.

Et, réunies par la même animosité, elles enfilèrent le couloir pour aller chercher ailleurs, dans un compartiment voisin, des compagnons plus à leur goût et moins sincères. La vérité est un revolver qu'on n'a pas toujours le droit de décharger sur le passant.

Restés seuls – enfin seuls ! – nous retirâmes de leurs étuis nos calumets de l'amitié qui se morfondaient, et avec le camarade Bodson, très égayé, nous avons fumé sans remords une pipe délicieuse, la meilleure pipe de notre vie.

Il faut toujours être galant avec les dames.

LE REPOS DOMINICAL

C'ÉTAIT pendant un entr'acte des Folies-Bergère et commodément installé devant une table du hall, j'expliquais naïvement à mon ami Bertrand l'admiration enthousiaste que j'éprouvais pour le *tango*, l'*allegrio* et la *rota* sévillane à laquelle nous venions d'assister.

— Oui certes, reprit Bertrand, cette Saltero est une jolie fille, mais vois-tu, cela ne vaut pas ce que j'ai aperçu un beau dimanche à Gibraltar.

Oh, ces gens qui ont toujours vu mieux ailleurs ! Bertrand est un excellent camarade. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'avoir beaucoup voyagé et d'avoir rapporté de ses voyages une foule d'impressions. Pourtant, comme mon cigare était excellent, et comme on fume beaucoup mieux en ne parlant pas, je trouvai que l'histoire dont il me menaçait arrivait à point pour favoriser mon mutisme et je pris immédiatement la figure d'un homme prodigieusement intéressé en disant, entre deux bouffées :

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! À Gibraltar ! Très curieux.

Bertrand prit ces onomatopées savamment orchestrées pour un acquiescement vague et il commença :

— Oui, mon cher, en septembre dernier, à la suite de ma grande tournée faite à travers l'Afrique avec le commandant Vermandois, nous avions débarqué, à Gibraltar, à *Gibel-el-Teir*, montagne de l'oiseau, comme disent les Arabes. Figure-toi un fort ressemblant à un joujou d'enfant campé sur un rocher gigantesque, et percé de cavernes qui constituent d'immenses arsenaux à l'épreuve de la bombe. Çà et là, dans le roc, la nature a ouvert de vastes créneaux formant comme des baies sur l'immensité bleue – des fenêtres qui seraient ouvertes sur la Méditerranée et sur l'Océan.

» Mais ce qu'il y a de plus curieux c'est le contraste entre le colon transplanté en pleine Andalousie et l'indigène. D'un côté, le soldat anglais, blond, rose, gigantesque,

carré d'épaule, à stature d'Hercule, le torse bombant comme un coffre sous la veste rouge, montrant sous la petite calotte maintenue par la jugulaire subnasale le teint coloré par le rosbif et le gin. D'un autre côté l'Andalou, nerveux, maigre, le teint olivâtre, tout en nerfs, sobre comme tous les gens du midi, buvant de l'eau et soupant d'une cigarette.

» Même dissemblance dans les mœurs. L'Anglais flegmatique, entraîné à tous les exercices du corps, actif, ivrogne et dissolu, mais cachant sa dépravation sous le couvert d'un puritanisme protestant et austère ; l'Andalou, tout en dehors, gestueux, verbeux, agité, mais paresseux avec délice.

» De ce rapprochement de races si différentes, des amours de ces soldats blonds et

de ces Andalouses au teint bruni est résulté un type métis merveilleux, – d'adorables créatures, qui sont un peu comme croisement, ce que cheval de Tarbes est dans l'espèce chevaline, avec autant de bouquet, autant de légèreté, autant d'air sous le ventre… mais plus de croupe. Tu me saisis bien ?…

Et Bertrand, d'un geste onduleux de la main compléta sa pensée, si clairement que ces croupes anglo-andalouses n'eurent plus pour moi aucun mystère et m'apparurent dans tout leur radieux épanouissement. J'esquissai donc la risette approbative d'un monsieur qui saisit très bien, mais là, très bien, et mon narrateur encouragé par mon intelligence, continua :

— Après avoir visité le fort, nous redescendions avec le commandant, vers la ville, mais hélas ! toutes les rues étaient désertes, toutes les boutiques fermées ; l'aspect morne d'une nécropole. C'est à peine si on apercevait derrière quelques persiennes entrebâillées les silhouettes familières d'une fille et d'un soldat entrelacés.

— Nous n'avons pas de chance, me dit Vermandois, nous sommes tombés ici un dimanche, ça ne va pas être folichon.

— Comment ! même à Gibraltar, on pratique le repos dominical ?

— Oui, mon ami, avec la même pruderie, la même exagération, la même sévérité implacable qu'à Londres. Derrière toutes ces portes closes, nous pouvons supposer d'austères familles occupées à lire la « Holy

Bible », et à interpréter le Nouveau Testament, mais le peu que nous avons vu me fait croire qu'il s'y passe tout autre chose. Cherchons donc à pénétrer ce mystère.

» Et, sous un soleil ardent nous descendîmes les rues de cette ville morte, sans une voiture, sans un cheval, sans un piéton. Ma parole, je crois que même les chiens observaient le pieux dimanche, car nous n'en vîmes pas un seul vaguer sur les places. Lorsque, tout à coup, arrivés dans une espèce de carrefour situé près du port, le commandant prêta l'oreille :

» — Entends-tu, me dit-il, entends-tu ?

» En effet des sons très doux d'une musique lointaine nous venaient comme étouffés. Il y avait quelque part des guitares qu'on pinçait, des mandolines qu'on grat-

tait, et même un tambour de basque qui parfois résonnait avec un joyeux bruissement de grelots. Il y avait donc des gens qui vivaient, des gens qui ne dormaient pas et qui remplaçaient la lecture de la Bible par des flonflons et de la musique de chambre. Le tout était de trouver cette chambre.

» — C'est là ! me dit le commandant en me montrant la devanture d'un café dont les volets étaient d'ailleurs soigneusement clos.

» Nous poussons une porte, nous soulevons une lourde portière en tapisserie, et là nous nous trouvons dans une grande salle encombrée d'une centaine de matelots et de soldats attablés. Bien que pour lutter contre l'obscurité résultant de la fermeture des volets, on eût allumé quelques lampes, c'est à peine si l'on pouvait deviner les êtres à

travers le nuage épais des pipes dans cette atmosphère lourde où les vapeurs du tabac luttaient avec les senteurs du whisky, du brandy et du gin.

« Nous nous glissons dans un coin sans attirer l'attention des consommateurs qui paraissaient d'ailleurs tous hypnotisés par une vision unique et bientôt nous distinguons à notre tour.

» Sur une table de bois blanc placée bien au centre, et éclairée par quatre bougies campées aux quatre coins dans des bouteilles vides, dansait une femme complètement nue. C'était une de ces métisses dont je t'ai parlé au commencement, une créature splendide avec une peau d'un *grain* merveilleux et des cheveux bronze à reflets fauves lui recouvrant les épaules de leurs

molles ondulations. Volontiers, on eût pu lui appliquer le beau vers de Porto-Riche :

Ce magnifique dos qui se termine en astre…

» *Danza typica*, disait l'écriteau suspendu à la balustrade de l'orchestre. Je ne sais si elle était *typica*, mais je sais bien que Vermandois et moi nous n'avions jamais rien vu de semblable.

» L'Andalouse, tout en évoluant, afin que chacun eut sa part du panorama, tournait la tête en arrière avec un œil jouisseur, d'une lubricité étonnante, et en même temps le torse descendait peu à peu par un mouvement en spirale jusqu'à ce qu'il se relevât par un sursaut brusque. Ah ! mon ami, je te prie de croire qu'auprès de ce pas-là, le trémoussement mécanique et grotesque des

odalisques de la rue du Caire nous paraissait bien pâle. De temps en temps elle lançait à un amoureux imaginaire, – mais parbleu ! les amoureux c'étaient nous tous ! – des objurgations, comme paraissant s'offrir, et au milieu des nuages qui l'enveloppaient tel l'encens dans une apothéose, elle chantait un couplet canaille dont le refrain, traduit par le commandant, signifiait :

» — Moi, j'adore le cigare quand il est bien gros…

» Pendant cette danse, les cris gutturaux, les interpellations rauques, les castagnettes, les tambours de basque, les claquements de mains formaient un concert assourdissant ponctué par les *hurrahs* ! des soldats anglais, qui, les yeux allumés, semblaient tous mordus par un désir frénétique

de satyres. Enfin, au milieu des vivats, sous une pluie d'oranges, de fleurs, et de cigarettes lancées par le public en délire, la danseuse s'arrêta. Il était temps !…

» Et voilà comment nos pieux Anglais observaient le repos dominical !

» Quelques minutes après, et comme la danseuse rhabillée, correctement drapée dans un châle de Manille aux broderies multicolores, sortait de l'échoppe, le commandant s'avança au-devant d'elle, chapeau bas :

» — Señora, dit-il, mon ami et moi nous avons une voiture toute attelée. Vous plairait-il, par ce beau temps, de faire avec nous une promenade le long de la côte afin d'y respirer la brise de la mer ?

» Mais la danseuse prit un air indigné, et avec l'accent d'une dévote offensée dans ses sentiments religieux les plus chers :

» — Y pensez-vous, monsieur, une promenade en voiture, un dimanche ! Pour qui me prenez-vous !…

» Puis elle s'éloigna d'un pas noble et majestueux.

LE MIDI BOUGE

Je rencontrai dans la rue mon ami Marius Pecaïre, qui me parut particulièrement joyeux. Il allait, d'ailleurs, d'un pas rapide tout en se tenant à lui-même un discours véhément, ponctué de gestes nobles.

— Hé ! Marius, où vas-tu si vite ?

Il me répondit, avec cet accent du Midi un quart, qui donne un piment si étrange à tous les mots :

— Je vais chez le commissaire, té ! Et *dique li que vinque, mon bon !*

Et son pouce verticalement s'agitait, triomphal.

— Et qu'as-tu besoin du commissaire ?

— Je veux lui faire constater le flagrant délit d'Olivette, ma femme, avec mon voisin le colonel de Vermandoys. Je les ai enfermés tous les deux. On va rire.

— Alors tu es cocu ? Toutes mes condoléances, mon pauvre vieux.

— Mais non, je ne suis pas cocu, nom dé Diou ! Pourquoi veux-tu que je sois cocu ? Tu en as de savoureuses ! Olivette et Vermandoys ne se connaissent pas et ne se sont jamais vus.

— Alors ?

— Alors, ça n'empêche pas qu'à l'heure actuelle, le colonel en caleçon bleu de ciel est enfermé avec ma femme en chemise rose. Et le commissaire va constater. Si ça n'est pas un flagrant délit, qu'est-ce qu'il lui faut, à cet homme ? Et ô joie ! ô ivresse ! ô volupté ! je serai à tout jamais débarrassé de cette mâtine d'Olivette.

— Explique-toi, Marius, explique-toi ; sans cela, je croirais que tu deviens fol.

— Et ce serait dommage, hein ? Une si belle intelligence ! Eh bien, suis-moi, et je vais te conter l'affaire en cours de route.

— Ça va. J'emboîte le pas, bien que tu marches un peu vite, et j'écoute.

— Eh bien, voici ; tu sais, pour être venu quelquefois dans notre petite bastide, quelle épouse acariâtre est Olivette ? Depuis le

voyage d'Aix-les-Bains, ça n'a jamais pu se rabibocher, à cause de l'histoire de la Chambotte.

— Qu'est-ce que c'est que l'histoire de la Chambotte ?

— La Chambotte, c'est une espèce de nid d'aigle, perché sur les bords du lac du Bourget, mille sept cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. On y a installé une vague hôtellerie, où les gens vertueux vont voir lever l'aurore. On y arrive le soir à sept heures ; on dîne, on se couche, et le lendemain on vous réveille vers les trois heures du matin pour jouir du spectacle.

» Or, la nuit avait été passablement orageuse ; Olivette en voyage est épatante, et lorsque l'aubergiste vint nous réveiller, pour admirer le lever du soleil, je fus exaspéré

d'être ainsi troublé dans mon sommeil, et, soulevant la couverture qui tombait sur ses formes callipyges, je lui montrai les rondeurs satinées de ma compagne, en disant :

— Le lever du soleil ! Eh bien, moi, je vais vous montrer le lever de la lune !

» Et je me rendormis. Olivette n'a jamais pu me pardonner ce manque d'égards.

— Le fait est que c'était un peu sans gêne.

— Bah ! entre époux ! Une simple plaisanterie de bon goût. Si Olivette eût été mal faite, pour sûr, je ne l'aurais pas exhibée à l'hôtelier pudibond et scandalisé. Pas moins, depuis ce temps, la vie est devenue intolérable. Olivette m'accuse d'être dénué de toute délicatesse, de n'avoir aucun sens moral, de n'être qu'une simple brute, un tas de

choses blessantes à mon endroit, alors je lui prouve qu'elle a raison.

— En quoi faisant ?

— En cognant dessus. Ah ! je suis une brute ! Eh bien, en avant les brutalités ! Et v'li et v'lan ! La gifle marche sous l'orme de giroflées à cinq feuilles.

— Ici, Marius, je te donne tort ; le poète a dit :

« — Ne frappe pas une femme, même avec une giroflée. »

— Aussi, je me contente de la main. Donc, hier au soir, nous revenions de la revue de l'Alcazar et tout en me parlant de la scène où M. Paul Hervieu rend, dans le mariage, l'amour gratuit et obligatoire, voilà mon Olivette qui se pâme sur Dranem !

— « Ah ! quel homme ! quel génie ! quel artiste ! Il doit savoir aimer. Ce n'est pas lui qui dévêtirait sa femme pour montrer à un étranger le lever de la lune ! »

Moi, elle m'agaçait ; alors je riposte :

Il est affreux, ton Dranem, avec son crâne chauve, en œuf de pigeon. Et puis, un individu qui passe toute sa soirée à dire des bêtises, ça me dégoûte ; tandis que mademoiselle Derminy, voilà une femme qui sait lancer le sous-entendu !

J'y mettrai du mien,
T'y mettras du tien,
Tu verras, chéri, ça marchera bien.

— » Oui, qu'elle me riposte, mais tu peux te fouiller, et puis elle serait rudement volée avec toi.

» Tu vois, ça s'envenimait, et c'était stupide ce qu'elle insinuait là, car sans me vanter… enfin suffit. Je sais ce que je vaux. Alors, je lui dis :

— « Olivette, ma fille, ne m'échauffe pas les oreilles, sans ça, y aura de la rouspétance :

— » Ce mot de « rouspétance », par association d'idées militaires la fait penser à notre voisin le colonel, et elle s'écrie :

— » Ose me toucher du doigt et j'appelle au secours. Je parie que Vermandoys viendra.

» Il faut te dire que Vermandoys est un grand Don Quichotte, toujours prêt à prendre la défense de l'humanité souffrante. Il y a des gens comme ça qui ont la rage de se mêler des affaires des autres.

» À peine Olivette avait-elle fini la phrase que le v'li et le v'lan marchaient si bien, que le v'li l'aurait mise par terre si le v'lan ne l'avait pas retenue. Immédiatement ma douce compagne poussa des cris de putois en délire, en frappant à la muraille et en criant :

— » Au secours !

» Et, naturellement, comme elle l'avait prévu, le colonel marcha au canon. Comme c'était l'heure de sa sieste, il accourut tel qu'il était, en caleçon bleu de ciel, et, au lieu de me colleter avec Don Quichotte, qui me paraissait devoir être beaucoup plus fort que moi, j'eus une idée machiavélique.

» Ce caleçon bleu de ciel était une tenue rêvée. Sans discuter, je sortis, enfermant ensemble Olivette et Vermandoys.

» … Et maintenant, je vais chercher le commissaire.

— C'est un peu canaille, fis-je observer.

— Je m'en f… !

— C'est entendu… Mais si le colonel profitait de son tête-à-tête et de son caleçon bleu de ciel pour manquer de respect à madame Olivette en chemise ? Ces choses-là arrivent.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Ah ! ah ! tu vois bien !

Je n'y avais pas pensé… mais ça ne serait que plus nature. Tout, même les cornes, même la paire entière pour être délivré d'Olivette. Et *digue li qué vinque, mon bon !*

Le pouce s'agita, à nouveau, dans un mouvement vertical plein de menaces, et

mon ami Pecaïre monta chez le commissaire pour le constat…

Pauvre colonel ! Malheureuse Olivette ! Le Midi bouge !…

LA
LETTRE DE MONSEIGNEUR

Le baron Pingret trouvait que Madame dépensait beaucoup.

Il avait espéré qu'en doublant le cap de la cinquantaine, madame la baronne renoncerait au goût effréné qu'elle avait pour le luxe et les réceptions mondaines, réceptions dans lesquelles sa beauté mûrie, et ses formes plantureuses ne devaient plus lui valoir les succès de jadis. Et il s'était dit : les bals, les grands dîners les comédies organisées chez elle l'amuseront moins. Elle com-

mandera donc moins de toilettes et je n'aurai plus à payer les notes formidables du tapissier-décorateur, du cuisinier, du glacier, de l'orchestre et autres intermédiaires de joie. Partant, il me restera beaucoup plus d'argent pour subvenir aux fantaisies de Ginette (Mademoiselle Ginette est le troisième coléoptère gauche, dans le dernier ballet des Folies-Bergère).

Or, ce calcul s'était trouvé absolument faux.

La quinquagénaire madame Pingret, en dépit de ses tempes où elle arborait loyalement quelques cheveux blancs sur de savantes ondulations, n'avait jamais tant aimé le monde, où d'ailleurs, sa grâce avenante, ses yeux restés très beaux et son sourire ensorceleur continuaient à être fort appréciés ;

sans compter qu'il y avait encore, de temps à autre, quelques sous-lieutenants frais émoulus de Saint-Cyr, quelques jeunes attachés d'ambassade, ou quelques stagiaires ingénus, pour loucher sur ses épaules rebondies, à fossettes, sur lesquelles Vénus avait marqué l'empreinte de son collier.

Elle se rendait d'ailleurs parfaitement compte que la prodigalité de ses réceptions, la succulence de ses dîners, la verve spirituelle de ses comédies de salon n'étaient pas étrangères à la sympathie rencontrée, et elle partait de ce principe que, pour être appréciée par le monde, il faut avant tout l'amuser.

Aussi les timides protestations du baron restaient-elles sans effet, la baronne les trouvant plus intéressées qu'intéressantes.

Les fêtes succédaient aux fêtes, et les règlements de fin de mois étaient hors de prix, ce qui empêchait de doubler la mensualité de mademoiselle Ginette, une artiste cependant, chargée d'une mère à nourrir.

Ah ! le plaisir d'arriver chez le troisième coléoptère à gauche, en sortant de dessous le mac-farlane une petite boîte soigneusement dissimulée et ficelée de rose, tandis qu'une voix harmonieuse et faubourienne murmurait avec ravissement :

— Le voilà, le gros chéri ! Et qu'est-ce qu'il a encore apporté aujourd'hui à sa petite Ginette ?

Et alors, de gros baisers dans les favoris. Et plick ! Et plock ! moments exquis, mais pas assez souvent répétés, au prix où sont les perles.

Pingret réfléchit. La baronne qui avait eu un aïeul très abîmé à Moncontour, et un autre escrabouillé à Malplaquet, professait des sentiments réactionnaires et conservateurs, ainsi qu'il sied, et, sans être d'une bigoterie exagérée, montrait pour la religion et ses ministres, un respect des plus corrects. Ne pouvait-on pas jouer de cette corde, en vue d'une sage économie ? Tout à coup, il frappa son front chenu par un geste familier depuis Archimède à tous les gens qui trouvent quelque chose, et, sautant en fiacre, il se fit conduire place Saint-Sulpice. Là, dans une librairie cléricale, il acheta du papier très pieux, orné de croix et de ciboires enguirlandés, et rentré chez lui, il écrivit, en dissimulant son écriture.

« Madame,

» En ces temps troublés, je pense que les bonnes chrétiennes doivent donner l'exemple du deuil et de l'abstention. Il n'est pas bon de danser devant l'arche lorsqu'il pleut sur le temple, et il serait malséant de rire lorsque l'Église est en larmes. *Stabat mater dolorosa.*

» Je vous envoie donc la liste des plaisirs profanes auxquels vous voudrez bien renoncer cet hiver en vous priant de rayer seulement ceux que vous êtes obligée de conserver par obligations sociales, devoirs de famille, ou autre motif valable. Tout ce que vous laisserez non rayé sera considéré comme un engagement d'honneur de renoncement, sacrifice qui vous méritera les indulgences célestes, et l'approbation divine

accordée aux fidèles qui tiennent haut et ferme l'étendard de la sainte résistance. »

Pour la formule finale, le baron Pingret resta un moment embarrassé, n'étant pas très expert en mandements épiscopaux ; même lorsqu'il s'agissait d'écrire à sa femme. À Ginette, il eut mis simplement : « Ta bouche, bébé », et c'eût été d'une simplicité biblique. Pour la baronne, il prit le parti d'écrire cette vague phrase protocolaire :

« Allez en paix, madame, et recevez ma bénédiction.

» RICHARD. »

Puis, sans aucun remords pour ce faux en matière religieuse, il jeta la lettre à la poste.

La missive arriva à madame Pingret au milieu d'un volumineux courrier d'invitations mondaines, et d'acceptations diverses. Le papier à ciboires enguirlandés, et à grosse écriture dissimulée tranchait au milieu des bristols parfumés et des pattes de mouches à jambages aristocratiques. Elle ouvrit le pli avec curiosité, et lut non sans une petite moue, tout en marmottant :

— Toujours les lamentations de Jérémie lancées par les empêcheurs de danser en rond ! Elle serait gaie notre pauvre France, si nous les écoutions, et j'ai fort peu de goût pour les cendres et le cilice.

Elle prit la liste de Monseigneur, et résolument, d'une plume rageuse, elle raya tous les engagements sans en garder un

seul, puis elle répondit dans un accès de joie ironique :

« Ce que je puis vous promettre, Monseigneur, c'est que, cet hiver, je ne danserai pas, personnellement.

» BARONNE PINGRET. »

Qui fut bien étonné ce fut Monseigneur le Cardinal, lorsqu'un beau matin, à son réveil, tout en savourant son chocolat, il entendit son secrétaire particulier lui lire la lettre de madame Pingret.

Il esquissa un sourire très fin – il l'avait le sourire ! – et il dit :

— Je ne saisis pas très bien pourquoi cette aimable baronne qui, si je ne me trompe, a fortement dépassé la cinquan-

taine, éprouve le besoin de me prévenir ce matin qu'elle ne dansera pas cet hiver.

Et le doux vieillard avala une gorgée de chocolat et resta rêveur…

TOUT S'ARRANGE

SCÈNE PREMIÈRE

Dans sa chambre fanfreluchée, Bobette Chevilly, bien accotée sur son oreiller de dentelles, très jolie, un peu dépoitraillée et les cheveux, épars, lit son journal, tandis que le chocolat odorant fume sur la console voisine. Le feu pétille ; la chambre est tiède. Moment de calme et de grand confort.

Entre comme un ouragan, le jeune Isidore Brevanne, dix-huit ans, élève de rhétorique au lycée Condorcet. Madame l'apprécie fort comme « greluchon » et l'appelle Zizi.

BOBETTE. – Toi, Zizi ! Pourquoi si tôt ?

Effusions, accolades et mamichades.

ZIZI. – C/est que, vois-tu, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. J'ai deux invitations pour le bal de « centième » que les Variétés donnent demain à l'Élysée-Palace. Ce sera très amusant. Je dirai au « paternel » que je vais au vertueux bal de Saint-Cyr qui a lieu le même soir ; tu te feras très belle et nous irons ensemble. Ça biche ?

BOBETTE. – Tu es gentil d'avoir pensé à ta Bobette. À la rigueur, ma robe de liberty pourrait aller, mais ce qui me manque, ce sont les bijoux. Je n'ai pas une jolie bague… je n'ai pas de perles aux oreilles…

ZIZI, *désespéré.* – Ah, évidemment, ce n'est pas avec les cent francs par mois alloués par la famille que je puis te donner

des perles. Mais on peut bien aller à cette fête sans être couverte de bijoux comme une châsse.

BOBETTE, *mélancolique.* – Tu ne connais rien à ces choses-là, mon pauvre petit ; ces bals sont très élégants. Les plus grandes artistes de Paris y viennent très parées, très endiamantées. J'ai horreur de ne pas me sentir aussi bien que les autres.

ZIZI. – Tes oreilles si finement ourlées n'ont pas besoin de perles, et quant aux bagues, comme on a des gants…

BOBETTE. – On les ôte pour souper.

ZIZI. – C'est vrai, il y a un souper. Ça aurait pourtant été bien amusant de faire la dînette à côté l'un de l'autre. Je t'en prie, ma petite Bobette, viens, même sans bagues,

même sans perles. (*Il est tout près de pleurer.*) Ça me fera tant de plaisir !

BOBETTE. – Laisse toujours la carte d'invitation… mais ne compte guère sur moi.

ZIZI. – Maintenant il faut que je m'en aille. On me grogne à la maison quand j'arrive en retard pour le déjeuner ; mais, je t'en supplie, ne renonce pas à cette fête dont je me faisais une joie.

BOBETTE. – Je verrai. Je réfléchirai. Adieu, Zizi. Je t'aime bien ! Tu sens la cigarette… et aussi le printemps. Embrasse-moi. Encore ! Là, maintenant, sauve-toi. Veux-tu rester tranquille ! Nous n'avons pas le temps !

— Mon Zizi, voyons, c'est absurde…

Zizi part et laisse Bobette très attendrie. Après avoir repris ses esprits et réparé le désordre de son lit, au pillage, elle continue sagement la lecture du journal.

SCÈNE-II

Entrée de la camériste Francine.

— Madame, c'est le général de Phalzard des Mouettes.

BOBETTE. – Faites entrer.

Le général entre, porteur d'un beau bouquet de violettes de Parme.

— Bonjour, ma toute belle. Avez-vous bien dormi ? Vous avez une mine adorable. Quelles belles couleurs !

BOBETTE, *embarrassée.* – Oui, j'ai un peu chaud. Au lit, je ne sais pas pourquoi, je suis toujours très colorée.

LE GÉNÉRAL. – Ça vous va très bien. (*Il pose le bouquet sur la cheminée, et voit la carte d'invitation.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

BOBETTE. – C'est un de mes amis, le baron Bretilly, qui m'a envoyé ça.

LE GÉNÉRAL. — Allons, bon ! Vous n'allez pas vous risquer dans cette cohue, avec toutes ces cabotines, et tous ces gens de lettres.

BOBETTE. – Ah ! ce sera très bien composé. D'ailleurs je n'irai pas seule. Bretilly m'offre son bras.

LE GÉNÉRAL. – C’est encore pis ! (*Un silence.*) Ainsi Bretilly vous accompagnera.

BOBETTE. – Mais oui.

LE GÉNÉRAL. – Il soupera avec vous ?

BOBETTE. – C’est possible.

LE GÉNÉRAL. – Ma petite Bobette, voulez-vous me faire un gros, mais là, un gros plaisir ? N’allez pas à ce bal.

BOBETTE. – Mais… c’est que je compte m’y amuser beaucoup.

LE GÉNÉRAL. – Voyons, faites-moi ce sacrifice. Je ne vais plus vivre à l’idée que vous serez à cette fête… et avec Bretilly, encore !

BOBETTE. – Et qu’est-ce que le petit général donnera à sa Bobette si elle ne va pas au bal ?

LE GÉNÉRAL, *avec élan.* – Tout ce qu'elle voudra.

BOBETTE. – Vous comprenez, si, à cause de vous, je renonce à une jolie fête, à une fête unique, j'ai bien droit à une compensation.

LE GÉNÉRAL. – Ce n'est que trop juste.

BOBETTE. – Eh bien, je voudrais une belle bague.

LE GÉNÉRAL. – Entendu ! Une bague comment ?

BOBETTE. – Un rubis. Un beau rubis carré, à facettes.

LE GÉNÉRAL. – Vous l'aurez aujourd'hui.

BOBETTE. – Ah ! que vous êtes gentil ! Vous êtes un amour de général.

Elle l'embrasse.

LE GÉNÉRAL. – Ah ! Bobette ! Bobette ! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

BOBETTE. – Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que c'est que ces manières à la hussarde. Non, je ne veux pas. Il faut que je me lève de bonne heure. C'est très mal d'abuser de sa force…

LE GÉNÉRAL, *très gaillard.* – Et allez donc ! Au revoir, mon loup. Tu auras ton rubis ce soir.

SCÈNE III

Bobette papote ses oreillers, replace le couvre-pied rose glissé à terre et reprend paisiblement la lecture de son journal. Un temps.

FRANCINE. – Madame, c'est le baron Bretilly.

BOBETTE. – Décidément je ne pourrai pas arriver à me lever ce matin. Enfin, qu'il entre.

BRETILLY *entre d'un pas pondéré et majestueux.* – Ma chère amie, le hasard m'ayant fait passer devant Larquis, je vous apporte les petits chocolats que vous aimez tant, amande et praliné.

BOBETTE. – Merci, ami, mettez ça sur la cheminée. Je ne vous accorde que cinq minutes.

BRETILLY, *tiquant sur la carte.* – Tiens ! Vous allez au bal de l'Élysée-Palace ?

BOBETTE. – Mais oui, c'est le général Phalzard des Mouettes qui m'a envoyé ça.

BRETILLY. – Je vous demande un peu si ce vieux galantin ne pourrait pas rester un peu tranquille. À son âge !

BOBETTE, *riant.* – Hé ! hé ! Il est encore très vert.

BRETILLY. – Et… il vous accompagnera ?

BOBETTE. – Na-tu-rel-le-ment.

BRETILLY. — Ça, c'est inouï ! Vous allez vous afficher au bal avec ce soudard ? Vous !

BOBETTE. – Mais il est très folichon le général. Il connaît toutes les artistes. Je suis sûr que je m'amuserai énormément. Et pour bien commander un souper il n'y a encore que lui.

BRETILLY. Comme c'est malin ! Moi aussi, je sais commander un bon souper. Je vous affirme, ma chère amie, qu'il m'est parfaitement, désagréable que vous vous exhibiez à une fête dans ces conditions. Voyons, soyez gentille. Renoncez a ce bal. Faites ça pour votre vieux Bretilly qui vous aime tant !

BOBETTE. – Mais c'est un sacrifice énorme que vous me demandez là !

BRETILLY. – Énorme, madame, énorme ! Je vous le demande.

BOBETTE. – Et qu'est-ce que vous me donnerez en échange ?

BRETILLY. – Je sais. Vous allez me demander une auto.

BOBETTE. — Non… J'en ai déjà une. Je voudrais deux perles en boucles d'oreilles ; deux belles perles… et je décommande le général.

BRETILLY. – Marché conclu. Vous les aurez ce soir. Ah ! je suis bien content ! Ce que le général va rager ! Tiens, je t'adore.

Il l'embrasse.

BOBETTE. – Eh bien, sauvez-vous. Il faut que je me lève.

BRETILLY. – Attends un moment, tu n'es pas si pressée. Le lit te va très bien.

BOBETTE. – Tu es insupportable… Il est tard. Ah, toi, quand tu as une idée en tête…

BRETILLY. — Adieu, chérie. Je vais choisir les perles.

SCÈNE IV

BOBETTE, *seule.* – Décidément le docteur a raison. Rien n'est fatigant comme de rester tard au lit le matin.

Francine, donne-moi mon buvard et un petit bleu.

Elle écrit :

« Mon Zizi. L'affaire est arrangée. Viens me chercher demain à minuit pour aller au bal de l'Élysée-Palace.

» Tu verras comme je serai belle. Ta bouche, bébé.

» BOBETTE. »

UNE REVANCHE

Mes enfants, me dit Bravault, j'en ai fait une bien bonne ! Comme le coiffeur Théophile venait de terminer, sur mon crâne, un schampoing au Portugal qui devait, à ce qu'il prétend, donner au bulbe – oh ! mon bulbe ! – une force extraordinaire, j'entendis mon voisin dire avec un fort accent britannique sortant d'un peignoir blanc :

— Il parait que votre président Fallières (il disait Fellières) va prochainement donner son premier bal de la saison à l'Élysée-Pa-

lace. Je ne suis jamais venu à Paris et j'aimerais beaucoup fort assister à cette première soirée…

Messié les coiffeurs, vous n'auriez pas des billets à vendre ?

— Monsieur, dit Théophile, avec beaucoup de dignité, depuis monsieur Jules Grévy, les billets de soirée à l'Élysée ne sont plus à vendre, même chez les coiffeurs élégants. Est-ce qu'on trouve des billets pour les petits levers de Buckingham Palace chez les coiffeurs d'Oxford-Street ?

— Ce n'était pas le même chose, riposta l'Anglais d'un ton rogue.

Il se dépouilla de son peignoir, paya sans rien laisser pour le garçon, et quand il fut parti, le brave Théophile me dit en clignant de l'œil :

— Et allez donc ! C'est pas Édouard !

La réponse de mon coiffeur m'avait amusé, d'autant plus que, depuis Fachoda, j'ai contre les enfants de la perfide Albion une vieille dent en dépit de « l'entente cordiale ». Aussi, une fois sorti dans la rue, ayant aperçu mon Anglais qui continuait à contempler avec la haine d'un ennemi séculaire la boutique de Théophile, il me vint une idée bizarre. L'Anglais avait parlé d'Élysée-Palace. Or, j'avais précisément reçu le matin, de M. Lagel Tackers, deux invitations pour l'inauguration du Republican Champs Élysée-Palace… J'abordai résolument l'ennemi.

— Pardon, monsieur, lui dis-je en soulevant mon chapeau, j'étais tout à l'heure en même temps que vous chez le coiffeur, et je

vous ai entendu exprimer le regret de ne pas assister à la première soirée du Republican Élysée-Palace.

— Parfaitement. Jé souis à Paris pour quelques jours et je aurais aimé voir ça, pour envoyer des notes au *Daily Gazette*.

— Qu'à cela ne tienne ! m'écriai-je. Je suis vaguement sous-secrétaire du chef du protocole (que l'aimable M. Molard me pardonne ce mensonge patriotique) et je puis mettre une carte à votre disposition.

Pour le coup, la physionomie de mon interlocuteur s'éclaira ; il me rendit enfin mon salut – après vous, messieurs les Anglais – et esquissant un effroyable sourire qui me montra de longues incisives enchâssées dans du pain d'épice, il me dit :

— Très aimable, vraiment, tout à fait aimable. Et que dois-je vous offrir pour cette carte, messié ?

— Oh ! rien du tout, monsieur ; c'est à titre purement gracieux. Le plaisir d'être agréable à une nation aussi sympathique que la vôtre me suffit grandement. Tenez, je possède deux cartes, voyez ! Inauguration du *Republican Élysée-Palace*, et si vous voulez, nous pourrions y aller ensemble, et je serais heureux de vous piloter. Voulez-vous que je vienne vous prendre à dix heures ?

— On n'est pas plus gentleman. Je vous attendrai à mon hôtel Ballford, rue de l'Arcade. Je me nomme sir Archibald Hudson.

Hudson ! Presque Hudson-Lowe ! Ceci leva mes derniers scrupules. À l'heure dite,

je me présentai à l'hôtel, où je trouvai mon Anglais sous les armes, c'est-à-dire en frac fleuri, pomponné et vaporisé.

— C'est aux Champs-Élysées, me dit-il que demeure votre président ?

— Parfaitement, lui dis-je, à deux pas de chez vous. En temps ordinaire, on entre par le faubourg Saint-Honoré, mais les jours de bal, l'arrivée se fait par la rue Galilée.

Je donnai au cocher l'adresse du Republican… Palace, et bientôt notre voiture prît la file des véhicules se rendant à l'inauguration de l'hôtel.

— Que de monde ! que de monde ! me dit sir Hudson, c'est un vrai succès !

— Dame, vous comprenez, c'est le premier bal. On veut voir Clemenceau.

Nous arrivâmes sous le péristyle ; mon Anglais admira au passage l'ordre avec lequel avait lieu le service du vestiaire ; puis, au pied de l'es-calier, il vit un gros barbu grisonnant, avec une brochette de décorations, qui causait, les deux mains dans ses poches, avec une dame plantureuse.

— C'est le président, lui dis-je à l'oreille.

— Comme il a l'air simple !

— Oh ! tout à fait Maison-Blanche.

— Et celui-ci en casquette dorée avec toutes ces médailles ?

— C'est le chasseur… je veux dire le colonel de chasseurs. C'est le chef de la maison militaire.

Sir Hudson passa, en faisant un grand salut au monsieur barbu, qui le lui rendit un

peu étonné, et au chasseur, qui lui tira un coup de casquette galonnée.

Puis, je l'entraînai dans le grand hall et dans le salon, tout illuminé à la lumière électrique, avec des massifs de fleurs et de plantes vertes. Ça et là malheureusement, encore quelque échafaudage malencontreux trahissait l'immeuble achevé de la veille…

— C'est curieux, me dit mon Anglais, j'ai lu dans mon guide que l'Élysée-Palace datait de madame de Pompadour… et on dirait l'immeuble tout neuf !

— Oh ! notre président est un moderne, il a changé entièrement la décoration, car il veut que son palais soit absolument conforme aux idées nouvelles.

— All right !

Nous arrivâmes au buffet ; j'abreuvai consciencieusement sir Hudson de champagne, et je lui montrai au passage tous les ministres. Je les connais si peu qu'il peut se faire que je sois tombé juste. Mon Anglais devenait très gai, et, comme il voulait absolument danser, je le présentai à Poupette, aperçue dans un couloir, en lui affirmant que c'était la directrice générale des postes. Tout en bostonant avec grâce, Poupette, mise au courant de la situation, se lança dans les explications les plus extraordinaires sur la grève des P.T.T., sur le service des facteurs et sur la levée (elle disait levage) des boîtes ; mais elle eut le tort de taper sir Hudson de cinq louis pour la caisse de secours des petits télégraphistes, sans appui moral.

— Oh ! dit sir Hudson, le roi Édouard s'intéresse aussi beaucoup aux petits télégraphistes.

Et il donna les cinq louis à Poupette, qui, à partir de ce moment, crut plus convenable de le tutoyer.

— Dis donc, mon vieux mylord, maintenant veux-tu visiter les appartements ?

— Les appartements privés ? On peut donc ? Oh ! je aimerais beaucoup pour mon article du *Daily Gazette*.

Au bras de Poupette, il monta le grand escalier, et moi, je suivis à tout hasard.

Quand il aperçut les chambres meublées tout à fait à l'anglaise, — « Modern style » –, c'est-à-dire avec les chaises en acajou, les lits de cuivre jumeaux, les vastes salles de bain attenant aux appartements les

armoires, à trois vantaux, mon Anglais s'extasia !

— Absolument comme à Windsor et à Buckingham-Palace ! Tout cela si simple et si propre ! Quel charming style !

— C'est le style Fallières.

— Mais… pourquoi n'y a-t-il pas de draps aux lits ?

— Dame, vous savez… les soirs de bal, il entre beaucoup de monde ; on se méfie des couples amoureux qui voudraient parfois s'isoler…

— Bah, dit Poupette en riant, avec un bon matelas, et un traversin tout neuf, les draps ne sont pas indispensables. Pas vrai, mylord ?

Et voilà cette folle, qui me pousse à la porte, et qui tire le verrou, tandis que mon Anglais, très rouge, disait :

— Oh ! madame la directrice des postes ! Ne craignez-vous pas le scandale ?

Et il eut lieu le scandale. Un huissier à chaîne que je mis au courant de la situation accourut et frappa vivement à la porte avant que le crime ne fut consommé. Devant l'huissier, M. Hudson était confus, désespéré.

— De grâce, disait-il, pas un mot au président ! Tenez, mon ami, voici pour vous.

Et il vida sa bourse dans la main de l'huissier reconnaissant.

Un peu remis d'une alarme si chaude, sir Hudson, avant de remonter en voiture, me tendit son calepin :

— Tenez, me dit-il, voilà ce que je vais envoyer au *Daily Gazette*. Est-ce exact ?

Et je lus : « Hier soir, monsieur le Président Fallières a donné le premier bal de la saison au Republican Élysée-Palace, rue Galilée.

« L'hôtel est immense et complètement remis à neuf. Au bras de madame la directrice des postes, j'ai visité tous les appartements meublés en acajou, très à l'anglaise. Il y a plus de trois cents chambres à coucher, et partout un grand confortable. On a dansé, et soupé très gaiement, et le chef de la maison militaire a été assez aimable pour aller me chercher lui-même un taxi-auto. »

C'est très exact, lui dis-je. Envoyez cela à votre journal.

Là-dessus, conclut ce farceur de Bravault, j'ai semé mon Anglais, et je suis rentré me coucher, très satisfait de ma soirée patriotique. Puis il ajouta gravement :

— Qu'est-ce que vous voulez, ô commandant Marchand !… on fait ce qu'on peut !…

LA NUIT DE NOCES

Cette journée de mariage avait été des plus fatigantes. À Paris, après le défilé à la sacristie et les suprêmes accolades du lunch, on peut s'évader, quitter le frac cérémonieux pour revêtir le petit complet de voyage et s'enfuir… Mais au château !

Il faut recevoir, héberger les braves gens venus parfois de très loin. Il faut non seulement les nourrir, mais les distraire le soir par quelque bal qui se prolonge fort tard, et ce n'est qu'au hasard de quelques

tours de valse très lorgnés par le face-à-main des douairières que Bertrand pouvait avoir momentanément dans ses bras Éliane, celle qui était devenue le jour même la vicomtesse de Précy-Bussac.

Elle était vraiment ravissante, la petite Éliane, avec un visage ingénu, d'un ovale si pur, ses grands yeux candides dont le bleu semblait parfois refléter l'azur du ciel. En la regardant, Jacques attendri évoquait le souvenir de l'enfant chanté par Victor-Hugo :

…Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Comme seule ombre légère, bien légère au tableau, un cousin, sous-lieutenant de hussards, impertinent et rieur, que ces demoiselles appelaient le petit Bob, et qui faisait danser cousine Éliane un peu plus sou-

vent que ne l'autorisait un jour d'hyménée. En vain Bertrand réclamait en riant :

— Bob, aujourd'hui, c'est défendu de danser avec madame de Précy-Bussac.

— C'est pour ça que ça m'amuse, répondit Bob ; j'ai toujours aimé le fruit défendu.

Mais il n'y avait là qu'un enfantillage dont il eût été ridicule de témoigner jalousie. Pourtant, à l'avenir, on n'abuserait pas des invitations au jeune Bob, voilà tout. Et Bertrand se rappelait la phrase que lui répétait toujours l'oncle Christian, vieux Parisien très documenté sur les dessous de la vie :

— Il faut être la première semaine de son mariage, comme on doit être toute sa vie.

Cette recommandation était assez difficile à observer. Éliane était si jolie ! Ah çà ! quand donc tous ces châtelains et tous ces officiers auraient-ils l'idée de se coucher, en permettant aux mariés d'en faire autant ! Ils devaient pourtant comprendre qu'il avait, un soir de noces, mieux à faire qu'à combiner des figures de cotillon. Enfin, l'orchestre cessant ses motifs de valse, entama la grande marche finale, et tous les couples, se tenant par la main, vinrent défiler devant le jeune ménage Précy-Bussac, les hommes saluant, les jeunes faisant une grande révérence ; il n'y eut que le petit Bob qui, s'autorisant de la parenté, osa embrasser la main d'Éliane. Ah ! le satané gamin !

Le dernier invité disparut ; le bruit de la dernière automobile tournant la grille

s'éteignit dans la nuit, et Bertrand, après avoir abrégé les recommandations maternelles, put monter dans les appartements du premier et reproduire au naturel le groupe de la fameuse gravure : *Enfin seuls !* Dans la chambre fanfreluchée où le grand lit, avec ses deux oreillers juxtaposés semblait déjà se dire des choses tendres au-dessus du couvre-pied de dentelle orné de choux roses, la petite mariée, les yeux baissés, subit bravement l'étreinte un peu brutale, exaspérée par l'attente, puis, rougissante, elle jeta ses deux bras autour du cou de Bertrand et l'embrassa le plus gentiment du monde.

— Madame chérie, c'est un baiser de sœur que vous me donnez là… mais je vous en apprendrai d'autres, dit Bertrand.

— L'élève ne demande qu'à s'instruire, riposta Éliane ; mais en attendant, monsieur mon mari, vous seriez bien gentil de passer dans le boudoir. On vous appellera quand on sera prête.

— Encore une séparation !

— Dix minutes. Je vous demande dix minutes.

Précy-Bussac prit un nouveau baiser sur une nuque qui sentait le lilas, où se tordaient de petites mèches blondes en révolte puis, un peu rouge et subitement congestionné, – ah dame !... – il obéit et alla s'asseoir tout ému devant le feu dans le boudoir. Là, en tisonnant, il revoyait dans sa mémoire son existence de garçon. Des figures aimées s'estompaient au-dessus des flammes. Tout cela, c'était le passé qui dis-

paraissait en fumée bleuâtre dans le feu qui purifie. Maintenant il abordait un tournant de la vie, c'était une heure suprême qui allait tinter. Emballement ou désillusion ? Sa vie allait dépendre de cette première et décisive nuit de noces, où il fallait tant de douceur, tant de tact pour tenir comme il convient ce rôle de professeur, d'initiateur, tout en montant vaillamment à l'assaut.

Le temps passait et le signal promis ne set faisait pas entendre. Bertrand s'impatientait et tirait à chaque instant sa montre qui retardait sans doute, puisqu'elle ne marquait pas l'heure du berger.

Enfin, n'y tenant plus, il se dirigea vers la chambre à coucher, et ouvrit tout doucement la porte de communication. Éliane, inclinée sur son prie-Dieu devant une sta-

tuette de la Vierge, semblait adresser au ciel une prière fervente.

En entendant le bruit de la porte qui se refermait et dont Bertrand poussait soigneusement le verrou, elle se retourna vivement, fit un rapide signe de croix et protesta en souriant :

— C'est très mal, monsieur, dit-elle en menaçant du doigt, d'abuser ainsi des droits du seigneur, et de ne pas attendre qu'on vous appelle.

— Pardonnez-moi, mon Éliane. Vous sentir si près et me sentir si loin ; me dire que je n'avais qu'une clef à tourner pour entrer au paradis… Vraiment je ne pouvais plus attendre.

— Je vous pardonne parce que je suis très bonne.

Et pour prouver à son mari qu'elle ne lui en voulait plus, elle lui indiqua un large fauteuil où il s'assit, tandis qu'elle venait se blottir sur ses genoux.

Éliane était en chemise, mais une chemise adorable qui n'abusait ni des dentelles ni des transparences dont Bertrand était saturé : est-ce que mademoiselle Gaby Wagram ne lui avait pas fait admirer ce que l'indécence la plus captivante a su inventer ? Tout ce qui pouvait établir une rivalité eut choqué Précy-Bussac ; l'élégance raffinée et soignée exerçait une séduction plus en rapport avec les sentiments qu'on doit éprouver près d'une jeune fille, près de sa femme.

Donc, cette chemise était en batiste pétale de rose, extra-fine, mais pas transparente et ne laissant deviner que les

contours : ce ton rosé formait un fondu avec la chair qui évoquait l'idée de l'*Hérodiade* de Benjamin Constant.

Très cintrée sous les bras et dans le dos par une couture perdue, elle se terminait dans le bas par trois petits plis répétés et une dentelle légèrement soutenue ; une berthe de valencienne tout autour du décolleté avantageait la poitrine et les épaules encore graciles et était retenue par deux petits nœuds rose pâle. De ce fourreau virginal s'exhalait le parfum d'iris troublant mélangé à celui d'effluves fauves qui montaient par l'entre-bâillement des dentelles.

Et, pour augmenter encore le trouble du mari, la jambe droite non pas nue, mais gainée de soie blanche – épiderme nacrée en même temps chair et marbre, se profilait ;

fine, nerveuse, émergeant du frou-frou des volants.

Chez Bertrand l'artiste jouissait autant que le mâle. Et tandis que son œil émerveillé suivait la ligne de cette belle jambe d'un galbe si pur, Bertrand aperçut tout à coup à hauteur du mollet une espèce de renflement bizarre, carré, dur, qui rompait l'harmonie. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Une tare quelconque ? Un effort ? Une varice ? Si jeune ce n'était pas possible ! Est-ce que son rêve allait s'envoler à tire-d'aile ?

Sa main esquissa quelques explorations auxquelles on ne s'opposa pas, la maman ayant sans doute fait la leçon à Éliane décidée à ne s'étonner et à ne s'indigner de rien ; puis elle s'arrêta sur le petit monticule, en continuant les caresses. Bertrand sentit

un carré de papier plié en quatre et fourré entre-soie et chair.

Un carré de papier ? Un billet sans doute…

Mais ce billet, de qui ? Hé, parbleu du petit Bob, qui avait dû le glisser pendant le bal. Alors on avait voulu lire le mot avant de se coucher, mais l'arrivée inopinée et brusque du mari avait obligé à cacher vivement le papier accusateur dans le bas. C'était la seule explication plausible.

Le cœur de Bertrand battait à tout rompre, tandis qu'une petite sueur perlait à la racine de ses cheveux.

D'une voix qui tremblait, mais qu'il voulait s'efforcer de rendre naturelle, il dit avec effort :

— Éliane, qu'est-ce que vous avez dans ce bas ?

— Dans mon bas ? demanda Éliane en devenant écarlate.

— Oui, quel est ce papier que je sens sous ma main, là, au-dessus du genou ?

Pour le coup, la jeune femme parut perdre tout à fait la tête et elle dit suppliante :

— Je vous en prie Bertrand, c'est un secret, ne me demandez pas cela !

— Mais si, je vous le demande, je vous en prie.

— Non, non, de grâce ! n'insistez pas !

— Au besoin, je vous l'ordonne.

— Vous ordonnez ! Déjà ! Jamais je ne vous-donnerai ce papier… C'est impossible. Que penseriez-vous de moi ! Jamais !

— Alors, ma chère amie, fort de mes droits de mari, je passe outre.

Et malgré les petits doigts crispés qui voulaient le retenir, malgré les supplications, les larmes et les sanglots qui ne faisaient que confirmer ses atroces suppositions, Bertrand glissa sa main sous le bas et atteignit le petit papier qu'il retira avec rage.

— Mon Bertrand, ne faites pas ça ! C'est un sacrilège.

Précy-Bussac, sans écouter, ouvrit le papier avec fureur et lut :

« Souvenez-vous, ô bienheureuse Vierge Marie qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, réclamé votre assistance, aient été abandonnés. Animée d'une pareille

confiance, ô Vierge des Vierges, je viens à vos genoux et gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. Ô Marie, ne repoussez pas mes prières et daignez les exaucer. Ainsi soit-il. »

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il ahuri.

Et, alors, entre deux crises de larmes, Éliane balbutia :

C'est une prière, une prière privilégiée que mon confesseur l'abbé Miquel m'avait donnée quand j'étais toute petite, et dont j'avais fait vœu de ne jamais me séparer, ni jour, ni nuit.

Ce fut au tour de Bertrand de demander grâce. Il se jeta aux pieds de sa femme, éperdu, désolé, expliqua sa jalousie, ses soupçons. On pleura un peu, on s'embrassa

beaucoup avec des baisers… nouvelle manière, et le reste des explications eut lieu dans le grand lit somptueux, où, si vous voulez bien, lecteur, nous ne suivrons pas nos amoureux plus avant… Ce serait indiscret. Le lendemain Bertrand demanda :

— Es-tu heureuse ?

— Oh oui ! vois-tu, la prière était privilégiée.

FIN

TABLE

IRRÉSISTIBLE

LA PETITE BRETONNE

LES DEUX LÉGITIMES

LE MARCHI

LA PANTHÈRE DE BOULOGNE

LE BARON PINGRET

Ô MORALE

MÈRE VÉNÉRABLE

RAJEUNIES

PANTALON À CARREAUX

FÊTE ARTISTIQUE

LE FRUIT DÉFENDU

CONSIDÉRATIONS SUR L'IRRÉSISTIBLE AMOUR

L'AMOUR SURPRIS

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME

LE POUR ET LE CONTRE

CONSIDÉRATIONS D'UNE PARISIENNE « DERNIER BALLON » SUR LE DIVORCE

LE JOURNAL

LA RAQUETTE

L'INVENTEUR

LA SOIRÉE DE LA GÉNÉRALE

ENCORE

TOUJOURS GALANT

LE REPOS DOMINICAL

LE MIDI BOUGE

LA LETTRE DE MONSEIGNEUR

TOUT S'ARRANGE

UNE REVANCHE

LA NUIT DE NOCES